This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

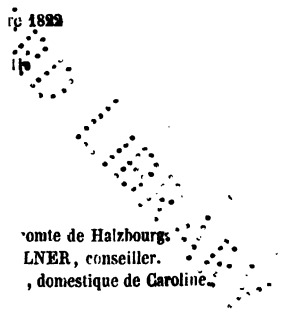
Stanford University Libraries
3 6105 118 249 858

842.b
S431a

S431a

E

T EN PROSE



omte de Halzbourg.
LNER, conseiller.
, domestique de Caroline.

d'Allemagne

et deux portes latérales

ıri? Je croyais
votre matinée.

vous faites des
: moyen de vous

est tout comme. Je

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

—

— COMÉDIES —

I

VALÉRIE — LE MARIAGE D'ARGENT
BERTRAND ET RATON — LA CAMARADERIE

STANFORD LIBR.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRE-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2, BIS

1856

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tous droits de traduction et

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

— COMÉDIES —

I

VALÉRIE — LE MARIAGE D'ARGENT
BERTRAND ET RATON — LA CAMARADERIE

STANFORD LIBRARY

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRE-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2, BIS

1856

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

4.

304381

STANFORD LIBRARY

VALÉRIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 21 décembre 1822

En société avec M. Mélesville

PERSONNAGES

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.	ERNEST, comte de Halzbourg.
VALÉRIE, son amie.	HENRI MILNER, conseiller.
	AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne

Un salon donnant sur des jardins; porte et croisées au fond, et deux portes latérales

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, Madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler?...

CAROLINE.

Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je

n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE.

Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, Madame; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah! que vous êtes aimable! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI.

Justement!

CAROLINE.

Avez-vous du temps? êtes-vous pressé? C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI.

Ah! mon Dieu! Depuis quand avez-vous pris cette résolution?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, à part.

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (Haut.) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc?

HENRI.

Rien; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que M. Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre. et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez?

HENRI.

Oui, Madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas.

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant, C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI.

Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE.

Eh bien! Monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI.

Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, Madame, il serait possible?

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, prenant la lettre.

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, qui a ouvert la lettre.

C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans

doute pour me parler de la clause du testament de s
Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel
avis?...

HENRI.

Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait prob
pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal
en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situ
nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous l

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien.
broise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici,
et qu'il est seul. (A Henri.) Elle vous tiendra compagni
absence. Je vais écrire ma réponse. (Elle sort avec Ambroise

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier, c'aurai
elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je
Quelle légèreté ! quelle étourderie ! Que n'a-t-elle les s
et le cœur de Valérie ! Ah ! Valérie ! ma seule amie, ve
secours!

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, conduite par AMBROISE.

VALÉRIE.

Henri, êtes-vous là ?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirerais bien vous voir.

VALÉRIE.

Eh ! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (Lui ten
Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas
je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour
m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le c
d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, gaiement.

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE.

Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, bas à Valérie.

Valérie, j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien. Je le paye en écoutant. (A Ambroise.) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de M. Blumfeld, mon ancien maître et le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit, du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre.

HENRI.

Eh bien, voyons. C' [illegible] éri.

AMBROISE.

Du tout, Monsieur! j'étais pauvre; il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu *ia mein herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. De quelle province? Souabe. Connaissez-vous Olbruk? J'y suis né. Quoi, vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, vivement.

Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE.

Oui, Monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développements convenables!

HENRI, souriant.

J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE.

Comment! il serait possible!

HENRI.

Je ne puis le croire encore!

VALÉRIE.

Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE.

Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, Mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire. (Il sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti!

VALÉRIE.

Eh bien! que me voulez-vous?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE.

Eh bien, qu'importe?

HENRI.

Qu'importe! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu?

VALÉRIE.

Excepté moi.

HENRI.

Comment, il serait possible?

VALÉRIE.

Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux; aucun plaisir ne paraît vous toucher : alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé... (Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? Si du moins Caroline savait mon amour! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE.

Vous éloigner! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI.

Que dites-vous, Valérie! vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, avec émotion.

Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI.

D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE.

Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE.

Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe; si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis trouvée seule! Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les pre-

miers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant ! quel dommage ! ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien ! Je ne pensais pas ! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense ! Ah ! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer ! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi ; et tout à coup se fit un grand silence ; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu ; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment, un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur ! je m'élancai au-devant de lui, en lui tendant les bras ; j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI.

O ciel ! vous étiez blessée !

VALÉRIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis ! Hélas ! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais jugez de mon bonheur ! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (Se tournant vers Henri.) il se nomme Ernest, était installé au château ; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science ! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus ! je voyais quand il était là.

HENRI.

Eh bien ! qu'est-il devenu ?

VALÉRIE.

Depuis trois ans il était mon guide, mon ami ! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais

reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon
entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d
tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fi
me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions
nous entendre!... Chaque matin seulement, en signe d
amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir
l'avoir porté toute la journée; c'était là notre seul entretien
un jour il me dit : Valérie, je quitte ce château, l'honneur l
mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mo
sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes
partait, il ne me laissait rien, pas même son image!

HENRI.

Pauvre Valérie!

VALÉRIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions [illegible]
ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. [illegible]
ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine [illegible]
Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut [illegible]
amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle [illegible]
où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'a [illegible]
des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami [illegible]
c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a [illegible]
lettre?

VALÉRIE.

Je n'aurais pas pu la lire! (Se tournant [illegible]
tez... on vient!

HENRI.

Ah mon Dieu! serait-ce Caroline?

VALÉRIE.

Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi [illegible]
Faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE.

Eh bien! je la ferai pour vous [illegible]
gner le comte de Halzbourg [illegible]
dit, je le hais déjà, et sans [illegible]

HENRI.

Ah! que vous êtes bonne!

VALÉRIE

Vous ne partez plus?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALÉRIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine. Laissez-nous! (Henri sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, à la cantonade.

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE.

Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage!

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE.

Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE.

Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE.

Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE.

Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, avec satisfaction.

Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin

je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE.

Non; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE.

Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait, au contraire, si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc?

VALÉRIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur?

CAROLINE.

Eh mon Dieu! quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis : le colonel Saldorf?

VALÉRIE.

Du tout.

CAROLINE.

L'intendant Kelmann?

VALÉRIE.

Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE.

Écoute donc, je vois tant de monde!

VALÉRIE.

Je suis donc bien heureuse de ne pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner?

CAROLINE.

Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE.

Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE.

Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE.

Comment, il se pourrait!

VALÉRIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir; (Lui prenant la main.) mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, la retenant.

Mais, un instant. (A part.) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (Haut.) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE.

Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh mais, cousine, un instant. Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et... (S'interrompant.) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, écoutant.

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, regardant par la fenêtre.

Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE.

Un landau?

CAROLINE, regardant toujours.

Oui. Ah! que je te plains!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE.

M. le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE.

Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Eh mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE.

Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE.

C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE.

Moi! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, à Ambroise.

Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE.

Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (A part.) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait. (Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.)

ACTE II

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE, en grande parure.

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte! Vous avez attendu.

LE COMTE.

C'est moi, Madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi en habit de voyage! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh mon Dieu! vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE.

Oui, d'abord; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays! des chemins superbes

CAROLINE.

Que dites-vous? Des routes affreuses! des précipices, des fondrières! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE.

Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, Monsieur, vous repartez?

LE COMTE.

Oui, Madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, la retenant.

Mais, Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE.

J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter

avec mon procureur ; et si vous êtes pressé, je vous plains ; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure, car c'est avec vous seule, Madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question ; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, Monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, Monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre. (Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien ! viendra-t-on?

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà, voilà. Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (Haut.) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle.) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main (Le comte s'avance et saisit sa main.) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise! (Avec une émotion marquée.) O ciel! est-il possible! (Mettant son autre main sur son cœur.) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (Au comte.) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi?

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Dieu! Il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE.

Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami! Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, écoutant toujours.

Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille!

LE COMTE.

J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE.

Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! vos peines, vos chagrins, vos dangers, songez, mon ami, que je veux tout savoir.

VALÉRIE.

Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE.

J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement! Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'est qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, souriant.

Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE.

Que ditez-vous? Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALÉRIE.

Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (Le cherchant de la main.) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah! Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous [illegible] ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions [illegible] ne serait pas commun entre nous; vous [illegible] je ne pourrais partager, et songez, [illegible] louse! cela peut arriver, je le sens, et [illegible] rais d'abord! Vous voyez donc bien [illegible] tous deux, il faut que je sois toujours [illegible]

LE COMTE.

C'est là votre résolution?

VALÉRIE.

Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALERIE, souriant.

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer!

VALÉRIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALÉRIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était deçu, me rendrait l'existence insupportable, tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, la regardant.

Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE.

Vous, Valérie!

VALÉRIE.

Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez;

ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle
sant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de pri
pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux enc
s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, d
voir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les te
les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence

VALÉRIE.

Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter
Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pou
mais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépend
de vous, de votre courage?

VALÉRIE.

De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne
tager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le
trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la l
Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès e
vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE.

Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante.
bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra
ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut ren
jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Di
seulement que vous acceptez.

VALÉRIE.

Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques i
jusqu'à ce soir.

LE COMTE.

Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le ch
Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE.

Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'a

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme
d'amour, comme un consentement à notre union. Mais
Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE.

Vous me quittez?

LE COMTE.

Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas? (Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, qui regarde sortir le comte.

HENRI, à part.

Il nous laisse, c'est fort heureux. (Haut.) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE.

Quel dommage! je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, souriant.

La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE.

Eh bien?

HENRI.

Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de M. de Halzbourg.

VALÉRIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE.

Vraiment!

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, avec joie.

Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Que dites-vous?

HENRI.

Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE.

Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ait dit ou non, c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE.

Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI.

Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE.

Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour, ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE.

Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI.

Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE.

Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami, non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

M. le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI.

Que lui veux-tu?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE.

Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti!

HENRI.

C'est cela même. Déjà le contrat de mariage! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, à Ambroise.

Quoi! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE.

Ah! mon Dieu! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend. (Il sort.)

HENRI.

C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE.

O ciel ! perdre Caroline ! la compromettre ! Henri, en avez-vous le droit ?

HENRI.

Non. — Aussi, ce n'est pas pour elle. — Mais pour vous dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE.

Ah ! peu m'importe à présent ! Qu'ils me laissent tous deux ! qu'ils s'éloignent ! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière ! Jamais, jamais ! Venez, venez, Henri ! vous, du moins, ne m'abandonnez pas ! (Ils sortent.)

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, tenant Valérie par la main.

Eh mais, où étais-tu donc ? Qu'es-tu devenue ? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire !

VALÉRIE.

Caroline, est-il encore ici ?

CAROLINE.

Qui donc ?

VALÉRIE.

Votre visite, M. le comte de Halzbourg.

CAROLINE.

Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE.

Il vous aime donc beaucoup ?

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve. (Regardant Valérie.) Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

VALÉRIE.

Rien. (A part.) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah ! voilà des tourments que je ne connaissais pas ! (Haut.) Il vous aime ; il vous l'a dit.

CAROLINE.

Pas positivement, mais...

VALÉRIE.

Eh bien donc, achève ; qu'y a-t-il qui te désole ? et d'où peut venir ce chagrin ?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE.

Je le sais.

CAROLINE.

Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, qui s'avance lentement du fond

CAROLINE.

Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg ; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, s'avançant.

Comment ? un tête-à-tête !

CAROLINE, souriant en l'apercevant.

Ah ! vous étiez là ?

HENRI.

Oui, Madame ; j'arrivais, et j'ai entendu « dans ce salon. » Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre ?

CAROLINE.

Eh mais, sans doute.

VALÉRIE.

Quoi, vous avez consenti ?...

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, très-ému.

Je le saurai avant vous, Madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh mon Dieu oui, faire une scène! Je déclare, Monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI.

Mais enfin, Madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE.

Oui, Monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (Remontant le théâtre à droite.) N'est-ce pas lui? (Elle regarde avec crainte par la porte du fond.)

HENRI, à voix basse, s'approchant de Valérie.

Eh bien?

VALÉRIE, de même.

Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, vivement.

En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, à Valérie et à Henri.

Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, bas.

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri :) Venez-vous?

HENRI.

Qui, moi? (Montrant Caroline.) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot. (Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE.

Vous allez penser, Monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien! Monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez vous décidé?

LE COMTE.

Je n'oserais vous le dire, Madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, à part.

Eh! mon Dieu, que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe; il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, souriant.

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE.

Vous vous trompez, Madame; elle était aveugle!

CAROLINE.

Grand dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne: Je la lui consacrai! Je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était

possible à la science ! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser ? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France ; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents ! Je cherchai le plus habile, le plus savant ; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine ; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet !

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Oui ! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis ! Mais bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents ; il ne voyait que la fortune, les trésors ; et, avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi ! Eh bien ! cette science, je la lui dérobai ! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits ! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets ! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi ! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, Madame, un Allemand, un compatriote ; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE.

Comment ! ce serait vous...

LE COMTE.

Combien j'étais ému ! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, Madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi ! Et, vous le dirai-je, Madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû !

CAROLINE, vivement.

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien! Madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui résident et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie!

CAROLINE.

Que dites-vous? O ciel!

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre? et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, lui tendant la main.

Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE.

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, souriant.

J'entends, Madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, Madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE.

Quoi! ne lui avez-vous pas dit...?

LE COMTE.

Gardez-vous-en bien! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE.

VALÉRIE, à part, sortant du cabinet, à gauche.

Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité... ah! que j'étais coupable! (haut.) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, pendant qu'Ernest s'approche.

Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE.

Oh! je le savais. (A Ernest.) Eh bien! mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons; allons trouver votre ami.

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je?

CAROLINE, à part.

Quel bonheur! elle y consent!

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, souriant.

Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE.

Quoi, tu n'as pas peur?

VALÉRIE.

Non, je suis tranquille, (Lui prenant la main.) tout à fait calme, voyez plutôt; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Oui, sans doute. (Appelant.) Ambroise! (Bas, à Caroline.) Je l'ai prévenu. (Haut, à Valérie.) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE.

C'est bien. (A Ernest, avec un sourire.) Vous venez, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis. (Valérie sort conduite par Ambroise.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, très-ému.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus! toute ma résolution m'abandonne; je tremble.

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE.

Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié... Songez à Valérie!

LE COMTE.

Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie. (Il lui tend la main et sort.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, HENRI, qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà! mon cher Henri!

HENRI.

Oui, Madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.

Silence! taisez-vous.

HENRI, continuant.

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (Caroline faisant le même geste.) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, regardant toujours du côté par où le comte est sorti.

Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'événement est si incertain!

HENRI.

Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'é-

motion où je vous vois... apprenez que le comte de H... zbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, froidement.

Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, le regardant avec tendresse.

Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien! Monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (Revenant.) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourrait-elle refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être, elle doit la lumière.

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

CAROLINE, allant à lui

Eh bien! mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien?

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE, qu'AMBROISE suit de loin.

VALÉRIE, elle s'élance rapidement de la porte de côté.

Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (Elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (Se regardant et regardant autour d'elle.) Dieu! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (Croisant ses mains et tombant à genoux.) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, allant à elle.

Valérie, mon amie!

VALÉRIE.

Dieu! quelle voix! c'est toi, Caroline; laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.) Ah! (Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.) Tiens, Ernest!

LE COMTE, se jetant à ses genoux.

Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, lui présentant un bandeau noir.

Allons, Mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE.

Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, le regardant.

Ah! je n'avais pas vu.

FIN DE VALÉRIE.

LE

MARIAGE D'ARGENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 3 décembre 1827

PERSONNAGES

DORBEVAL, banquier.
MADAME DORBEVAL, sa femme.
HERMANCE, sa pupille.
POLIGNI, camarade de collége de Dorbeval.
OLIVIER, camarade de collége de Dorbeval.
MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.
DUBOIS, domestique de Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte, à droite, conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER.

OLIVIER.

Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrées de parasites et de solliciteurs! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (A Dubois. M. Dorbeval?

DUBOIS, à moitié endormi, et sans le regarder.

Il est sorti, Monsieur.

OLIVIER.

Sorti à neuf heures du matin! à qui croyez-vous parler? Ap-

prenez que je suis un ami, un camarade de collége qui le visite rarement; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS.

C'est différent, Monsieur; il y est.

OLIVIER.

A la bonne heure.

DUBOIS.

Je demande pardon à Monsieur; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

OLIVIER.

Vraiment; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, pour les domestiques; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

OLIVIER.

A l'heure qu'il est !

DUBOIS.

Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde! ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur

OLIVIER,

Eh non; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui; j'attendrai.

DUBOIS.

Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER.

Ça me regarde.

DUBOIS.

Comme Monsieur voudra. (Il sort.)

SCÈNE II.

OLIVIER, seul

M'ennuyer! Ah bien oui ! c'est bon pour un millionnaire; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là ! il n'en a pas le temps,

surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie ! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus; mais c'est égal. (Se retournant.) Hein ! qui vient nous déranger ? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je ? c'est Poligni !

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI.

Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval !

OLIVIER.

Et je m'en félicite; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI.

C'est vrai, je me le reproche souvent; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER.

Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI.

Que veux-tu ? les affaires, les occupations.

OLIVIER.

Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire ! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

POLIGNI.

C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires ! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER.

Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI.

Quelle idée ! tu pourrais le supposer ?

OLIVIER.

Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI.

Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER.

Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent, ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois ou en sont les siennes.

POLIGNI.

Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il

jouit, les hommages qui l'environnent! A qui les doit-il? à son opulence; c'est de droit, c'est l'usage; et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

OLIVIER.

Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre; tu en rougis, tu t'en caches; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, M. de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que dans les salons où je te rencontre je sois moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore, à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro... d'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées...

POLIGNI, riant.

Vraiment... eh bien?

OLIVIER.

Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI.

Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER.

O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

POLIGNI.

Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fauchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER.

Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI.

Avec moi?

OLIVIER.

Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, soupirant.

Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée, et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir; c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui, chaque jour, m'était promise, et qui m'échappait toujours; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipations et de dépenses. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer; c'est mon être, c'est ma vie; je suis là chez moi; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence, et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré

l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER.

Il se pourrait! Eh bien! mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI.

Toi, des économies!...

OLIVIER.

Eh! oui vraiment! Un peintre, cela t'étonne! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président : tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (Tirant un portefeuille.) Tiens, voilà mes fonds; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI.

Que fais-tu?

OLIVIER.

Ne venais-tu pas t'adresser à un ami? me voilà! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI.

Oui certainement. Mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER.

Je te répète que je venais les placer, et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais!

POLIGNI.

Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER.

Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service! Pourquoi se lève-t-il si tard? Cela lui apprendra... Eh! le voilà ce cher Crésus. Arrive donc!

SCÈNE IV.

OLIVIER, DORBEVAL, POLIGNI.

DORBEVAL.

Bonjour donc, mes chers et anciens camarades! bonjour, Poligni! suis-je heureux de te rencontrer! j'allais envoyer chez toi; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER.

Est-ce que tu étais éveillé?

DORBEVAL.

Toujours. Est-ce que je repose jamais? est-ce que j'ai le temps? je travaille même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêve; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Sans contredit.

DORBEVAL, leur prenant la main.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête!

POLIGNI.

Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége!

DORBEVAL.

C'est vrai, et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là! Quel beau collége que celui de Sainte-Barbe! y ai-je reçu des coups de poing! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort: j'étais toujours le dernier. Il est vrai que depuis j'ai pris ma revanche. Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu

me dictais mes versions grecques? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (Riant.) C'est joli!

OLIVIER.

Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté!

DORBEVAL.

C'est vrai. Le matin quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir, j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER.

Je crois bien: le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL.

Il est vrai que mon salon... (Avec volubilité.) Il est magnifique mon salon; je l'ai fait arranger: il me coûte quarante mille écus. C'est d'un goût exquis: de la dorure du haut en bas!... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation? On se dit déjà dans le monde: Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent; et moi je réponds: Je crois bien, c'est mon camarade de collége; je l'attends ce soir, vous le verrez;... et puis tu ne viens pas! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération: j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER.

Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit: Comment, ce n'est que cela?... et c'est par amour-propre que je reste chez moi: j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

DORBEVAL.

Tu as tort: tu y perds des protecteurs.

OLIVIER.

Des protecteurs!... Grâce au ciel nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends; ils restent chez eux, ils travaillent, et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL.

Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades?

OLIVIER.

Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

DORBEVAL, lui prenant la main.

Et tu as bien raison!... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse.

POLIGNI, à part.

Comment sait-il déjà cela?

OLIVIER.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL.

Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat...: moi! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER.

Il se pourrait!

DORBEVAL

Lui-même.

POLIGNI.

N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, allant à lui, et lui prenant la main.

Je te reconnais là.

DORBEVAL.

Et me l'avoir laissé ignorer!... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux; un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle; dont j'ai la clé; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, riant.

Il a raison ; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien; ils ont tort.

OLIVIER.

Très-grand tort! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL.

Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? Je vous tiens; je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI.

Je ne demande pas mieux.

OLIVIER.

Impossible! Il faut que je rentre chez moi

POLIGNI.

Et pourquoi donc? Le salon a ouvert cette semaine, (A Dorbeval.) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoe, la scène de Rébecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, vivement.

Tu l'as vu?

POLIGNI.

Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, à Olivier.

A merveille! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Lether, ou chez Véry; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI.

Volontiers! ce sera charmant.

OLIVIER, à voix basse.

Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, de même.

Une fois par hasard... (Haut.) Et, tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL.

Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER.

Non, vraiment; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI.

Et quel soin si important?... que vas-tu donc faire?...

OLIVIER.

Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier. (Il sort.)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, le regardant sortir.

Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Naugis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours, on ne le voit plus; je ne sais ce qu'il devient, et cette préfecture que nous sollicitions?...

POLIGNI.

Eh bien?

DORBEVAL.

Eh bien ! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI.

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL.

J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI.

Vraiment!

DORBEVAL.

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif: des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

POLIGNI.

C'est vrai; mais quel parti prendre?

DORBEVAL.

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, avec embarras.

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL.

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions ! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus ! Qui est-ce qui n'a pas cent mille écus?

POLIGNI, embarrassé.

Mais moi... par exemple.

DORBEVAL.

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs?

POLIGNI, à part.

Quelle humiliation ! (Haut.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi qui es mon ami, et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, d'un air de compassion.

Pas même deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (Lui

prenant la main.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI.

Y penses-tu? des charges dont le prix est énorme!

DORBEVAL.

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI.

Mais comment veux-tu?...

DORBEVAL.

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI.

Mais réfléchis donc : huit cent mille francs! comment veut-tu que je les paye?

DORBEVAL.

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI.

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL.

Du tout! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI.

Comment?

DORBEVAL.

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un

qui n'a rien; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI.

Je suis confus de tant de bontés, de tant de générosité; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL.

Eh bien! l'entrevue est faite! La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une; vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé; on demande aux parents : combien a-t-elle? je te l'ai dit; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs?

POLIGNI.

Si, mon ami; mais je te ferai observer que son caractère... non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL.

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI.

J'ai bien entendu; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL.

C'est possible! Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience.

Eh! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL.

Eh bien! alors, pourquoi hésites-tu? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI.

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable; j'aime quelqu'un.

DORBEVAL.

Toi! c'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs!...

POLIGNI.

Et qu'importe? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur! plût au ciel qu'elle fût libre! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL.

Comment! elle est mariée!

POLIGNI.

Hélas! oui; sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL.

Elle est mariée! elle est en Russie! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé? tu n'hésites plus?

POLIGNI.

Nous en reparlerons; nous verrons.

DORBEVAL.

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

[illegible]

POLIGNI.

Dorbeval, de grâce !

[illegible]

Il faut te prononcer : oui, ou non.

POLIGNI.

Eh! morbleu! laissez-moi... [illegible]

[illegible]

Enfin... ce n'est pas [illegible] pupille.

SCÈNE V.

Les précédents, MADAME DORBEVAL, HERMANCE.

(Elles entrent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.)

[illegible]

Arrivez, Mesdames, nous [illegible] matin; venez donner votre voix [illegible]

MADAME DORBEVAL, [illegible]

Monsieur Poligni!

HERMANCE, de même.

Mon danseur d'hier au soir!

DORBEVAL.

Quand je dis que nous [illegible] décidé. Nous irons au salon... C'est au [illegible] comme il faut : le jour où [illegible] foule. De là, nous irons au bois. Ces dames essayer une nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais : [illegible] reste, il nous accompagne.

HERMANCE.

L'aimable tuteur! il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu : pas une pensée originale.

POLIGNI, riant.

Il est si difficile de trouver des idées neuves!

HERMANCE.

Surtout en chapeaux!

DORBEVAL, à sa femme.

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne

pas affecter comme hier cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses ; mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

MADAME DORBEVAL, doucement.

Aujourd'hui, Monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi : je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL.

Y pensez-vous?

MADAME DORBEVAL.

Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL.

J'en suis bien fâché, chère amie ; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs ; je veux qu'on la voie.

MADAME DORBEVAL.

J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi; mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI.

L'exiger!... Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL.

Non, sans doute. (A sa femme.) N'allez-vous pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, allant à la table de droite et feuilletant un album.

Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, appelant.

Dubois! mes gants! mon chapeau, et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... (S'approchant de madame Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici?

MADAME DORBEVAL.

Une amie intime, une amie d'enfance, qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient demain à Paris; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, mettant ses gants.

C'est juste! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité... l'amitié... nous connaissons cela, n'est-ce

pas, Poligni? Eh bien! Hermance! est-ce qu'ils ne m'entendent pas? (Il va près d'eux.)

HERMANCE, sortant de sa conversation avec Poligni.

Pardon! nous causions de beaux-arts, de peinture; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, vivement.

Quoi! je serais assez heureux!...

DORBEVAL.

Assez heureux!... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi! (A madame Dorbeval.) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié. (Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

(Elles entrent du fond.)

MADAME DORBEVAL.

Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

MADAME DE BRIENNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

MADAME DORBEVAL.

Tu dois être accablée de fatigue?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, il y a quelque jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Quelle m'a paru belle! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que

j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse !

MADAME DORBEVAL.

C'est moi qui le suis maintenant !

MADAME DE BRIENNE.

Chère Élise ! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter ! car je t'ai quittée demoiselle, et te voilà mariée ! on trouve tant de changements quand on revient de Russie !... Et moi donc, si tu savais... mais par où commencer ? voilà le difficile !

MADAME DORBEVAL.

Parlons de toi d'abord ; car je ne sais rien ; tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

MADAME DE BRIENNE.

Que veux-tu ? il n'aimait pas qu'on m'écrivît, encore moins que j'écrivisse... même à mes amies intimes.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : il, c'est ton mari.

MADAME DE BRIENNE.

Et qui serait-ce donc ? je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

MADAME DORBEVAL.

Je comprends ; mais c'est toujours fort mal.

MADAME DE BRIENNE.

Non ; n'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux ; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections ; et ce devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

MADAME DORBEVAL.

O ciel ! tu serais veuve ?

MADAME DE BRIENNE.

Eh ! mon Dieu ! oui, depuis longtemps ; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dans un pays inconnu, ou nous avaient appelés les intérêts de M. de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

MADAME DORBEVAL.

Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil

mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune!

MADAME DE BRIENNE.

Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait meme de t'apprendre. M. de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur-général dont il était si fier; M. de Brienne m'avait vue naître, me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer; car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer; il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

MADAME DORBEVAL.

Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

MADAME DE BRIENNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

MADAME DORBEVAL.

C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, » me dit-il en partant, « c'est de m'attendre ! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déja, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics, dont il était dépositaire, devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, » me dit-il, « je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret; mais ce soir elle sera connue et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! M. de Brienne, mon ami, sacrifie sa

fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage j'étais chez moi, j'étais seule... tu devines à qui je pensais... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... « J'ai tenu mes promesses, » me dit-il, « je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, Madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

MADAME DORBEVAL.

Jamais? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde?

MADAME DE BRIENNE.

Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents; et M. de Brienne avait eu bien raison de le protéger. Olivier était si bon, si aimable! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs; ah! que je fus malheureuse! que j'ai souffert pendant ces trois années! me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas possible; mon cœur était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

MADAME DORBEVAL.

Chère Amélie! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour M. de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

MADAME DE BRIENNE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DORBEVAL.

Tu es donc bien riche? et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances!

MADAME DE BRIENNE.

Ma situation... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune... je n'ai rien, presque rien: ce qu'il faut pour vivre; c'est bien assez. Et quant à mes espérances... ai-je besoin de te les dire?

MADAME DORBEVAL, souriant.

Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Ah! ma cousine, que vous avez perdu en ne venant pas au salon! c'était charmant; des bonnets d'un genre tout nouveau! j'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

MADAME DORBEVAL, à madame de Brienne.

C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (A Hermance.) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, saluant et la regardant.

Ah! mon Dieu! c'est étonnant!

MADAME DORBEVAL.

Qu'as-tu donc?

HERMANCE.

Je n'avais jamais vu Madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... c'est frappant de ressemblance!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

MADAME DORBEVAL.

Et de qui donc est ce tableau?

HERMANCE.

D'Olivier, un jeune peintre.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! notre ancien ami?

HERMANCE.

Vous le connaissez?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE.

N'est-ce pas, Madame? Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! c'est un charmant artiste : du feu, de l'imagination! en l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

MADAME DE BRIENNE, riant.

Vraiment!

HERMANCE.

Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi, vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses; car tout à l'heure au salon, il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change; à la bonne heure au moins.

MADAME DORBEVAL.

Tu le connais?

HERMANCE

Non; mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

MADAME DORBEVAL.

Quelle contrariété! (A madame de Brienne.) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

MADAME DE BRIENNE.

Non, non! les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

MADAME DORBEVAL, à Hermance.

Et qui avons-nous? le sais-tu?

HERMANCE.

D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Poligni! (A madame Dorbeval.) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

MADAME DORBEVAL.

Que tu es généreuse! (A Hermance.) Et puis encore?

HERMANCE.

Je ne connais pas tout le monde; mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

MADAME DORBEVAL

Moi!

HERMANCE.

Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi; le neveu du ministre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

M. de Nangis... Il vient aujourd'hui?

HERMANCE.

Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité, il a hésité, et puis il a fini par refuser.

MADAME DORBEVAL.

Ah! il a refusé.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

Rien.

HERMANCE, passant au milieu.

Adieu, ma cousine; adieu, Madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance, et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises. (Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

MADAME DE BRIENNE, allant à madame Dorbeval qui est restée plongée dans ses réflexions.

Élise!

MADAME DORBEVAL, revenant à elle et affectant un air gai.

Eh bien! tu me disais donc?

MADAME DE BRIENNE.

Moi! je ne te disais rien; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

MADAME DORBEVAL.

De l'émotion! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine!

MADAME DE BRIENNE.

C'est très-fâcheux; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent, ce sont ceux qui...

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE.

Je désire me tromper; mais il me semblait que M. de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

MADAME DORBEVAL.

Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place? une pension; et M. de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt M. de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui; tu vois quelle est sa soumission; aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser...

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

MADAME DORBEVAL.

Moi! tu me connais bien mal! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.

MADAME DE BRIENNE.

Que me dis-tu?

MADAME DORBEVAL.

Est-ce ma faute, cependant? jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche... immensément riche, épouse-le. Eh bien! ils

doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

MADAME DE BRIENNE.

Toi ! grand Dieu !

MADAME DORBEVAL.

Oui, je l'épousai sans l'aimer ; du moins je n'en aimais pas d'autre ; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur ! mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée ! on s'y habitue si vite ! et quand on rentre en soi-même ; quand, effrayé du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence ; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche ; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur ! ah ! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

MADAME DE BRIENNE.

Pauvre Élise !

MADAME DORBEVAL.

Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter ; sa présence vous est interdite ; penser à lui est un crime ! Je ne dis pas cela pour moi ; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien ; mais enfin cela pourrait arriver !

MADAME DE BRIENNE.

Oui... mais je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari ? Ton indifférence a pu causer la sienne : essaie d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi ! c'est lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à la main.

La spéculation est superbe ; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse... soixante-quinze, vingt-cinq... cela nous fait... (Il écrit sur son carnet.)

MADAME DE BRIENNE, bas à madame Dorbeval.

Est-ce qu'il compose ?

d'avance le faire arrêter; car tout le monde en est là; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (Apercevant Poligni.) Ah! le voilà!

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Arrive donc; une affaire admirable que je viens d'apprendre tout à l'heure à la Bourse; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI.

A quoi bon, puisque je m'en rapporte à toi?

DORBEVAL.

Cela ne suffit pas; il faut que cela te convienne; et cela te conviendra, j'en suis sûr... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de longtemps; (A demi-voix.) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, étonné.

Ah! ils en font donc quelquefois de mauvaises?

DORBEVAL.

Oui! quand ils vont trop vite... ce qui est très-rare... (A voix basse.) C'est Lajaunais.

POLIGNI.

Lajaunais!... Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL.

C'est vrai; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier; je lui ai prêté des fonds considérables qu'il lui est impossible de me rembourser, et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI.

Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL.

Mieux que cela, pour nous deux! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI.

Que dis-tu?

DORBEVAL.

Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI.

Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait; obliger un ami à qui je dois tant!

DORBEVAL.

Non, mon cher, je te le répète, là reconnaissance n'est là qu'un accessoire; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

POLIGNI.

Il serait possible! Ah! je te devrai ma fortune! je vois tous mes rêves réalisés!

DORBEVAL.

Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques? en as-tu des regrets?

POLIGNI.

Ah! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur!

DORBEVAL.

Et surtout t'en rendre digne; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas; c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, avec effroi.

Que dis-tu? (Se reprenant.) Non, mon ami, rassure-toi; tu te trompes, je l'espère.

DORBEVAL.

Elle est à Paris d'aujourd'hui même; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI.

O ciel! est-il une situation pareille à la mienne! j'y étais résolu; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne

aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées ! Cette femme est née pour mon malheur !

DORBEVAL.

Si au moins le mariage était déjà fait.

POLIGNI.

Ce serait pire encore ! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL.

Eh bien ! alors que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi, car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant ; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI.

Grand Dieu ! que m'as-tu dit ?

DORBEVAL.

Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi qui n'es guère plus riche...

POLIGNI.

Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner !

DORBEVAL.

Me préserve le ciel de te donner un tel conseil ! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux qne tu t'enrichisses, et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne... elle vient de ce côté.

POLIGNI, tremblant.

O mon Dieu !

DORBEVAL.

Allons, du caractère ! si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, prenant sa résolution.

Oui... oui. Je sens comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi. (Dorbeval sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

POLIGNI, MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte de droite.

POLIGNI, à part.

Ah! je n'ose la regarder!

MADAME DE BRIENNE, à la cantonade.

Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (Se retournant et apercevant Poligni.) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (Faisant quelques pas à sa rencontre) Poligni! (Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

POLIGNI, froidement.

Je venais de l'apprendre à l'instant, Madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

MADAME DE BRIENNE.

J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens? Ah! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien! maintenant... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... ah! ne m'entendez-vous pas?

POLIGNI, à part

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, mon sort, mon existence, tout est changé... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI.

Quoi! vous m'aimez encore?

MADAME DE BRIENNE.

Pas plus qu'autrefois; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

POLIGNI, avec tendresse.

Amélie!... (A part.) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais...

MADAME DE BRIENNE, le regardant.

Mais! qu'avez-vous?

POLIGNI.

Ah! vous ne pouvez le savoir; je ne puis, je n'ose vous ap-

prendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... non que je sois sans reproches... mais vous-même, Madame...

MADAME DE BRIENNE.

En auriez-vous à m'adresser?

POLIGNI, vivement.

Oui... oui, sans doute!

MADAME DE BRIENNE.

Tant mieux! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser, car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien! mon ami... eh bien! mon juge, voyons; qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable?

POLIGNI.

Vous me le demandez... quand, depuis trois ans séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

MADAME DE BRIENNE.

Poligni, j'étais mariée; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. (En riant.) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais... Eh bien! Monsieur, je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI fait un geste pour se jeter à ses pieds; il s'arrête, et reprend froidement :

Maintenant, oui, sans doute; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

MADAME DE BRIENNE, le regardant en souriant.

Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas! Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI.

Moi!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne vous en défendez pas; j'aime tous vos défauts puisque vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous ta

sez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, Monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir..... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un *moment* : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites... (Vivement.) mais vous ne les verrez jamais! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal? n'était-ce pas horrible? Voilà, Monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas!

POLIGNI.

Ah! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

MADAME DE BRIENNE.

A la bonne heure au moins! Pas un mot de plus... celui-là suffit; tout est pardonné...

POLIGNI.

Ah! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort, et si vous saviez celui que je veux vous offrir! Il est si peu digne de vous! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Il serait possible! Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

POLIGNI.

Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au devant de vos moindres désirs; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas; je ne puis vous les donner.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien! mon ami, je ne les regarderai pas; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire, et si je

vous plais sans cela, qu'aurai-je à regretter? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI.

Chère Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Quand on s'aime, les privations coûtent si peu! elles deviennent des plaisirs; et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. Monsieur de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre?

POLIGNI.

Hélas! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment! nous aurons douze mille francs de rentes! mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut.

POLIGNI.

Vous trouvez; c'est bien peu cependant.

MADAME DE BRIENNE.

Et que vous faut-il de plus? que nous manquera-t-il? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés; et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître; mais en province nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit: cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI.

Quoi! vous voudriez...

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province; maintenant il y en a partout, et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous! combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, Monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous

aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre maintenant?

POLIGNI.

Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

MADAME DE BRIENNE.

C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS; il entre du fond.

DUBOIS, remettant une lettre à Poligni.

De la part de M. Dorbeval.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? (A madame de Brienne.) Vous permettez? (Lisant.) « J'espère que ma lettre te trouvera encore chez moi. Victoire! « mon ami, ta charge est achetée en ton nom, et presque pour « rien! » O ciel!... (Continuant.) « Nous avons terminé et signé à « six cent mille francs. » Six cent mille francs!...

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous?

POLIGNI.

Rien, je vous jure!

MADAME DE BRIENNE.

Que vous apprend cette lettre?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras... et je voulais...

MADAME DE BRIENNE.

Il faut y courir!

POLIGNI.

Mais vous quitter aussi vite!...

MADAME DE BRIENNE.

Tantôt nous nous reverrons; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, Monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous! (Elle sort par la première porte à gauche.)

SCÈNE IX.

POLIGNI, seul.

Six cent mille francs! une dette aussi énorme, que ne payerait pas le travail de ma vie entière! et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie! Jamais! à quelque prix que ce soit, je veux rompre ce marché; allons trouver Dorbeval.

SCÈNE X.

POLIGNI, OLIVIER, venant du fond.

OLIVIER, s'arrêtant.

Où vas-tu donc? laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI.

A moi?

OLIVIER.

Oui; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI.

Où est-il? où l'as-tu laissé?

OLIVIER.

Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI.

O ciel! attendre jusque-là!

OLIVIER.

Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune; car il m'a tout raconté; je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? comme tu es ému!

OLIVIER.

Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel?

POLIGNI.

Oui, sans doute.

OLIVIER.

J'osais à peine y croire. Elle est libre?

POLIGNI.

Certainement.

OLIVIER.

...on ami, je suis le plus heureux des hommes!

POLIGNI.

...rais!

OLIVIER.

...e fais pas autre chose,

POLIGNI.

...avais rien dit.

OLIVIER.

...ion plus; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... ...de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout!... ...aujourd'hui elle est libre, je veux parler; malheureuse- ...t je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

POLIGNI.

Moi?

OLIVIER.

Oui; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance; et si tu veux parler pour moi.., Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, à part.

Il ne me manquait plus que ce malheur-là!... Et Dorbeval qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre?... Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais?... Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER.

Eh bien! tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI.

Eh morbleu! pourquoi ne parles-tu pas toi-même? qui t'en empêche? ce n'est pas moi... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

OLIVIER, seul.

Comment! depuis qu'il a fait sa fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami! Voyez un peu comme les dignités changent les hommes! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même. (Il sort par la seconde porte à gauche du spectateur, appartement de Dorbeval.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BRIENNE, sortant de l'appartement de gauche; puis OLIVIER, entrant par la porte du fond.

MADAME DE BRIENNE, tenant à la main une carte de visite.

Serait-il déjà parti? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte?

OLIVIER.

Pardon, Madame, je savais bien que vous y étiez, car je sors de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais de crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

MADAME DE BRIENNE.

Un ami est-il jamais importun?

OLIVIER.

Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter à l'improviste...

MADAME DE BRIENNE.

Nullement, je vous attendais. (Souriant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER.

A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance; car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte, je désirais presque que vous fussiez sortie.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Et pourquoi?

OLIVIER.

La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... trois années d'absence, c'est terrible! et puis (Hésitant.) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

MADAME DE BRIENNE.

Je pourrais vous être utile! ah! combien je vous remercie! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé; car j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER.

Il serait vrai!...

MADAME DE BRIENNE.

En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère! j'étais toute fière de connaître un homme célèbre, je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER.

Ah! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si M. de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais M. de Brienne, je vous cherchais, Madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne le craignez pas; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de M. de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER.

Oui! Madame, oui, vous avez raison; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

MADAME DE BRIENNE.

Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER.

Au contraire, Madame, c'est très-pressé; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr, bien d'autres vous en parleront; et d'être le premier en date, c'est toujours un titre... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

MADAME DE BRIENNE.

Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

MADAME DE BRIENNE.

Eh! mon Dieu! vous tremblez!

OLIVIER.

C'est vrai; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, M. de Brienne nous présenta à sa jeune compagne? Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à M. de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah! bien mieux encore! Ses vertus commandaient ma confiance; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous. Et si vous vous rappelez quelles sombres idées flétrissaient alors mon âme! honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujourd'hui sont ouverts aux talents; « l'estime publique qui les honore, qui les ennoblit, regarde où « ils sont arrivés, et ne s'informe pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah! si vous saviez en vous écoutant quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un

monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais!

MADAME DE BRIENNE.

O ciel!

OLIVIER.

Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier!...

OLIVIER.

Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence, laissez-moi un instant de bonheur; laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments! quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore, je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime!... Et moi, je disais : Ah! que c'est ressemblant! De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (Avec passion.) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon

ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage!

OLIVIER.

Que dites-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

OLIVIER.

Que viens-je d'entendre? un rival? et quel est-il? quel est son nom? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur?

MADAME DE BRIENNE.

Au nom du ciel! calmez-vous.

OLIVIER.

Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux! mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien?

MADAME DE BRIENNE.

Qu'allez-vous faire? c'est le compagnon, l'ami de votre enfance... C'est Poligni.

OLIVIER.

Grand Dieu! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes, ni reproches. Adieu, Madame.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, vous me quittez?

OLIVIER revient, s'approche d'elle, et après un moment de silence, lui dit douloureusement.

Vous l'aimez donc?

MADAME DE BRIENNE.

Hélas oui!

OLIVIER.

Et beaucoup?

MADAME DE BRIENNE.

Plus que je ne peux dire; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous nous fûmes bien à plaindre, comme vous nous avons souffert. Vous saurez tout; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en voulez pas, où je serai bien malheureuse!

OLIVIER.

Vous, malheureuse! jamais! Moi, c'est différent : c'est mon

sort; grâce à vous, je suis habitué à souffrir. J'y suis fait; cela ne me coûtera rien.

MADAME DE BRIENNE.

Ne vous verrai-je donc plus?

OLIVIER.

Qu'avez-vous besoin de moi? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là adieu! (Il sort par le fond.)

SCENE II.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah! que je le plains! car celui-ci aimait réellement.

SCÈNE III.

MADAME DE BRIENNE, MADAME DORBEVAL, arrivant vivement du grand salon.

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! c'est Élise!

MADAME DORBEVAL, fort agitée.

Ah! te voilà! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

MADAME DE BRIENNE

Et de qui?

MADAME DORBEVAL.

Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis?

MADAME DE BRIENNE.

De M. de Nangis?

MADAME DORBEVAL.

Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

MADAME DE BRIENNE.

Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent?

MADAME DORBEVAL.

Et s'il ne l'était pas?

MADAME DE BRIENNE.

Que dis-tu, malheureuse?

MADAME DORBEVAL.

Ah! ne me trahis pas! (A voix basse et regardant autour d'elle.) Eh bien! oui; j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

MADAME DE BRIENNE, prenant la lettre et lisant.

« La plus aimée, la plus adorée des femmes. » (S'interrompant.) Ah! je n'ai pas besoin d'achever; je comprends tes tourments, car je les ai éprouvés.

MADAME DORBEVAL.

Ah! que tu devais souffrir!

MADAME DE BRIENNE, lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.

Oui, tu es bien malheureuse, je le vois; mais tu le serais bien plus encore, si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères; je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

MADAME DORBEVAL.

Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

MADAME DE BRIENNE.

Oui, ici, au bas de la quatrième page. (Lisant.) « J'apprends « l'arrivée de madame de Brienne, de cette amie qui vous est si « chère; je sais dans ce moment les moyens de lui être utile; « mais pour cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y va « de son sort, de sa fortune. »

MADAME DORBEVAL.

Eh bien?

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE.

Écoute-moi, Elise; je connais M. de Nangis.

MADAME DORBEVAL.

Toi?

MADAME DE BRIENNE.

Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

MADAME DORBEVAL.

M. de Nangis!

MADAME DE BRIENNE.

C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant que vous apercevez à peine dans le monde n'a que le temps d'être aimable et de séduire; il ne se montre jamais que sous son beau côté; tandis que les maris que nous voyons toute la journée se montrent franchement tels qu'ils sont, distraits, ennuyés, de mauvaise humeur; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils gagnent à la comparaison! mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plus tôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont furieux, désespérés; (Montrant la lettre qu'elle tient.) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir! Ils meurent, ma chère! Plus tard, calmes, tranquilles, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et M. de Nangis sera comme eux.

MADAME DORBEVAL.

Tu pourrais supposer...

MADAME DE BRIENNE.

Je veux croire qu'il est de bonne foi; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour; peu lui importe ton intérêt ou ta réputation! Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer?

MADAME DORBEVAL.

Non : point d'adresse ni de signature.

MADAME DE BRIENNE.

Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien; un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas : tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

MADAME DORBEVAL.

Grand Dieu! (Froidement et revenant à elle.) Que me demandes-tu? que veux-tu que je fasse?

MADAME DE BRIENNE.

Que tu n'accordes point ce rendez-vous; que tu renonces à M. de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

DORBEVAL.

Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

O ciel!

DORBEVAL.

Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement! moi qui croyais qu'il venait pour moi! Comme quelquefois nous sommes dupes! Et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude!

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, je la défendrai; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL.

Je le veux bien; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires; car enfin, chère amie, je l'ai lue : « la plus aimée, la plus adorée des femmes!... » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus?... Eh parbleu! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes?

« A tous les cœurs bien nés... »

MADAME DORBEVAL.

Quoi! Monsieur, vous pourriez supposer?

DORBEVAL.

Moi, je ne suppose rien; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

MADAME DORBEVAL.

Non, Monsieur; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL.

A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble?

MADAME DORBEVAL, avec émotion.

Ensemble... volontiers. (Elle se met à la table et écrit.)

DORBEVAL, par dessus l'épaule de sa femme.

« L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle que vous « aimez... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son re-

« pos, si son bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne « plus paraître à ses yeux, ni ce soir ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Vous croyez... (Froidement.) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer.

DORBEVAL, la lui prenant des mains.

Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (Appelant.) Dubois, cette lettre à l'instant chez M. de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS.

Oui, Monsieur. Mais M. de Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si Monsieur était de retour.

DORBEVAL.

C'est juste : qu'il entre. (A sa femme.) Eh bien! vous nous quittez?

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

DORBEVAL.

C'est différent.

MADAME DORBEVAL, suivant des yeux la lettre que tient Dubois.

Allons, j'ai fait mon devoir. (Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois qui l'introduit et se retire.)

SCENE VI.

DORBEVAL, POLIGNY, entrant du fond.

DORBEVAL.

Eh bien! mon cher ami, eh bien! monsieur l'agent de change, que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, avec agitation.

Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL.

Et pourquoi faire?

POLIGNI, de même.

Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes; il parle de cent mille francs.

DORBEVAL.

Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison?

POLIGNI.

Ah! mon ami, je l'ai vue, et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses; madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL.

Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice?

POLIGNI.

Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

DORBEVAL.

Tu en es bien sûr?

POLIGNI.

Elle me l'a dit.

DORBEVAL.

Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, avec inquiétude

Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie?

DORBEVAL.

Rien... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI.

En as-tu donc pour moi, pour un ami?

DORBEVAL.

Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

POLIGNI.

Je me tairai, je te le jure.

DORBEVAL, à demi-voix.

Eh bien! mon ami, madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI.

Quelle indigne calomnie! qui oserait le soutenir?

DORBEVAL.

Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, se modérant.

Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu? où as-tu vu?...

DORBEVAL.

Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par M. de Nangis.

POLIGNI, furieux.

M. de Nangis!

DORBEVAL.

Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

POLIGNI.

Adieu!

DORBEVAL, le retenant.

Où vas-tu?

POLIGNI.

Chez M. de Nangis.

DORBEVAL.

Y penses-tu? la compromettre par un éclat, quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté; ta fortune; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi.

POLIGNI.

Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL.

Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... du silence! et songe à ta parole.

SCÈNE VII.

POLIGNI, DORBEVAL, MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE, arrivant du grand salon; elles sont prêtes à sortir.

POLIGNI, se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.

Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer!

POLIGNI.

Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg?

MADAME DE BRIENNE.

J'en doute, (Le regardant.) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

POLIGNI, à madame de Brienne.

Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, bas, à Poligni.

Prends donc garde!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.

POLIGNI.

Vous m'entendriez mieux, sans doute, si M. de Nangis était ici.

MADAME DE BRIENNE, étonnée.

M. de Nangis!

MADAME DORBEVAL, à part.

O ciel!

DORBEVAL, bas.

Tu vas me compromettre.

POLIGNI, de même.

Eh! non, morbleu! ne crains rien... (Haut.) Oui, Madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, Madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de M. de Nangis; que vous lui aviez même permis de vous écrire.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Lui! jamais! Qui a pu vous abuser ainsi?

MADAME DE BRIENNE, la retenant.

Y penses-tu?

DORBEVAL.

C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles! c'est même effrayant!

POLIGNI.

Je ne prétends point récuser le témoignage de Madame; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, voulant l'arrêter.

Poligni!

POLIGNI, loin de lui.

Et pourquoi feindre plus longtemps? Eh bien! oui, je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre à qui était-elle adressée?

MADAME DORBEVAL, prête à le trahir.

A qui?

MADAME DE BRIENNE, s'arrêtant, et s'adressant à Poligni.

A moi, Monsieur.

POLIGNI.

Vous l'avouez enfin!

MADAME DE BRIENNE.

Et quand M. de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre? Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat, ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous?

POLIGNI.

J'ai tort, j'en conviens; mais il est un moyen bien simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre?

MADAME DORBEVAL, à part.

Grand Dieu!

DORBEVAL.

Oui, sans doute, voilà qui concilie tout; car puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (A madame de Brienne.) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins?

MADAME DE BRIENNE.

Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus; je l'ai déchiré.

POLIGNI.

Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement?...

MADAME DE BRIENNE.

Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable! Je vous le répète, Monsieur, je n'ai point vu M. de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez, il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, accourant du grand salon.

Ma cousine! ma cousine! la singulière aventure! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon?

MADAME DORBEVAL.

Eh! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE.

M. de Nangis.

TOUS, avec une expression différente.

M. de Nangis!

HERMANCE, les regardant.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

POLIGNI.

Parlez vite.

HERMANCE.

Il se promenait à grands pas, d'un air agité; et tenant un petit billet qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... je la verrai, il faut que je la voie.

POLIGNI.

Eh! qui donc?

HERMANCE.

Je n'en sais rien... car quoi que je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait mais sans me voir. J'étais d'une colère! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place où il est encore. Est-ce étonnant!

DORBEVAL, regardant sa femme.

Eh non! c'est tout simple.

MADAME DORBEVAL.

Comment, Monsieur!

DORBEVAL.

Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI.

Quoi! Madame!

DORBEVAL.

Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mauvais effet; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

MADAME DORBEVAL, l'arrêtant.

Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL.

Oui, Madame, lui faire des excuses en votre nom. (Regardant madame de Brienne.) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (Appelant.) Dubois! dites à M. de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI.

Oui, qu'il entre!

MADAME DORBEVAL, bas, à madame de Brienne.

C'est fait de moi!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Du courage!

MADAME DORBEVAL, de même.

La moindre explication me perd!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter, et s'adressant à Dorbeval.) C'est à moi que M. de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, à demi-voix, à Madame de Brienne.

Vous, Madame! et vos promesses de tout à l'heure! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous, et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

MADAME DE BRIENNE, avec indignation.

Ah! Monsieur... (Elle s'arrête, le regarde douloureusement.) Ah! que je vous plains! (Elle serre la main de Madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.) Adieu!... (Elle sort par la porte à droite.) — (Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant

(la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.)

POLIGNI.

C'en est fait, tous nos liens sont rompus ! (A Dorbeval.) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL.

Et à la fortune ! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre. (Ils sortent par la porte du fond.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, HERMANCE, entrant du fond.

HERMANCE.

Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

MADAME DORBEVAL.

Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE.

Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

MADAME DORBEVAL.

Tu as donc commencé enfin à réfléchir?

HERMANCE.

J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi! Aussi vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Et tu sais quelle est la personne...

HERMANCE.

Oh! oui, je l'ai demandé tout de suite après.

MADAME DORBEVAL.

Tu connais son esprit, son humeur, son caractère?

HERMANCE.

Oui, ma cousine, il est agent de change; il vient d'ache-

ter la charge de M. Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

MADAME DORBEVAL.

M. Lajaunais?

HERMANCE.

Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes la première année. Que voulez-vous? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

MADAME DORBEVAL.

Et ton futur?

HERMANCE.

Oh! si vous saviez comme cela se rencontre! c'est un bonheur admirable! Moi, je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari, et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

MADAME DORBEVAL.

J'entends; c'est déjà une inclination!

HERMANCE.

Une inclination! oh! non, ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser; on ne peut pas tout avoir.

MADAME DORBEVAL.

Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai? Moi, d'abord, je le dirais partout.

MADAME DORBEVAL.

Voilà déjà un commencement de bon ménage! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard?

HERMANCE.

Si vraiment... c'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore; mais c'est égal.

MADAME DORBEVAL.

Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE.

Oh : oui, parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

MADAME DORBEVAL, avec impatience.

Et le futur? et son nom?

HERMANCE.

C'est vrai, je n'y pensais plus; je l'avais oublié; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, M. Poligni.

MADAME DORBEVAL.

Poligni!... que dis-tu?

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DORBEVAL.

Ce n'est pas possible! ce n'est pas lui, tu te trompes!

HERMANCE.

Eh bien! par exemple, est-ce qu'on peut se tromper de mari?

DUBOIS, annonçant.

M. Poligni.

HERMANCE.

Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, habillé en noir, entrant du fond.

POLIGNI, après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.

Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Vous l'entendez! (Elle va pour sortir.)

POLIGNI.

De grâce, Mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, gravement.

Je venais, Mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, jouant la surprise.

O ciel! que dites-vous?

MADAME DORBEVAL.

Il est donc vrai! vous, Monsieur!

POLIGNI, froidement.

Oui, Madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage. (Un instant de silence.)

HERMANCE, bas, à madame Dorbeval.

Mais, ma cousine, répondez donc!

MADAME DORBEVAL, regardant alternativement Poligni et Hermance.

Je vous avoue, Monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs, l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

HERMANCE, bas.

Et demi... ma cousine.

MADAME DORBEVAL.

Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

POLIGNI.

Toutes les miennes sont faites, Madame; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

MADAME DORBEVAL, vivement.

De ce côté là, Monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

POLIGNI, froidement.

Alors rien n'égale mon bonheur, et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec Madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

MADAME DORBEVAL, avec ironie.

A moi, Monsieur! comment ne me plairait-elle pas? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise,

de votre loyauté; une de mes amies, madame de Brienne...

POLIGNI.

Madame de Brienne !

HERMANCE.

Cette dame à qui M. de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

POLIGNI, vivement.

Ah ! il est resté longtemps ici ?

HERMANCE.

Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ, un domestique à sa livrée a apporté ici une lettre.

POLIGNI.

Une lettre ! en êtes-vous bien sûre ?

HERMANCE.

Qu'est-ce que je dis une lettre ? Il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, avec ironie.

Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, Madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

MADAME DORBEVAL.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. (Bas, à Hermance.) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, de même.

Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille ?

MADAME DORBEVAL, de même.

Oui, sans doute.

HERMANCE, de même.

Je voudrais bien rester.

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE.

C'est cependant moi que cela regarde.

MADAME DORBEVAL.

Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, à part.

Je le veux ! toujours je le veux ! ah ! le vilain mot ! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour ! (Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, POLIGNI.

MADAME DORBEVAL.

Rien ne peut-il donc changer votre résolution ? et ce mariage, Monsieur, est-il définitivement arrêté ?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre ; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval que j'attends doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

MADAME DORBEVAL.

O ciel ! Mais, Monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance ?

POLIGNI.

Non, Madame ; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je puisse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

MADAME DORBEVAL.

Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez ?

POLIGNI.

M'abuser ! moi ! d'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux ! et M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

Eh bien ! Monsieur, puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais ; mais avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI.

Que dites-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Que vous m'obligez à un aveu bien cruel ; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux : eh bien ! j'accepte cette honte, cette humiliation ; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de M. de Nangis, sur-

prise par mon mari, elle était pour moi ; elle m'était adressée.

POLIGNI.

O ciel !

MADAME DORBEVAL.

C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable ; et si vous en doutez encore, tenez, Monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, refusant de la prendre.

Ah ! Madame !

MADAME DORBEVAL.

Non, Monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, lisant.

« Je vous aime et pourtant je m'éloigne : c'est madame de « Brienne, c'est votre généreuse amie, qui pour votre bonheur, « qui au nom même de mon amour, exige ce départ... Adieu « donc ! j'accepte une mission importante que j'avais d'abord « refusée. »

MADAME DORBEVAL, à part, et laissant échapper un soupir.

Ah !

POLIGNI.

Qu'avez-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Rien, Monsieur, continuez.

POLIGNI.

« Si jamais je peux oublier mon amour, je demanderai à vous « et à madame de Brienne de m'admettre en tiers dans votre « noble amitié. En attendant, donnez-lui cette lettre qui lui « prouvera que je me suis occupé de ses intérêts, et qu'avant de réclamer le titre de son ami, j'ai voulu d'abord en acquérir « les droits. ADOLPHE DE NANGIS. » Ah ! que je suis coupable ! comment implorer mon pardon ? comment oser me présenter à ses yeux ? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous ; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! qu'elle l'ignore à jamais ! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable ! L'honneur, le devoir... voilà les seules règles de sa conduite ; elle leur sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI.

Ah! ne tardez plus; partez, courez près d'elle! je vous confie mes plus chers intérêts... (A part.) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DORBEVAL, puis MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte à gauche.

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (Apercevant madame de Brienne.) Ah! te voilà! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander... la grâce d'un coupable.

MADAME DE BRIENNE, d'un air de reproche.

Comment! tu lui as tout dit?

MADAME DORBEVAL.

Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras!

MADAME DE BRIENNE.

C'est possible! mais dans bien longtemps.

MADAME DORBEVAL.

Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ; car tu en as autant d'envie que lui!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Qui te l'a dit?

MADAME DORBEVAL.

C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

MADAME DE BRIENNE.

C'est bien ce que je disais : c'est plus noble, plus généreux! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

MADAME DORBEVAL.

A la bonne heure!

MADAME DE BRIENNE.

Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien... et puis la présomption était si forte! Je lui soutenais moi-même que j'é-

tais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

MADAME DORBEVAL.

Eh mon Dieu! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie!

MADAME DE BRIENNE.

C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais!

MADAME DORBEVAL, avec intérêt.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE BRIENNE.

Un grand secret! c'est-à-dire non : c'est connu de tout le monde; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais M. de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

MADAME DORBEVAL.

Il serait possible! lui qui n'avait rien!

MADAME DE BRIENNE.

Comment rien? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé; mais M. de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE BRIENNE.

Huit ou neuf cent mille francs.

MADAME DORBEVAL.

Une pareille fortune! quel bonheur!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, qui entre en rêvant.

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi, le voilà!

MADAME DE BRIENNE.

Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

MADAME DORBEVAL, bas.

Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon; il a l'air si repentant, si malheureux!

MADAME DE BRIENNE, voulant courir à lui et s'arrêtant.

Malheureux! tu crois?

MADAME DORBEVAL.

Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité; je vous laisse.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! tu t'en vas? (Lui serrant la main.) Je te remercie. (Madame Dorbeval sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE BRIENNE, à l'écart; POLIGNI, sortant de la porte à droite.

POLIGNI, à part, sans la voir.

Il est trop tard! je n'ai pu rompre! tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire... pour un mariage d'argent!... Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux... Il ne me reste plus qu'un moyen, et j'y suis résolu... Dieu! c'est elle!...

MADAME DE BRIENNE, à part, le regardant.

Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux! Allons à son secours. (Timidement.) Poligni!...

POLIGNI, troublé et cherchant à se remettre.

Ah! c'est vous, Madame!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas. (Après un instant de silence allant à lui, et lui tendant la main.) Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable?

POLIGNI.

Moi! conserver une pareille idée! Ah! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout: madame Dorbeval m'a tout appris.

MADAME DE BRIENNE, avec douleur.

Quoi! Monsieur, il vous a fallu son témoignage! ce n'est pas de vous même! et cet entretien que vous m'avez demandé?...

POLIGNI.

Il était nécessaire pour un aveu que depuis ce matin je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'est-ce donc? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI.

Allons! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien!

POLIGNI.

Eh bien! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout doit vous dire assez qu'en proie aux regrets et aux remords, m'accusant moi-même, je lutte en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher, ni de vaincre.

MADAME DE BRIENNE.

O Ciel! vous en aimez une autre!

POLIGNI, hésitant.

Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE, prête à se trouver mal.

Ah! je me meurs!

POLIGNI, courant à elle pour la soutenir.

Amélie!

MADAME DE BRIENNE, revenant à elle.

Qu'avez-vous? je ne me plains pas, je ne vous en veux pas; est-ce moi qui vous accuse?

POLIGNI.

Ah! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire!

MADAME DE BRIENNE.

Je le crois... (Avec tendresse.) Moi, je vous aimais tant! (Froidement.) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, prêt à se trahir.

Ah! si vous saviez!

MADAME DE BRIENNE.

Plus tard peut-être je pourrai vous entendre; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir... rien... que son nom; par pitié, dites-le-moi.

POLIGNI.

C'est une personne... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel! c'est Hermance! un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI.

Il se peut, en effet, que son caractère... mais je l'aime.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! vous dites vrai, voilà qui répond à tout! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier! le voilà vengé de mon injustice! mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI.

Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Épousez-la, soyez heureux! et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur : je vous les pardonne; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Maintenant, laissez-moi! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai, ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi!

POLIGNI.

O fortune! que je t'aurai payée cher! (Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah! je respire... me voilà seule! J'espérais pleurer, et je ne

le puis! Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi.

SCÈNE VIII.

MADAME DE BRIENNE; OLIVIER, entrant vivement et courant soutenir madame de Brienne qu'il voit chanceler.

OLIVIER.

Qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, poussant un cri.

Olivier!...

OLIVIER.

Je partais, je venais prendre congé de vous; mais vous souffrez, je reste... Je réclame mes droits, je réclame vos chagrins; parlez : qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, avec désespoir

Il en aime une autre!

OLIVIER, stupéfait.

Lui! Poligni!... On vous a trompée... ce n'est pas possible!

MADAME DE BRIENNE, de même.

Il veut l'épouser!...

OLIVIER.

L'épouser! et qui donc?

MADAME DE BRIENNE.

La pupille de Dorbeval.

OLIVIER.

Hermance! qui vous l'a dit?

MADAME DE BRIENNE.

Lui-même.

OLIVIER.

Rassurez-vous! ce mariage ne se fera pas.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous? et comment? et qui pourrait l'empêcher?

OLIVIER, avec chaleur.

Moi, qui suis votre ami; moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir! moi, qui veux votre bonheur aux dépens même du mien!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier!

OLIVIER.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous! il faut rompre cet

hymen, et j'en ai les moyens ! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie !... Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

MADAME DE BRIENNE.

O le meilleur des amis! que vous êtes bon ! que vous êtes généreux !

OLIVIER.

Non, je ne suis pas généreux, mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens! venez, Madame, venez !... (Il rentre avec madame de Brienne dans son appartement.)

ACTE V

—

SCÈNE PREMIERE.

DORBEVAL, POLIGNI, ils arrivent du grand salon.

DORBEVAL.

La bonne chose qu'un dîner! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

POLIGNI, froidement.

Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL.

Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux ?

POLIGNI.

Eh! morbleu! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot ? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation !

DORBEVAL.

Eh! mon Dieu ! tu t'y feras; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche que tu

feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté! Une jeune personne est-elle riche? ah! elle aura un mauvais caractère; est-elle jolie? elle sera coquette. Eh bien! moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là; c'est une indemnité; car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI.

Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux; il y va de mon bonheur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire? et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL.

Qui donc?

POLIGNI

Madame de Brienne! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL.

Quel enfantillage! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon, eh bien! je vais trouver le notaire, et sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là, (Montrant la première porte à droite.) dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins; nous y lirons, nous y signerons ce contrat qui t'effraye, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content?

POLIGNI.

A la bonne heure.

DORBEVAL.

Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI.

Eh quoi! déjà?

DORBEVAL.

Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot! c'est peut-être même le plus... (S'interrompant.) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI.

Oui, mon ami, je sais que de tes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL.

Pas tout à fait; prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI.

Et pourquoi?

DORBEVAL.

Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras; c'est convenu.

POLIGNI, riant.

Ah! c'est à toi! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL.

Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes!... (Riant.) C'est très-gai.

POLIGNI.

Oui, sans doute!

DORBEVAL, riant.

Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI.

Si vraiment, c'est très-drôle. (Ils rient tous les deux.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc? quels éclats de rire! on vous entend du salon.

DORBEVAL, continuant de rire.

C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté!...

OLIVIER.

Quoi! même avant le mariage?

DORBEVAL.

Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là? on jouit de son reste.

POLIGNI, cherchant à s'échauffer.

Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre!... car tu y étais, Olivier; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas!

DORBEVAL.

Et moi donc!... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires, au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café?

OLIVIER.

Non.

DORBEVAL.

Et toi, Poligni? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, vivement.

Non, non, Dieu m'en garde, je suis si bien ainsi!

DORBEVAL.

Alors, je vais prendre le mien. (A Poligni.) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (Il sort.)

POLIGNI.

Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER.

Ton mariage a donc toujours lieu?

POLIGNI, affectant une grande gaieté.

Oui, mon ami, oui, sans doute; pourquoi me fais-tu cette question?

OLIVIER.

Oh! pour rien. (A part.) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, de même.

Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination; juge

donc quelle brillante perspective! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis; car vous viendrez tous! Quelle ivresse! quelle suite de plaisirs! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux!

OLIVIER.

C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement?

POLIGNI.

Non, mon ami, je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux!

OLIVIER.

Le caractère! le caractère! Il y a quelque temps cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI.

Sa coquetterie! eh! mais, pas tant; je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER.

M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et, quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI.

Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER.

Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, hors de lui.

Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

OLIVIER.

Y penses-tu? c'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

POLIGNI, avec un sourire amer.

L'aimer!... moi, l'aimer! crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement, ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont un sourire sollicitait les hommages?

OLIVIER.

Et tu l'as souffert?

POLIGNI.

Et que m'importe à moi?

OLIVIER.

Qu'entends-je?

POLIGNI.

J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

OLIVIER.

Qu'importe! sois heureux.

POLIGNI.

Je ne le puis; je dois six cent mille francs!

OLIVIER.

Grand Dieu!

POLIGNI.

Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments; voilà ce qui m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER.

Où en était la nécessité? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rente, qui te forçait à les compromettre?

POLIGNI.

Qui m'y forçait? l'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER.

Eh bien! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI.

Rompre! y penses-tu? et dans quel moment? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits, (A voix basse.) car j'ai déjà reçu sa dot; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence; mais te l'avouerai-je enfin? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux! et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même, s'il le faut.

OLIVIER.

O ciel! madame de Brienne! tu l'aimerais encore!

POLIGNI.

Plus que jamais!

OLIVIER.

Et cependant, tu lui as dit...

POLIGNI.

Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais; tu me le promets, tu me le jures; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER.

Ah! ne crains pas que je te trahisse: tu sais que moi-même...

POLIGNI.

Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret. (Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, seul.

Et ce matin, je me croyais malheureux! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah! il avait raison; pour son honneur, gardons bien son secret!

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DE BRIENNE.

OLIVIER.

C'est vous, Madame? vous sortez du salon?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit; ils parlaient tous de ce contrat; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (Avec inquiétude.) Il paraît que c'est ce soir à onze heures?

OLIVIER.

Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE.

Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer; car je ne voyais ni vous ni Poligni, et fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER.

Sans parler à Poligni?

MADAME DE BRIENNE, avec insouciance.

Je ne l'ai pas vu; d'ailleurs je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

OLIVIER.

Vraiment!

MADAME DE BRIENNE.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie; et nous avons toutes si besoin d'indulgence! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit!

OLIVIER, à part.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (Vivement.) Non, non, n'y pensons plus! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même; (Avec fermeté.) je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (Plaçant la main sur son cœur.) Je souffre encore, il est vrai; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être!

OLIVIER.

Combien je vous admire!

MADAME DE BRIENNE.

Vous, restez à ce contrat; moi, je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER.

Ah! Madame!

MADAME DE BRIENNE.

Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, avec effroi.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je suis comprise dans ces indemnités; je m'en doutais déjà; mais tout à l'heure, au salon, M. Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement, et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas! je ne savais que répondre, je n'y étais plus; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, troublé, et s'interrompant en tremblant.

Mais cette fortune, je l'espère... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande?

MADAME DE BRIENNE, négligemment.

Si vraiment; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, de même.

Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance?

MADAME DE BRIENNE.

Près du double.

OLIVIER.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous donc?

OLIVIER.

Rien, rien, Madame. (A part.) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret. Mais le puis-je à présent sans faire leur malheur à tous deux? ah! je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous?

OLIVIER.

Que le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union; vous pouvez épouser Poligni.

MADAME DE BRIENNE.

Y pensez-vous? quand il en aime une autre!

OLIVIER.

Plût au ciel! mais il n'a jamais aimé que vous; il vous aime encore.

MADAME DE BRIENNE, avec joie.

Il serait possible!

OLIVIER.

Ah! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret; il vient de me le confier... pour mon malheur!

MADAME DE BRIENNE.

Pourquoi alors ce mariage avec Hermance?

OLIVIER.

Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

MADAME DE BRIENNE, à part, et lentement.

Que viens-je d'entendre? il m'aimait, il m'aime encore! et il en épousait une autre! Il m'abandonne pour une dot, pour un mariage d'argent! (Avec un sentiment de mépris.) Ah! (Elle cache sa tête dans ses mains, et, reste quelque temps absorbée dans ses réflexions; elle se relève et dit à Olivier.) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance?

OLIVIER.

Oui, Madame, je le crois.

MADAME DE BRIENNE.

Et vous avez tout sacrifié pour votre ami! pour moi... (A part.) Ah! quelle différence! et que je rougis de moi-même! (Cherchant à reprendre sur elle.) Allons! (Elle regarde la pendule et dit froidement.) Ce mariage est pour onze heures : il sera temps encore; je veux lui écrire.

OLIVIER.

Ne voulez-vous pas le voir?

MADAME DE BRIENNE.

Non, dans ce moment sa présence me ferait mal. (Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.)

OLIVIER.

Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais; j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, de grâce...

OLIVIER.

Non, Madame, je ne puis.

MADAME DE BRIENNE.

J'ai pourtant un service à vous demander. Ah! vous restez; j'en étais sûre.

OLIVIER.

Que me voulez-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant; oui, à l'instant même; car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu! le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, sortant du cabinet à droite.

POLIGNI, à madame de Brienne qui veut s'éloigner.

Ah! Madame, ne me fuyez pas; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois!

MADAME DE BRIENNE.

Je le voulais... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (Elle lui donne la lettre.)

POLIGNI.

Un instant encore; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien! Monsieur, lisez.

OLIVIER.

Ah! tout est fini pour moi.

POLIGNI, lisant.

« Je sais que vous m'aimez encore; je sais les motifs qui vous « forcent à épouser Hermance. » (A Olivier.) Ah! tu m'as trahi!

OLIVIER.

Oui, pour ton bonheur!

POLIGNI, continuant:

« Ce mariage vous rendrait à jamais malheureux, et je dois « l'empêcher, non pour moi, car l'amour est éteint dans mon « cœur, je vous le jure, et vous savez si l'on doit croire mes « serments; mais mon amitié qui vous reste s'effraye de votre « avenir, et je sais un moyen de sauver votre réputation sans « compromettre votre bonheur: je suis riche, j'ai huit cent « mille francs, disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, « et vous pouvez les accepter sans rougir de la femme de votre « ami. »

OLIVIER, poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.

Ah! que viens-je d'entendre!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, levez-vous.

POLIGNI, se cachant la tête dans les mains.

Ah! malheureux!

MADAME DE BRIENNE, à Poligni.

Eh bien! vous ne répondez pas? Qui vous empêche d'accepter?

POLIGNI.

Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DORBEVAL, HERMANCE, DORBEVAL, tenant Hermance par la main.

DORBEVAL.

Eh bien! où donc est le marié? on le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE.

Eh mon Dieu oui! voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, prenant un air riant.

Tout le monde! Ah! c'est fort aimable! c'est charmant! je suis ravi, enchanté!

DORBEVAL.

Oh! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, affectant une grande joie.

Nous danserons! c'est délicieux! tous les plaisirs à la fois (Prenant la main d'Hermance.) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HERMANCE.

Oh! je connais déjà Monsieur, nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil.

POLIGNI.

A..... Auteuil!

HERMANCE.

Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, vivement.

Le mariage de Figaro!

HERMANCE.

Justement! je jouais Fanchette.

POLIGNI, s'efforçant de rire.

Fanchette? c'est charmant! c'est très-gai!

DORBEVAL, à madame de Brienne.

Mais à mon tour, Madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement?

MADAME DE BRIENNE, regardant Poligni.

Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

DORBEVAL, à Poligni.

Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre; notre spéculation va à merveille! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis; tu auras tout réuni.

MADAME DORBEVAL, à part.

Excepté le bonheur!

FIN DE LE MARIAGE D'ARGENT.

BERTRAND ET RATON

OU

L'ART DE CONSPIRER

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 14 novembre 1833

PERSONNAGES

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemark.
LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.
FRÉDÉRIC DE GOELHER, neveu du ministre de la marine.
CHRISTINE, fille de Falkenskield.
KOLLER, colonel.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.
MARTHE, sa femme.
ÉRIC, son fils.
JEAN, son garçon de boutique.
JOSEPH, domestique de Falkenskield.
UN SEIGNEUR DE LA COUR. (Berghen.)
LE PRÉSIDENT DE LA COUR SUPRÊME.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. A gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de Struensée.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, assis à droite; du même côté, des grands du royaume, des militaires, des employés du palais, des solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.

KOLLER, regardant à gauche.

Quelle solitude dans les appartements du roi!... (Regardant à droite.) Et quelle foule à la porte du favori! En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais pa-

tience! (Prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable. (Lisant bas.) Ah! ah! encore un nouvel édit. (Lisant.) « Copenhague, « 14 janvier 1772. Nous, Christian IV, par la grâce de Dieu roi « de Danemark et de Norvége, avons confié par les présentes à « son excellence le comte Struensée, premier ministre et prési- « dent du conseil, le sceau de l'État, ordonnant que tous les « actes émanés de lui soient valables et exécutoires dans tout « le royaume sur sa seule signature, même quand la nôtre ne « s'y trouverait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori : le voilà roi de Danemark; l'autre a tout à fait abdiqué; car non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore... Allons, l'usurpation est complète. (Entre Berghen.) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est juste! il en a tant fait autrefois, quand il était medecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, sortant de l'appartement à droite.

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, à Koller.

Pardon! (Il s'élance vivement dans la foule et entre dans l'appartement à droite.)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'au-

tres. (Regardant au fond du théâtre.) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge, c'est de bonne heure, c'est terrible; et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous Koller. (Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

KOLLER.

Ne craignez rien, Madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux : il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie, car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre, toutes ses facultés semblent anéanties : sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance, et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous; et Mathilde que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse, lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et

en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent qui, par les bontés de son roi et de sa souveraine, élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!... A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu; sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine!... la reine! qu'elle vienne! je veux lui parler!

KOLLER.

O ciel!

LA REINE.

Quelques instants après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie, et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (S'arrêtant.) Qui vient là?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée! le neveu du ministre de la marine,

Frédéric de Gœlher, puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre; sa fille est avec lui!

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

SCÈNE III.

GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GŒLHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, Mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade; une cavalcade magnifique! et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval! c'est une princesse bien remarquable; ce n'est pas une femme!...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, à Falkenskield.

La reine-mère. (Elle salue ainsi que son père et Gœlher.) Je me rendais chez vous, Madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi!

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille; j'entre chez le comte de Struensée, chez le premier ministre.

GŒLHER.

Je vous suis; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment!

GŒLHER.

Oui; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine!

GŒLHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah! bonjour, colonel Koller, vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment; la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GŒLHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE.

Et en apprenant à danser!

FALKENSKIELD, souriant.

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante; elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects. (Il entre à droite avec Gœlher.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, à qui Koller a approché un fauteuil à droite

Eh bien! Mademoiselle, parlez. Vous venez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde!... (Se tournant vers Koller.) Qui déjà, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, étonnée.

Moi!... (Cherchant à se remettre.) Ah!... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister.

CHRISTINE.

Que répondrai-je, Madame?

LA REINE.

Que je refuse!

CHRISTINE.

Et pour quelle raison?

LA REINE, se levant.

Eh mais, ai-je besoin de vous le dire? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, Mademoiselle, et vous vous en seriez aperçue déjà, si, en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield, votre père, ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir.

CHRISTINE.

J'ignore, Madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer votre majesté. Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère. Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne, et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (Faisant la révérence.) Pardon, Madame.

LA REINE.

Eh quoi! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine...

CHRISTINE.

Non, Madame; mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

KOLLER.

Dîner politique!

LA REINE.

Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, troublée.

O ciel!

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine, Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

LA REINE.

Je suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, Madame; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, la regardant sortir.

Vous l'avez entendu, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield... Ce dîner ou doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien! qu'importe?

LA REINE, à demi-voix.

Ce qu'il importe! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire?

KOLLER.

Que dites-vous?

LA REINE, de même.

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre

aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront plus contre la reine. Mais renversons-le! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée, et que je vous rends! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, prenant le papier.

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs. Point de grâce; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau!...

LA REINE.

Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant!... Nous avons besoin de lui! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors; et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place, il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais!... Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait; et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (Regardant vers la coulisse à gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand chambellan? il se rend sans doute au conseil; laissez-nous; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine!... En tout cas, je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille; pour cela, il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif. (Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, à Rantzau qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, Madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à Votre Majesté?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce.. où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait?

LA REINE.

Eh! mais, c'est à vous que je le demanderai; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement; et convenez que c'est une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas! et vous espériez le persuader à un front couronné!... Votre Majesté devait avoir tort...

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux!... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres!

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, Madame.

LA REINE, avec mystère.

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui?

RANTZAU, souriant.

Mon appui! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, avec force.

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant; je ne dis pas avant, mais après le danger?

RANTZAU.

Vraiment!... Il y en a donc?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous?

RANTZAU.

Eh! mais... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre Votre Majesté, et que jamais...

LA REINE, vivement.

Je le sais. (A demi-voix.) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU.

Oui, Madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, avec mystère.

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, la regardant avec finesse.

Ah! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, souriant.

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, d'un air d'incrédulité.

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente; et dès demain, c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, froidement.

Non, Madame, je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à Votre Majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!

RANTZAU.

Pour conspirer!... Votre Majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, cherchant ses mots.

Tenez, à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, froidement.

Moi! dans quel but? depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (Souriant.) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller!

RANTZAU.

Moi! je n'en veux à personne... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU,

Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis!

RANTZAU, souriant.

En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations, et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à Votre Majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Voici du monde!...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.

LA REINE.

Eh! mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff... Approchez... approchez... que me voulez-vous? parlez sans crainte! (Bas, à Rantzau.) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, Madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de Votre Majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au *Soleil-d'Or*... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre.

ÉRIC.

Oui, Monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et, au lieu de me laisser continuer mon état qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, l'interrompant.

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, s'inclinant.

Il est bien bon! (Froidement.) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc?

ÉRIC, froidement.

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, souriant.

Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, vivement.

Ah! Monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (A la reine.) Je venais donc supplier Votre Majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués...

LA REINE, vivement.

Dites-vous vrai?... Ah! s'il ne tenait qu'à moi! dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible! alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, passant près de lui.

Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essayerai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, avec transport.

Ah! Monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (Avec joie.) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, avec reproche.

Jeune homme!

ÉRIC, vivement.

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (Lui montrant la table à droite.) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout à l'heure par Walkenskield, que je trouverai au conseil. (A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait?...

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition; et à votre place... mais, après cela, Votre Majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien. (Éric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.)

RATON.

C'est inconcevable... c'est inouï!

ÉRIC.

Ciel! la voix de mon père!...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, Monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien. (Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

RANTZAU, LA REINE, assise; RATON, ÉRIC.

RATON, entrant, en colère.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, allant au devant de lui, et lui montrant la reine.

Mon père...

RATON.

Dieu! la reine!...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff!

RATON.

Pardon, Madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant Votre Majesté; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes!... moi, Raton Burkenstaff, syndic des marchands!... pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon chef; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié : Vive la reine!...

A demi-voix.) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaiement, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, avec un grand sérieux.

Oh! non, non; par exemple, je ne puis pas croire cela?

RATON.

Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et, au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paye exactement à l'État sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Mon père... au nom du ciel...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord, que voilà; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaff...

RATON.

Je ne nomme personne... Dieu protége le roi! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous! si l'on vous entendait?

RATON.

Qu'importe? je ne crains rien! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon; je fabrique

moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher un cheveu de la tête... jour de Dieu!... il y aurait une révolte dans la ville!

RANTZAU, vivement.

Vraiment! (A part.) C'est bon à savoir. (Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout, à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit, à demi-voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous? un important, un sot!

RANTZAU.

Tant mieux! un zéro bien placé a une grand valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénifice.

LA REINE, à demi-voix.

Vous croyez? (Se levant, et s'adressant à Raton.) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, s'inclinant.

Madame!

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous; j'honore le commerce, je veux le favoriser; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bontés; et puisque Votre Majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, e titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, le tirant par son habit.

Mais ce titre appartient déjà à maître Revanlow, votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que Sa Majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à Votre Majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, vivement.

De sa fille! elle se marie!

RANTZAU, le regardant.

Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie!

RATON

Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC.

Rien... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield; il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU.

Non, pas encore!... J'ai à lui parler. (A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.) Attendez là (Il lui montre la coulisse à gauche.), dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, s'inclinant.

Oui, Monseigneur.

SCÈNE IX.

RANTZAU, FALKENSKIELD, sortant de la porte à droite.

FALKENSKIELD, entrant en rêvant.

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (Apercevant Rantzau.) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble : il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc?

RANTZAU.

On me l'a cité; mais je me brouille avec les noms... un marchand de soieries... *au Soleil-d'Or*.

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff?

RANTZAU.

C'est cela même!... Après cela, est-ce vrai? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, vivement.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons-en huit.

RANTZAU, froidement.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Goelher, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'État le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, tirant un papier.

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKILED.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, lui montrant le papier.

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, passant à gauche.

N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff... Cela ne se peut...

RANTZAU, froidement et prenant du tabac.

Vous croyez? et pourquoi?

FALKENSKIELD, avec embarras.

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (Avec intention.) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, à part.

Morbleu! (Haut et cherchant à cacher son dépit.) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, d'un air dégagé.

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin, tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, tirant sa montre.

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, causant avec lui et remontant le théâtre.

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, souriant.

Je m'en aperçois. (D'un air aimable.) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas; mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.)

ÉRIC.

Eh bien! monsieur le comte?... Je sèche d'impatience.

RANTZAU, froidement.

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil, j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis... vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui

pourrait vous compromettre. (Prenant la main de Rantzau.) Adieu... adieu, Monseigneur. (Il sort.)

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (Avec tristesse.) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans! (Souriant en lui-même.) Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil! (Il sort.)

ACTE II

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue, et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A *droite*, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona : quinze pièces de satin et autant de florence.

RATON, avec impatience.

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, avec colère.

Un tapissier!

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier!... quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE.

Toi!

RATON.

A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin, et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (Il se lève et sort de son comptoir.) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'État... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (A demi-voix.) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis, et la faveur de la cour.

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, portant des étoffes sous son bras.

Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, brusquement.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? qu'est-ce que tu me veux?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, allant au comptoir.

Va-t'en au diable!... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore! il n'en finira pas.

JEAN, lui présentant un sac.

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, prenant le sac.

Dieu! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (Lui rendant le sac.) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (Il se remet à écrire.) « Oui, Madame, c'est à Votre Majesté... »

JEAN, passant à droite et pesant le sac.

Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, à part.

Ah! diable!... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (Haut.) C'est que, voyez-vous, Madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Ah! Madame, je ne sais pas, sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, d'un air important et toujours au comptoir.

Vous ne savez pas cela, vous autres: l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes: et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, d'un air important.

Certainement, c'est très-grave.

JEAN, avec joie.

Vous croyez?

MARTHE, à Jean.

Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN.

Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE.

De crier... quoi?

JEAN.

Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE.

Il suffit; remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, sortant.

Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, se retournant et voyant Raton qui, pendant ce temps, a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.

Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi?

RATON.

N'as-tu pas déjà peur?... les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère.

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection?... Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui

est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... et vous qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre.

MARTHE.

Eh bien oui!... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, avec impatience.

Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne.

RATON.

Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE.

Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat.

C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible!... notre enfant!... notre fils unique!... il est malheureux!

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu?... tu ne t'en doutais pas!

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage... moi je ne m'en mêlais pas; je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!... Et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clé de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, entrant vivement.

Ah! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible?

ÉRIC.

Ils pourraient finir par le savoir!

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme

Raton Burkenstaff du *Soleil-d'Or* qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, effrayé.

Hein! qu'est-ce que tu me dis là?... ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, tremblant.

Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait : et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant; et, d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé; mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, vivement.

Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce!

ÉRIC, d'un air suppliant.

Eh! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison! j'ai tort; ne songeons qu'à notre départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (Apercevant Jean qui descend l'escalier.) Et, au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN.

Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE.

Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, Madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas?

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et surtout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, à Jean, à mi-voix.

La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah! bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage; Madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, tristement et à part.

Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, qui, pendant ce temps, a embrassé sa femme et son fils.

Adieu!... adieu!... (Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.)

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites, et à nous rendre mon père.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus!... Eh bien! qu'as-tu donc? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes?

ÉRIC, avec embarras.

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour longtemps peut-être.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC, avec plus de fermeté.

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin; mais ce qui arrive aujourd'hui... et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir!... l'ai-je bien entendu! et pourquoi donc?

ÉRIC.

Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi! mon Dieu! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour

fuir la maison paternelle! Est-ce que nous t'avons rendu malheureux? est-ce que nous t'avons causé du chagrin? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères?... Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE

Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (Lui donnant la clé.) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis longtemps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place?

MARTHE.

Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents; et une âme si noble, un caractère si généreux!... Ah! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là! Hélas! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment e comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas! oui.

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine, ou plutôt les fenêtres de son appartement; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'est emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence!

ÉRIC.

Oh ! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous; il était onze heures du soir; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui; et quand il me cria d'un ton impertinent et hautain : Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi. Oui, ma mère, oui, il m'a frappé; non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : « Volontiers, » me dit-il; « qui êtes-vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! » s'écria-t-il avec dédain; « je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas!... »

MARTHE, effrayée.

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, vivement.

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils... mais je les veux... (Serrant son fils dans ses bras.) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, avec joie et regardant la cantonade.

C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déjà de retour!... est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, avec joie.

Mieux que cela.

MARTHE, avec impatience.

Enfin il est en sûreté?

JEAN, d'un air de triomph

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, avec colère.

T'expliqueras-tu.

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis s'adressant à votre père : Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC.

Eh bien?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond : Messieurs, je suis prêt à vous accompagner. Et tout cela s'était passé si tranquillement, que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces : A moi! au secours! on arrête mon maître, Raton Burkenstaff... à moi les amis!...

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se

rendaient à l'ouvrage : ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes, et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant : Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC.

Quelle folie!

MARTHE.

Et quel malheur!

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris? voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaye de renverser?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!... Dieu! si c'était... (Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, voulant retenir Éric.

Mon fils! mon fils! s'il allait s'exposer!...

JEAN.

Laissez-le donc... lui!.. le fils de notre maître... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe,

s'il veut! (Regardant au fond.) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure!... Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il devient... je cours le rejoindre.

JEAN, voulant l'empêcher de sortir.

Y pensez-vous?

MARTHE, le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.

Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN.

Impossible de la retenir. (Appelant à gauche dans la rue.) Monsieur Éric!... monsieur Éric!... (Regardant.) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh! mais, est-ce qu'elle serait évanouie? (Redescendant le théâtre.) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne!

ÉRIC, rentrant et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche.

Vite des secours... ma mère...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, regardant Christine.

Elle revient à elle. (A Jean qui la regarde aussi.) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Je vais retrouver les autres et les aider à crier! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, revenant à elle.

Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait?... et où suis-je?

ÉRIC, timidement.

Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, avec émotion.

Cette voix... (Se retournant.) Éric... c'est vous!

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des

hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE.

Ce serait déjà un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, toujours assise.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, se levant.

Éric, au nom du ciel!

ÉRIC.

Vous le saurez.

CHRISTINE.

Ah! malheureux! croyez-vous que je l'ignore?

ÉRIC, transporté de joie.

Christine!...

CHRISTINE, effrayée, lui imposant silence

Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (Mouvement de joie d'Éric.) Que ce soit aujourd'hui la

dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain, je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui; je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à des distinctions que je n'eusse pas désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées, et dont je serai digne. (S'avançant vers lui.) Et vous, Éric (Timidement.), je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois: dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on remplit ses devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu, pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, à Rantzau.

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (A part.) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, l'apercevant.

O ciel!

MARTHE ET RANTZAU, saluant.

Mademoiselle de Falkenskield !...

ÉRIC, vivement.

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur?

ÉRIC, troublé.

Moi, monsieur le comte!

MARTHE, à part.

Un comte!... (Avec mauvaise humeur.) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Éric, qui tous deux baissent les yeux.

C'est bien !... c'est bien... (Souriant.) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, voulant changer la conversation.

Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (Le tirant de sa poche et le lui présentant.) Le voici !

ÉRIC.

Quel bonheur! je suis officier!

MARTHE.

C'est fait de moi... (Montrant Rantzau.) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, se tournant vers elle.

Je vous fais compliment, Madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots: Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah ! le malheureux !

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (Souriant.) il y en a même quelques-uns qui crient: A bas les membres de la régence !

ÉRIC.

O ciel ! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement : je me promène incognito, en amateur ; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous !

ÉRIC, vivement.

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure !

RANTZAU, lui prenant la main.

J'y ai compté.

MARTHE, remontant le théâtre.

Ah ! mon Dieu ! entendez-vous ce bruit ?

RANTZAU, à part, et prenant la droite.

C'est bien ! cela marche ! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, accourant tout essoufflé.

Victoire !... victoire !... nous l'emportons !...

MARTHE, ÉRIC ET RANTZAU.

Parle vite, parle donc !

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié !... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille ! et nous répétions : Burkenstaff ! Burkenstaff ! qu'on révoque l'ordre qui le condamne ; Burkenstaff !!! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix ! Il a parlé et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous « avaient abusés ; je révoque toute espèce d'arrestation, et je « vous jure ici, au nom de la reine et au mien, que M. Bur- « kenstaff est libre et n'a plus rien à craindre. »

MARTHE.

Je respire !...

CHRISTINE.

Quel bonheur !...

ÉRIC.

Tout est sauvé !

RANTZAU, à part.

Tout est perdu !

JEAN

Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine ! vive Struensée ! vive Burkenstaff ! Et quand j'ai eu dit à mes voisins : C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive Jean ! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore ; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, à part.

Un triomphe ! il en perdra la tête !

RANTZAU, à part.

Quel dommage ! une révolte qui commençait si bien !... A qui se fier à présent ?

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, au fond ; BURKENSTAFF ET PLUSIEURS NOTABLES qui l'entourent ; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, prenant plusieurs pétitions.

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit ; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, à part.

A la bonne heure !

BURKENSTAFF.

Je l'accepte ! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi ; je vous invite tous.

TOUS, criant en sortant.

Vive Burkenstaff ! vive notre chef !

BURKENSTAFF.

Notre chef !... vous l'entendez ! quel honneur !... (A Éric.) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison ! (A Marthe.) Eh bien ! ma femme, que te disais-je ? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez-plus!

BURKENSTAFF, s'essuyant le front.

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, froidement.

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, déconcerté.

Ah! c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (Appelant.) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, donnant un papier à Marthe.

Voici ma note.

BURKENSTAFF, criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position, du bon vin, entends-tu?... (Montrant la porte qui est tout l'escalier.) Le vin du petit caveau.

MARTHE, remontant l'escalier.

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (Marthe remonte l'escalier et disparaît. — A Rantzau.) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (A Christine, d'un ton protecteur.) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (Se reprenant.) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (D'un ton d'importance.) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que

l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, vivement.

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure!... (A Éric.) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... tu diras : Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN.

Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, saluant Christine.

Adieu, Mademoiselle... adieu, mon jeune ami. (Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON.

(Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive; (A part.) et que cela s'en va. (Haut.) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, souriant.

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... ils m'aiment tant!... Aussi, ce soir, ce

souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, souriant et le rappelant.

Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, se frappant le front.

C'est juste... je l'oubliais... (Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clé.

RANTZAU, à Raton qui ouvre la porte.

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (Frappant sur la porte.) Six pouces d'épaisseur; doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (Prêt à entrer.) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU.

Je vous en prie... je monte au magasin. (Raton est descendu dans le caveau; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant :) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (Montrant la clé qu'il tient.) il faut les mettre sous clé. (Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.)

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.)

Les voici, les voici... c'est superbe à voir, un cortége magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.) Où donc est notre maître? là-haut, sans doute. (Courant à l'escalier.) Notre maître, descendez donc... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.

Eh! qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN.

Je crie après notre maître.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN.

Et il n'est pas là... et on va crier sans lui... (Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!...

JEAN, à la porte de la boutique et criant.

Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (Parcourant le théâtre.) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang.

PLUSIEURS GARÇONS, rentrant par la droite.

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, redescendant le magasin.

Ni moi non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, en dehors, avec des murmures.

Burkenstaff!... Burkenstaff!...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN.

Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites. (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (Courant au fond.) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!...

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, s'adressant à une douzaine de gens du peuple.

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, mes amis!

LE PEUPLE, se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.

Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef... notre ami...

MARTHE.

Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS.

Au palais! au palais!

RANTZAU, paraissant au haut de l'escalier, et regardant ce qui se passe.

A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, agitant leurs bannières et leurs bonnets.

A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours! (Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction.)

ACTE III

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. A gauche, un balcon donnant sur la rue. Porte au fond, deux latérales. A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LE BARON DE GŒLHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GŒLHER.

Rien, Mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. Rantzau. A quoi bon cette

réunion extraordinaire? Il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GŒLHER.

Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux, sans cela j'en aurais été prévenu! Ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé?

GŒLHER.

De ce matin!... sur la proposition de votre père; et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grâce au ciel, il n'en est rien : il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de Sa Majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah! elle a ri!

GŒLHER.

Oui, Mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (Souriant avec fatuité.) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (A part.) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (Haut.) Mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'État, les affaires sérieuses pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... Oui, Mademoiselle, il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... Que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra!

CHRISTINE.

Vous au pouvoir!...

GŒLHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse, c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place; et vous sentez que

M. de Falkenskield et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés; cela me faisait sourire : si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, écoutant.

Taisez-vous!

GŒLHER.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GŒLHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GŒLHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là? ce serait cruel, ce serait tyrannique; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GŒLHER.

Est-il possible?

CHRISTINE.

Oui, Monsieur; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GŒLHER.

M. Éric!... et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?... voilà à coup sûr une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, entrant et restant au fond.

Une lettre pour monsieur le baron.

GŒLHER.

De quelle part?

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GŒLHER.

Probablement... (Lisant.) « Je porte une épaulette; monsieur « le baron de Gœlher ne peut plus me refuser une satisfaction « qu'il me faut à l'instant. Quoique insulté, je lui laisse le choix « des armes et l'attends aux portes de ce palais avec des pisto- « lets et une épée. — ÉRIC BURKENSTAFF, lieutenant au 6e d'in- « fanterie. » (A part.) Quelle insolence!

CHRISTINE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

GŒLHER.

Ce n'est rien. (Au domestique.) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (A part.) Encore une leçon à donner.

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GŒLHER.

Moi, troublé!

CHRISTINE.

Eh bien! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GŒLHER.

Impossible, vous dis-je!

CHRISTINE, se retournant et apercevant Koller.

Le colonel Koller! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel; qu'y a-t-il?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, à Gœlher.

Vous le voyez... (A Koller.) Et comment cela?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GŒLHER.

Eh! mais ce ne serait pas déjà si maladroit!

CHRISTINE.

Y pensez-vous? (Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.)

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas! la foule se grossit et s'augmente, ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah! cela me fait peur! (Elle referme la fenêtre.)

GŒLHER.

C'est-à-dire que c'est inouï... Et vous, colonel, vous restez là?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GŒLHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GŒLHER, troublé.

Lesquelles?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, Monsieur, que feriez-vous?

GŒLHER, perdant la tête.

Moi!... Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GŒLHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires, des gens qui devraient gouverner... Que diable! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul, et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GŒLHER, RANTZAU, entrant par la porte du fond; KOLLER.

GŒLHER, courant à lui avec empressement.

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien... elle est tout émue, tout troublée.

RANTZAU, froidement et le regardant.

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... un amant bien épris. (Apercevant Koller.) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GŒLHER, vivement.

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, froidement.

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GŒLHER, vivement et avec approbation.

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GŒLHER, de même.

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE ET GŒLHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, froidement.

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GŒLHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce que, enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GŒLHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, s'asseyant.

Oh! mon Dieu, oui.

GŒLHER, se rassurant.

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres, (A Gœlher.) ainsi qu'au vôtre, Monsieur.

GŒLHER.

Eh bien! par exemple!

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille: je les en défie bien.

GŒLHER.

Et pourquoi cela?

RANTZAU.

Parce que, depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, écoutant près de la fenêtre.

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GŒLHER.

J'en étais sûr! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle le ministre de la marine?

RANTZAU, froidement.

Nous ne l'avons pas vu. (Avec ironie.) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade!

GŒLHER, avec intention.

Et vous, vous vous portez bien?

RANTZAU, souriant.

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma

santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GŒLHER.

Eh! qui donc?

RANTZAU, toujours assis et d'un air goguenard.

Eh! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GŒLHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, le regardant froidement.

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois?

GŒLHER.

Non, Monsieur.

RANTZAU, de même.

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte, il faut encore être apte à succéder.

GŒLHER.

Et à qui s'adresse cet axiome?

RANTZAU, de même.

A ceux qui manquent d'aptitude.

GŒLHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut!

RANTZAU, se levant et sans changer de ton.

Pardon!... Allez-vous demain au bal de la reine?

GŒLHER, avec colère.

Monsieur!

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle?... Les quadrilles sont-ils de votre composition?

GŒLHER.

Je saurai ce que signifie ce persifflage.

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends; je me mets à votre portée.

GŒLHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, près de la croisée.

Taisez-vous donc! je crois que cela recommence.

GŒLHER, avec effroi et remontant le théâtre.

Encore! est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable!

CHRISTINE.

Ah! mon Dieu! tout est perdu!... Ah! mon père!...

SCÈNE IV.

KOLLER, à l'extrémité du théâtre, à gauche; GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, à l'extrémité, à droite.

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GŒLHER.

Je le disais bien... cela ne pouvait pas durer!

CHRISTINE.

Tout est donc terminé?

FALKENSKIELD.

Pas encore! mais cela va mieux.

RANTZAU ET KOLLER, chacun à part, et d'un air fâché.

Ah! mon Dieu!...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, à part.

Ce sont les nôtres!

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, à part.

O ciel !

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GŒLHER.

C'est ce que je repète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir?

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms ?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, à part.

Les maladroits !

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissent pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent ; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, regardant Koller.

Les nommeront-ils ?

FALKENSKIELD.

Sans doute !... leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (A Rantzau.) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, s'avançant vers Falkenskield.

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller !

KOLLER.

Oui, Monseigneur. (A part.) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé

d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais, puisque vous voilà, Messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... Nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs... (Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.)

SCÈNE V.

KOLLER, GŒLHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (A part et regardant Koller.) Notre homme a l'air embarrassé; en tout cas, veillons sur lui, et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir. (Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.)

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir, et que plus tard nous communiquerons au conseil. (Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.)

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis longtemps, Messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GŒLHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, froidement.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, à Falkenskield.

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER.

Voyez-vous cela!...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible?

GOELHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres?... quelle horreur!... (A Rantzau.) Et vous ne frémissez point?...

RANTZAU, froidement.

Pas encore. (A Koller.) Êtes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous dites là?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire je suis sûr... qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, cherchant à l'aider.

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur, j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, la prenant vivement.

La liste des conjurés. (Il la parcourt.)

RANTZAU, avec compassion et à part.

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens!... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, lui remettant la liste.

Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne

prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie?

RANTZAU.

Rien ne le démontre; et à moins que le colonel... (Appuyant.) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, Monseigneur.

RANTZAU, à part.

C'est bien heureux!... voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris!

GOELHER.

Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU.

Sans doute. (Montrant la liste.) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confidence à M. Koller... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et M. le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (Avec intention.) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupables.

GOELHER.

C'est juste!

FALKENSKIELD se lève vivement, Rantzau en fait autant.

Eh bien!... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, à part.

Et allons donc!... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure!

GŒLHER, avec finesse.

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas?...

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, haussant les épaules.

Laissez donc! (Il va à la table à gauche, et écrit pendant que Koller remonte le théâtre, et se tient au milieu un peu au fond.)

RANTZAU, à part.

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (Regardant Koller.) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (Haut.) Adieu, Messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, qui, pendant ce temps, s'est assis à la table, et écrit un ordre. (A Gœlher.) Cet ordre au gouverneur... (A Rantzau.) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense.

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, avec intention.

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, s'inclinant.

Monsieur le comte, quels remerciements...

RANTZAU, avec mépris.

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense. (Il sort.)

KOLLER, à part, redescendant le théâtre.

Maudit homme! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (Saluant.) Messieurs...

GŒLHER.

Je vous suis, colonel. (A Falkenskield.) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait. (Il sort avec Koller par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, seul, riant en lui-même.

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste, qui nous cèdera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII

CHRISTINE, sortant de la porte à gauche, FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure, car vos convives vont arriver; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraye, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?

FALKENSKIELD.

Rien; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-

être même n'auront pas lieu; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, froidement.

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel!

FALKENSKIELD, lentement et la regardant.

Rien n'est changé; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, baissant les yeux.

Je vous écoute, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'État n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (Mouvement de Christine.) Le saviez-vous, Christine?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendue élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux.

FALKENSKIELD, prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité; reste là dans ton appartement; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, seule, laissant éclater ses larmes.

Ah !... il est parti !... je peux enfin pleurer !... pauvre Éric ! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera ré-

compensé !... l'oublier ! et pour qui ? Mon Dieu ! que le ciel est injuste ! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne ? alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime !... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, enveloppé d'un manteau, et entrant par la porte à droite.

ÉRIC, entrant vivement.

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel !

ÉRIC, se retournant.

Ah ! Christine !

CHRISTINE.

Qui vous amène ? d'où vous vient tant d'audace ? et de quel droit, Monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici ?

ÉRIC.

Pardon ! pardon, mille fois pardon !... tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi ; je me suis dégagé de leurs mains ; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père ? pourquoi ce mystère ? ce manteau... ces armes que j'aperçois ? parlez, Monsieur, je le veux... je l'exige !

ÉRIC.

Demain je pars ; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse ; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel !... un défi... j'en suis sûre ! le délire vous égare ! vous allez vous perdre !

ÉRIC.

Qu'importe ! si j'empêche votre mariage ! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric! si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher, et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, Monsieur!... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC.

Ah! que me demandez-vous?... de vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance!... et vous seriez à un autre!... et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!...

CHRISTINE.

Non, je vous le jure!

ÉRIC.

Que dites-vous?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher, ni à vous.

ÉRIC.

Christine!

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, avec joie.

Ah! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir!

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon; ne craignez rien, je m'éloigne. (Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.) O ciel! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats!

ÉRIC, montrant la porte du fond.

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, le retenant.

Non pas, entendez-vous ce bruit? (Écoutant près de la porte au fond.) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!...

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours. (Montrant la porte à gauche.) Là.

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement! (La porte s'est refermée; Christine entend monter par la porte du fond; elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD; KOLLER, un peu au fond, avec quelques soldats; RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES; DES SOLDATS qui restent au fond, en dehors.

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GŒLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GŒLHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept!... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un, et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, avec émotion.

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, dans le plus grand trouble.

Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GŒLHER.

Impossible, nous en venons; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien!... voyez, Koller. (Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller.)

RANTZAU, à part, sur le devant du théâtre à droite.

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous?

KOLLER, entrant et restant au fond.

Personne!

RANTZAU, à part.

Tant mieux!

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, à part, souriant.

Le hasard! les sots y croient tous!

FALKENSKIELD, à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y! (Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout à coup, et Éric paraît.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche; GŒLHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond; FALKENSKIELD ET RANTZAU, sur le devant à droite.

TOUS, apercevant Éric.

O ciel!

CHRISTINE.

Je me meurs!

ÉRIC.

Me voici; je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, avec colère.

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille !

GŒLHER.

Au nombre des conjurés !

ÉRIC, regardant Christine qui est près de se trouver mal.

Oui, j'étais des conjurés ! (Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.) Oui, je conspirais !

TOUS.

Est-il possible !

KOLLER, redescendant le théâtre.

Je n'en savais rien !

RANTZAU.

Et lui aussi !

KOLLER, à part.

Il sait tout; s'il parle, je suis compromis. (Pendant cet aparté, Falkenskield a fait signe à Gœlher. de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices? quels sont-ils?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas à Éric.

C'est bien ! (Il s'éloigne vivement; Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau.)

RANTZAU, fait à Éric un geste de tête approbatif, et dit à part :

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, à Gœlher.

Vous avez écrit ? (Se retournant vers Éric.) Point de complices?... c'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être : ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre, et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark ; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GŒLHER, toujours à table.

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher? et puisque M. Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, avec force.

Oui!

CHRISTINE, à Falkenskield.

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, Mademoiselle; ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (Avec intention et la regardant.) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, bas à Rantzau.

C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, à part et seul à la droite du spectateur.

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau; et cette fois enfin... (Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approchés de lui.)

FALKENSKIELD, donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher, et s'adressant à Éric.

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré, oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus. (Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche, près d'Éric, lui dit à voix basse :)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, de même.

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, cessant de causer avec ses collègues, et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éri

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, à part.

Pauvre jeune homme! (Prenant une prise de tabac.) Tout va bien.

(Des soldats emmènent Éric par la porte du fond; la toile tombe.)

ACTE IV

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche. A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, seule, à droite, assise près du guéridon.

Personne ! personne encore ! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (Lisant.) « Malgré le contre-ordre donné « par vous, un des conjurés a été arrêté hier soir, dans l'hôtel « de Falkenskield. C'est le jeune Éric Burkenstaff. Voyez son « père et faites-le agir, il n'y a pas de temps à perdre. » Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur ! Il était donc des nôtres ! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue ? Depuis hier je ne l'ai pas vu; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter; car je viens de voir le roi; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh ! non; il a du cœur, du courage. Mais son père ! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir ! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes : c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, entrant.

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à Votre Majesté.

LA REINE, vivement.

Qu'il entre ! qu'il entre !

SCÈNE II.

LA REINE, RATON, MARTHE, portant des étoffes sous son bras; L'HUISSIER, qui reste au fond.

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre Majesté est trop bonne! Vous n'aviez fait demander que moi, j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont Votre Majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si l'on peut se fier à elle. (A l'huissier.) Laissez-nous. (L'huissier sort.)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à Votre Majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive?

RATON.

Eh! non, vraiment! je ne suis pas sorti de chez moi; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clé.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, vivement.

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui...

RATON.

Est-il possible! (A Marthe.) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez?

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à Votre Majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, à voix haute.

Te tairas-tu? (La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune!

MARTHE, à demi-voix, à son mari.

Une jolie fortune! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave!

RATON, hors de lui.

Ma femme! j'en demande pardon à Votre Majesté. (A part.) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (Haut.) Qu'exigez-vous de moi?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté!

RATON.

Dieu merci! on me connaît; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON.

Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, à Raton, pour le modérer.

Silence...

RATON, à demi-voix.

Parlez, Madame; parlez vite!

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible! et cela m'étonne à un point...

RATON, avec impatience.

Moi aussi... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, poussant un cri.

Arrêté! dites-vous? Mon fils est arrêté!

RATON.

On a osé arrêter mon fils!

LA REINE.

Quoi! ne le savez-vous pas?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, courant à elle.

C'est bien différent, et si j'avais su... pardon, Madame, pardonnez-moi... (Pleurant.) Mon fils, mon pauvre enfant! (A Raton, avec

chaleur.) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.

Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende. (Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous; il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON.

La liberté... t'y voilà aussi!

MARTHE, hors d'elle-même et sanglotant.

Eh! oui, sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, Madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, et des progrès de la sédition. (Montrant la porte à gauche.) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins, vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON.

C'est très-bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, l'entraînant.

Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens... viens vite. (A la reine.) Soyez tranquille, Madame, je vous réponds de lui et de la révolte! (Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier.)

LA REINE.

Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour Votre Majesté!

LA REINE, à part.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie! (Haut.) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir. (Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD, LA REINE, assise à droite près du guéridon.

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, avec intention et regardant la reine.

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas longtemps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, se levant.

Un pareil ordre... à moi! et de quel droit?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons

aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis longtemps je proposais : il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'État; c'est devant le conseil de régence, *seul* tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte!...

SCÉNE IV.

RANTZAU, à gauche, à l'écart; GŒLHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.)

GŒLHER, à Falkenskield.

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux *signatures*.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GŒLHER, étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le *projet d'*ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, à voix basse et lui montrant Rantzau.

Taisez-vous donc!

GŒLHER, à part.

C'est juste; je ne le voyais pas. (Regardant Rantzau, dont la physionomie a restée immobile.) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.

L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (Lisant.) Il est condamné!

LA REINE, vivement.

Condamné!

FALKENSKIELD.

*Oui, Ma*dame, et le même sort attend désormais quiconque aurait tenté de l'imiter.

GŒLHER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de con-

seillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et priviléges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à Madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, Madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, à la reine.

Je ne veux pas alors refuser à Votre Majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (A Gœlher.) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU, LE PRÉSIDENT, en habit noir; QUATRE CONSEILLERS, également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui; GŒLHER, au milieu du théâtre; FALKENSKIELD, plus rapproché de LA REINE, qui se lève à l'arrivée des magistrats, et se rassied à la même place à droite.

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, d'une voix ferme.

Pardon, Monseigneur : c'est quand l'État est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, avec hauteur.

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, Messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance : je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel

Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce, Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (A Rantzau.) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature. (Il s'approche de Rantzau.)

RANTZAU, froidement.

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des privilèges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GŒLHER.

Dans ces cas-là, Monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier: vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GŒLHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, à Rantzau.

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie. (Il sort, ainsi que les conseillers.)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, sortant.

Vous me suivez, Gœlher?

GŒLHER.

Dans l'instant. (S'approchant de Rantzau d'un air railleur.) Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier?... Il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GŒLHER.

Je l'aurais été sans cela. (Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais!

RANTZAU, souriant.

C'est vrai! Alors, que je ne vous retienne pas; hâtez-vous, ministre d'un jour!

GŒLHER, souriant.

Ministre d'un jour!

RANTZAU.

Qui sait?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir; ils sont trop précieux!

GŒLHER.

Comme vous dites. (Il salue la reine respectueusement et sort.)

SCÈNE VI.

LA REINE, étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre; RANTZAU.

RANTZAU, à part.

Ah! mes chers collègues étaient décidés à me destituer; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore! Vous, Rantzau, donner votre démission!

RANTZAU.

Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (A part.) C'est une pierre d'attente. (Haut.) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'État, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, Madame; et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, oser me retenir en ces lieux!

RANTZAU.

Si ce n'était que celá!

LA REINE.

O ciel!... ils ont d'autres projets!... vous les connaissez!

RANTZAU.

Oui, Madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Hermann et Christian...

LA REINE.

Grand Dieu!... ils ont parlé!... Ce pauvre Koller sera compromis!

RANTZAU.

Non, Madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE.

Ce n'est pas possible!

RANTZAU.

La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier : Ne vous livrez point à lui... il vous vendra!...

LA REINE.

A qui donc se fier? grand Dieu!

RANTZAU.

A personne!... et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on

est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je? celui qui l'a sollicité... c'est Koller.

LA REINE.

Quelle horreur!

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui! Koller! une pareille audace d'ingratitude!... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main?

RANTZAU, souriant.

Vraiment!...

LA REINE.

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, qui a ouvert son secrétaire et qui a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.

Tenez!... tenez!... et si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, prenant vivement les lettres, qu'il met dans sa poche.

Et que feriez-vous, Madame, de la tête de Koller? Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir! et comment?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi!... Y pensez-vous?

LA REINE, vivement.

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple?

RANTZAU.

A lui seul!... non, Madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est

avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures ; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même ! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien !

LA REINE.

Que me reste-t-il alors ?... Entourée d'ennemis ou de piéges ; *sans* secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes ours, peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue !

RANTZAU, froidement et à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle

LA REINE.

Que dites-vous ?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, *qu'on* veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez, et lui défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois ; le peuple se prononce toujours pour les opprimés ; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel ; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter.

LA REINE.

Et comment ? puisque le peuple ne peut me secourir !...

RANTZAU.

Il faut vous en passer ! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher ?

RANTZAU, souriant.

En les arrêtant dès ce soir !

LA REINE, effrayée.

O ciel ! vous oseriez...

RANTZAU, froidement.

Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, étonnée.

Qu'est-ce à dire ?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée, comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence ! (Lentement et montrant la porte à gauche.) Cette porte conduit dans l'appartement du roi ?

LA REINE.

Oui, je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, de même et à demi-voix.

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute !... mais à quoi bon? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir ?

RANTZAU, à demi-voix et avec force.

Que nous l'ayons seulement !...

LA REINE, vivement.

Et vous agirez ?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc ?

RANTZAU, s'arrêtant.

On frappe. (Montrant la petite porte à gauche.)

LA REINE, à demi-voix.

Qui vient là ?

RATON, en dehors.

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, à demi-voix, à la reine.

A merveille !... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous ?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc ?

RANTZAU, à demi-voix.

Là!

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi ! (Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, entrant mystérieusement.

C'est moi, Madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer et qui viens à ce sujet consulter Votre Majesté.

LA REINE, vivement.

C'est bien!... c'est bien!... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici et n'en sortez pas... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, s'inclinant.

Oui, Madame... (La reine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

RATON, seul.

Ça ne fera pas mal!... je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire?... Est-ce que je sais? je leur réponds toujours : Attendez!... on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées, tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche.

Eh bien!

JEAN, tristement.

Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : Vive Burkenstaff! personne n'a répondu !...

RATON.

Personne!... c'est inconcevable!... des gens qui m'adoraient hier!... qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN.

Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment!

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON.

Ah! mon Dieu!

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, effrayé.

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir, et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire! Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir : décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norwégiens sont en liberté ; ceux-là ne reculeront pas ; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, vivement.

Il a raison !... De l'or ! de l'or ! tout ce que nous avons !

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez ?

RATON.

Du tout ; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc ?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre !... et qui vous empêche de prendre un parti ?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, avec colère.

Certainement, je suis le chef ! et on ne me dit rien ; on ne me commande rien ; c'est inconcevable !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; L'HUISSIER.

L'HUISSIER, s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sous enveloppe.

A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine ! c'est bien heureux ! (A l'huissier, qui se retire.) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir.

MARTHE ET JEAN.

Qu'est-ce donc ?

RATON.

Silence ! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien ; mais c'était convenu, concerté avec la reine ; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (Lisant à part.) « Mon « cher Raton, je vous confie, comme chef du peuple, cet ordre

« du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-« même à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après quoi, « et sans entrer dans aucun détail ni éclaircissement, vous vous « retirerez, vous sortirez du palais, vous vous tiendrez soigneu-« sement caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et demain, au point du jour, si vous voyez le pavillon royal « flotter sur les tours de Christianborg, parcourez la ville avec « tous les amis dont vous pourrez disposer, en criant : Vive le « roi! » C'est dit. « Déchirez sur-le-champ ce billet. » (Le déchirant.) C'est fait.

MARTHE ET JEAN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON.

Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'État ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire. Voyons un peu... (Prenant le papier cacheté.) « A Raton de « Burkenstaff, pour remettre au général Koller. »

MARTHE.

Koller!

RATON, cherchant.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rappelant.) Ah! je le sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas?

MARTHE.

Si vraiment!

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu?

RATON.

Silence donc! c'est dans notre plan. (A Jean.) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norwégiens dont tu nous parlais tout à l'heure; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant la pointe du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils?

RATON.

Belle demande!... Oui, femme, oui, cela le sauvera... et je

serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête! Quand il faut penser à tout, par où commencer? Ah! cette lettre à M. Koller, c'est par là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi. (Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, apercevant Raton.

Que vois-je! Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON.

Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE.

O ciel!

RATON.

Sois donc paisible! (A Koller, à demi-voix.) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, avec mépris.

Moi!

RATON, à demi-voix.

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, vivement.

Du roi!... est-il possible!... Qu'est-ce que cela signifie? (Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.) O ciel! un pareil ordre!...

RATON, le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.

Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER.

Christian!... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, Monsieur, comment il se fait...

RATON, gravement.

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, le retenant.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc dans ce papier?

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (A sa femme et à Jean.) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître. (Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.)

SCÈNE XII.

RANTZAU, sortant de la porte à deux battants, à gauche; KOLLER, debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.

KOLLER.

Grand Dieu! M. de Rantzau!

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé!

KOLLER, allant à lui.

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission!

KOLLER, avec étonnement et à part.

Sa démission!... l'autre parti va donc mal! (Haut.) Je ne m'attendais pas à un pareil événement; pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui?

KOLLER, à demi-voix.

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible!

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus, depuis longtemps, ni du gouvernement, ni des affaires de l'État, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde de Struensée.

RANTZAU, froidement, et après avoir regardé l'acte.

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemark.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous?

RANTZAU

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, avec inquiétude.

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place?

RANTZAU.

Ce que je ferais!... D'abord, je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez; mais dans quel sens?

RANTZAU, froidement.

Cela vous regarde: Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là : Au général Koller.

KOLLER, à part.

Au général!... ce titre qu'on m'a toujours refusé. (Haut.) Moi, général!

RANTZAU, avec dignité.

C'est justice, un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, lentement, et le regardant.

Pour récompenser ou punir, il faut du pouvoir; en a-t-il?

RANTZAU, de même.

Qui vous a remis cet ordre?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, vivement.

Votre excellence peut-elle me l'assurer?

RANTZAU, froidement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre; je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends. (Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, lentement.

Sont faciles... La garde du palais vous est confiée, et vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés.

KOLLER, avec incertitude.

D'accord, mais si l'on échoue...

RANTZAU, négligemment.

Eh bien! que peut-il arriver?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, se retournant vers lui avec fermeté.

N'est-ce que cela qui vous arrête?

KOLLER, de même.

Oui.

RANTZAU, de même.

Aucune autre considération?

KOLLER, de même.

Aucune.

RANTZAU, froidement.

Eh bien! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte? pour quel crime?

RANTZAU, lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre!

RANTZAU.

Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, avec fureur.

Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, avec fierté.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence: cela me convenait alors; cela ne me convient plus aujourd'hui; et, puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (D'un air impératif et à demi-voix.) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, dans le plus grand trouble.

Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez. (Il fait un pas pour sortir.)

KOLLER, l'arrêtant.

Monsieur le comte!...

RANTZAU.

Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER.

J'obéirai!

RANTZAU.

C'est bien! (Avec intention.) Adieu... général! (Il sort par la porte à gauche et Koller par le fond.)

ACTE V

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal; FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, entrant en donnant le bras à sa fille.

Eh bien! comment cela va-t-il?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père, beaucoup mieux.

FALKENSKIELD

Votre pâleur m'avait effrayé; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais désiré rester ici; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.

Certainement! que n'aurait-on pas dit de votre absence!... C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête?

CHRISTINE.

Mon père!

FALKENSKIELD, reprenant d'un air détaché.

Qui du reste était superbe... Une magnificence! un éclat! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons!... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pou-

voir; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh! mais, à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher?

CHRISTINE.

Non, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment, non? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui... il a toujours tenu à se singulariser; aussi nous ne lui en voulons pas; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres : son temps est fini, et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre!

FALKENSKIELD, d'un air sévère, et regardant Christine.

Sans doute.

CHRISTINE, timidement.

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée, qu'au milieu de cette fête; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si

joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers.... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi : cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant : « C'est « inutile, Monsieur, jamais de pitié pour les crimes de haute « trahison, ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit : « Je ne l'oublierai pas, « Monseigneur, et bientôt, peut-être, je vous le rappellerai. »

FALKENSKIELD

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots : « Le mi- « nistre a raison; il faut un exemple... — Soit, disaient les « autres, mais le condamner à mort!... » Le condamner!... à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement j'étais là, près de toi.

CHRISTINE.

Oui, c'était une erreur absurde, chimérique, je le sens; mais que voulez-vous? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD.

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et

qui dansera probablement toute la nuit. Le jour ne peut pas tarder à paraître ; je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà ! quelqu'un ! (Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.) Allons ! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir. (Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire ! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas ! il me semble que tout le monde doit être comme moi, et ne s'occuper que de lui !...

JOSEPH, qui s'est approché de Christine.

Mademoiselle...

CHRISTINE

Qu'y a-t-il, Joseph ?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à Mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi ?

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne !... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, qui pendant ce temps a été chercher Marthe.

Entrez, Madame, voilà mademoiselle, et dépêchez-vous, car il est tard. (Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, Mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, la regardant.

Madame Burkenstaff ! (Courant à elle et lui prenant les mains.) Ah ! que je suis contente de vous avoir reçue !... que je suis heureuse de

vous voir! (A part, avec joie et attendrissement.) Sa mère. (Haut.) Vous venez me parler d'Éric.

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant!... je viens de le voir.

CHRISTINE, vivement.

Vous l'avez vu?

MARTHE, pleurant.

Je viens de l'embrasser, Mademoiselle, pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui a été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, avec joie.

Vous l'ignoriez donc!... ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai?... quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, poussant un cri.

Ah!... (Avec égarement.) Ils disaient donc vrai!... c'est de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompé! (A Marthe.) Il est condamné?

MARTHE.

Oui, Mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé : concevez-vous cela? elle est mère cependant!... elle a un fils?

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous!... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point: en attendant, il n'ose se montrer, il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?... s'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!... il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric !...

MARTHE.

Oui, Mademoiselle, oui, l'ingrat, en me consolant, pensait encore à vous. « J'espère, » me disait-il, « qu'elle ignorera mon « sort, qu'elle n'en saura rien... car heureusement, c'est de « grand matin, c'est au point du jour... »

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, avec égarement.

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?... C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE.

Le tuer!...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!... défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger!... Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable, il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien qu'à vous aimer!...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu; c'est pour moi, pour me sauver, qu'il marcherait à la mort!... oh! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible!

CHRISTINE,

Oui, Madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui!

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

CHRISTINE.

Rien!... rien!... Retournez chez vous, partez, dans quelques instants il aura sa grâce, il sera sauvé!... fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, hésitant.

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole... à mes serments.

MARTHE, de même.

Mais...

CHRISTINE, hors d'elle-même.

Eh bien!... à ma tendresse!... à mon amour!... Me croyez-vous maintenant?

MARTHE, avec étonnement.

O ciel!... oui, Mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (Poussant un cri en montrant la croisée.) Ah!...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour!... Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu... adieu!... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, seule, marchant avec agitation.

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (S'arrêtant.) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... Eh bien! quand je penserai à tout cela... à quoi bon?... Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (Se mettant à la table.) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?... oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!... O mon Dieu! fais que ce soit vrai: elle aura pitié de

moi, et ne [illegible] cette [illegible] nocence... [illegible] Ah!... [illegible] ah! par [illegible] de la reine... [illegible] c'est le seul [illegible]

SCÈNE V

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, [illegible]

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, [illegible]

Mon père!...

FALKENSKIELD, [illegible]

« A la reine Mathilde. » Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à Sa Majesté, je la lui remettrai : mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez... (Faisant le geste d'ouvrir la lettre.)

CHRISTINE, [illegible]

Monsieur...

FALKENSKIELD, [illegible]

Vous y consentez... (Lisant.) O ciel!... Eric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère : non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu vous compromettre; aussi, je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit

devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire? ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous ête le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, Monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours; et je lui crierai: Grâce, Madame!... sauvez Éric... et surtout sauvez mon père.

FALKENSKIELD, la retenant par la main.

Non! vous n'irez pas!... vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, effrayée.

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas... (Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir; mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.)

CHRISTINE.

O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre!... ma lettre!...

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (Poussant un cri.) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (Courant à la croisée à gauche.) Des soldats s'avancent et en-

tourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! ma lettre! il est peut-être temps encore! ma lettre!

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse. (Il déchire la lettre.)

CHRISTINE.

Ah! c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aimé; oui, je l'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine! (On entend du bruit en dehors.)

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort... que sais-je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment. (On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, étonné.

Monsieur de Rantzau chez moi! à une pareille heure!

CHRISTINE, courant à lui en sanglotant.

Ah! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai?... ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence! ma fille.

CHRISTINE, avec égarement.

Qu'ai-je à ménager maintenant? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, souriant.

Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Éric existe encore.

FALKENSKIELD ET CHRISTINE.

O ciel!

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, voulant sortir.

C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi, moi, qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Et pour quelle raison?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, stupéfait.

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux; mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher; eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GŒLHER, FALKENSKIELD.

GŒLHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge, et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GŒLHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de Sa Majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!.. Et Struensée?

GŒLHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, avec impatience.

Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GŒLHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GŒLHER, à Rantzau.

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie : Vive le roi! le peuple, appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis, crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer en mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement, et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GŒLHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GŒLHER.

Monsieur!

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (vivement.) ainsi qu'à tous les vôtres, seule asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? Venez, Mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons. (Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.)

SCÈNE VIII.

JEAN, en dehors du balcon, à gauche; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD; GŒLHER.

JEAN, les couchant en joue.

Halte-là, Messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, poussant un cri, et se jetant au-devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.

Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN.

Recommandez votre âme à Dieu!

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU, ÉRIC, le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond, et se mettant devant CHRISTINE, FALKENSKIELD et GŒLHER.

ÉRIC, à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.

Arrêtez!.. point de meurtre! point de sang répandu!.. qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai! (Apercevant Rantzau et courant à lui.) Ah! mon sauveur! mon dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, étonné.

Lui! M. de Rantzau!

JEAN ET SES COMPAGNONS, s'inclinant.

Lui! M. de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple : il est des nôtres.

GŒLHER.

Est-il possible!

RANTZAU, à Falkenskield, Gœlher et Christine.

Eh! mon Dieu, oui... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS, criant.

Vive Raton Burkenstaff! (Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.)

SCÈNE X.

JEAN et SES COMPAGNONS, ÉRIC, MARTHE, entrant la première, et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse; RATON, entouré de tout le peuple; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER; derrière eux, KOLLER; et au fond, PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, embrassant Éric.

Mon fils!.. blessé! il est blessé!

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie :) Vive Raton Burkenstaff!

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi ; grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, à sa femme.

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe à moi!.. je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, Messieurs ! silence !.. J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, à ses compagnons.

Et le roi a raison. (Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.) Une fameuse tête, sans que cela paraisse ! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (Avec joie.) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.

Jean!..

JEAN.

Oui, notre maître. (A ses compagnons.) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous !

JEAN.

Oui, notre maître. (Criant.) Vive Burkenstaff!

RATON, avec satisfaction.

C'est bien, mes amis; mais du silence. (Lisant.) » Nous, Chris-« tian VII, roi de Danemark, à nos fidèles sujets et habitants de « Copenhague. Après avoir puni la trahison, il nous reste à « récompenser la fidélité dans la personne du comte Bertrand « de Rantzau, que, sous la régence de notre mère, la reine « Marie-Julie, nous nommons notre premier ministre... »

RANTZAU, d'un air modeste.

Moi qui ai demandé ma retraite, et qui veux me retirer des affaires.

RATON, sévèrement.

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (Continuant à lire.) « Dans la personne du comte de Rantzau, que nous nommons « premier ministre, (Avec emphase.) et dans celle de Raton de « Burkenstaff, négociant de Copenhague, que nous nommons « dans notre maison royale (Baissant la voix.) premier marchand « de soieries de la couronne. »

TOUS.

Vive le roi !

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, faisant la grimace.

La belle avance! et au prix que ça me coûte!..

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'aviez promise?..

RATON.

Laisse-moi tranquille !

JEAN, à ses compagnons.

Quelle ingratitude!.. moi qui suis cause de tout... aussi il me le payera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, Messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère, (Aux magistrats.) l'affection de mes concitoyens. (A Éric.) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, avec franchise.

Aucune; car je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (A demi voix.) je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, lui imposant silence.

C'est bien! c'est bien ! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, à part, tristement.

Fournisseur de la cour !

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une, je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, montrant Rantzau et Koller.

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations !

RATON, lui tendant la main.

C'est dit... désormais je les garderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle !

TOUT LE PEUPLE, entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.

Vive le comte de Rantzau !

FIN DE BERTRAND ET RATON.

LA CAMARADERIE

OU

LA COURTE-ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 19 janvier 1837

PERSONNAGES

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier.
DESROUSSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, } camarades.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.
DOMESTIQUES d'Oscar.

La scène se passe à Paris : au premier acte, chez M. de Montlucar; au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

Un salon; porte au fond, deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, à gauche à une table, écrivant, pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, Monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! Madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connait personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre?

M. DE MONTLUCAR.

Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, se remettant à écrire.

Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et madame de Montlucar prient Monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur faire l'honneur « de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai!... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, Monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame! y pensez-vous? me mettre sur les rangs... avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien!... et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet, le libraire, le génie de la librairie! mon ami Desrouseaux, le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là!

ZOÉ.

Une chose qui m'étonne, Monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, Madame... on n'a plus que cela maintenant, tout génie!

ZOÉ.

C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! Madame... est-ce qu'on a le temps?... c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps

de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots! mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ.

Six exemplaires!... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire!

ZOÉ.

C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse! « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR.

Eh! non, Madame; il y avait là des amis qui vous regardaient; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort!... et je ne vous comprends pas!... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé!

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux! homme phénomène qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En secret... et je vous prie de n'en parler à personne! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, Madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe!... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante... (A demi-voix.) Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la Banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui, maintenant, nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme!

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne. Et cependant elle aurait de quoi être fière... Une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien!

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus!... Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis: les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ.

Non, Monsieur!

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce!

ZOÉ.

Eh bien! Monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers... Ah! mon Dieu, non... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR.

Impossible!... c'est avec nos amis... Ils y seront tous... un

déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!...

ZOÉ.

En quoi donc?... de quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR.

De choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ce que vous devenez, ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis! C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame!

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire! si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée... (Traversant le théâtre et regardant sur la table à droite.) Le voilà!... je le reconnais... c'est de votre main... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, Madame,

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile... un fragment littéraire...

ZOÉ.

N'importe!... en fait de conspirations... tout est bon! (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours reprendre le papier.

Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... » Je ne suis pas fachée de faire sa connaissance. (Lisant.) « N'est-ce pas « l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle par- « coure l'immensité? C'est la réflexion que tout le monde fera « en lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, Monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi?... pourquoi?... c'est qu'on vient!

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah! c'est ma bonne amie Agathe! (Elle jette le papier qu'elle tenait, et dont son mari s'empare, et court au devant d'Agathe qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà!... Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore!

AGATHE, qui a salué M. de Montlucar.

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste... c'est dimanche! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas!

AGATHE, ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles.

Elle avait ce matin une audition... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah! le jeune Timballini!... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ.

Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR.

Certainement! un des nôtres! un homme qui fera du bruit dans le monde!

ZOÉ.

Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE.

A merveille.

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise

curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste!

AGATHE.

Vous êtes bien bon!... du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

Mes *Anomalies politiques et littéraires?*

AGATHE.

Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant pour moi... mais M Bernardet, le docteur en médecine; mais M. Timballini, le musicien; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent s'y connaître, s'écriaient: « Quelle profondeur! quelle immensité! quel génie! »

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis!

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur!

AGATHE.

Qui criait plus fort que les autres : « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau! »

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il?

AGATHE, naïvement.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage!... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement!

AGATHE.

Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a-t-il pas lu l'ouvrage! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, gravement.

On l'achète beaucoup.

ZOÉ à Agathe, vivement.

Mon, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai!... j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE.

Oh! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait «Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place.»

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité!... quelle femme! quel goût!... quel tact!... (A Agathe.) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à Monsieur, à l'instant!

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien! qu'on attende!... je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est M. le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah! un des nôtres! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas! Pardon, Mademoiselle, je vous laisse avec ma femme! (Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr... (Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.) Encore s'il avait pris un autre genre... il y en a tant!... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE.

Hélas! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous!... tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals!... comme nous dansions dans le salon de mon père!... Maintenant on ne peut plus s'y retourner; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, riant.

En vérité!

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas! car, dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps!

ZOÉ.

Quand nous jouions au cerceau ou à la corde!

AGATHE.

Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables : ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre.

ZOÉ.

Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas.

ZOÉ.

Maintenant c'est bien différent... ce pauvre Edmond est avocat... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi jamais... il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené... il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (Souriant.) mais celle de sa femme.

ZOÉ.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE.

Eh! mon Dieu! par ma faute!... C'est moi qui en suis la cause!... A notre pension, où sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche; ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire; elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite!...

AGATHE, se levant aussi et passant à la gauche du théâtre.

Elle!... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire

d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout!

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis!... elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ.

Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, vivement.

Quelle idée!... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que, dans mon intérêt même, on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ.

Non, vraiment.

AGATHE.

M. Oscar Rigaut... un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ.

Pourquoi cela?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (Mystérieusement.) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix haute... apprentis grands hommes, gloires surnuméraires, illustrations à venir, qui ne seraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE.

M. Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné ?

AGATHE.

Eh ! oui vraiment ! gagné hier, et complètement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur ! arrivez ! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, troublé.

Ah ! que vous êtes bonne !... je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal ! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, Monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance ; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate ?

EDMOND.

Non, Mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens, cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère ! » et nous vous le disons encore. (Les deux femmes lui tendent chacune la main, qu'il serre dans les siennes.)

EDMOND.

Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre !

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensai tout d'abord !... (Aux deux femmes.) C'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables ; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu, je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah ! que c'est mal à vous ! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance ?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir ! il est bien triste ! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ.

On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND.

Eh ! qui vous dit que j'en ai ?

AGATHE.

Nous qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous ! e vous l'ai prouvé ; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ.

Et vos amis! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND.

Ah! tout me paraît possible quand je vous entends; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire, (Regardant Agathe.) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre, et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge, et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus, rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but, et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ.

Quelle idée!

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, étonné.

Que dites-vous?

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi! grand Dieu! y pensez-vous? jamais.

AGATHE.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents!

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la Chambre?

EDMOND.

Si vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE.

Avocat!

ZOÉ.

Ils arrivent tous!... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... Nous allons jouir de votre triomphe : lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.) Vous tremblez d'émotion!

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est-il enfant!

AGATHE, à Edmond, qui parcourt le journal.

Eh bien! Monsieur, eh bien! cela vous donne-t-il du courage?... êtes-vous content?

EDMOND, tombant dans un fauteuil.

Ah! c'est indigne!

TOUTES DEUX.

Qu'avez-vous donc?

EDMOND.

C'est fait de moi; ce dernier coup m'accable; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre parenthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (Donnant le journal à Zoé.) Tenez... tenez... voyez plutôt!

ZOÉ, regardant.

C'est vrai. (Lisant à demi-voix à Agathe.) « La cause s'est défendue par « elle-même : point de logique, point de verve, point de mou- « vements oratoires; et chacun se demandait en sortant com- « ment on n'avait pas confié cette affaire au jeune Oscar Rigaut, « dont l'éloquence chaleureuse convenait bien mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar!

EDMOND.

Quand je vous le disais; j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils?... deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés, et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés.

ZOÉ.

Y pensez-vous?

EDMOND, reprenant le journal qu'il parcourt.

C'est écrit... c'est imprimé! et votre mari est mieux traité...

Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie? n'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on « ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immensité... »

ZOÉ, étonnée.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le dernier « ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table où était le brouillon écrit de la main de son mari.

Ah! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge!... Il est bien heureux!... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être!... si vous le vouliez!...

AGATHE.

Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice!

ZOÉ.

A la tribune, on parle de haut.

EDMOND.

Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force ni le courage de parcourir une pareille carrière : encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là!

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes!

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré!...

EDMOND, avec désespoir.

Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé!

AGATHE, faisant un mouvement vers lui.

Edmond!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de Mademoiselle.

AGATHE, faisant signe d'attendre.

C'est bien!... (Elle va prendre son châle pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton

[illegible]

[illegible]

A quoi bon?

[illegible]

A beaucoup de choses. Tout ce remplace une table à une [illegible]. Mon père disait [illegible] il ne serait pas [illegible] de donner sa fille à un [illegible]...

[illegible]

Oh oui!

[illegible] se [illegible] [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [

EDMOND.

J'ai changé d'idée... il faut que je sois député : je ne sais pas comment, mais c'est égal... n'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député!...

ZOÉ, souriant malignement.

Et bon député, à ce que je vois; car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah! c'est que vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins que vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND.

Ça m'est égal!

ZOÉ.

La route de la fortune!

EDMOND.

Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... je ferai ce que vous me direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?... à qui m'adresser? moi qui ne connais personne!

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois, c'est vrai!... mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel! qu'avez-vous fait?

EDMOND.

J'ai bien fait! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui?...

dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOE.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui... vous avez raison... (A part.) Pensons à Agathe, et du courage! (Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant.
EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement, on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!... mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement, en apercevant Edmond.

Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND.

Non, Monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique.

EDMOND.

Je paie dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur... et vous venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous être trop bon... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, Monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, d'un air affectueux et lui prenant la main.

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune...

EDMOND, avec étonnement.

Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, vivement.

Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toute les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (D'une voix faible et comme prêt à céder.) Car, en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, vivement.

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein... que dites-vous?

EDMOND.

Je comprends très-bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, cherchant à se remettre, et affectant un air de joie.

A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre, quel est-il?

EDMOND.

C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous!... (Avec un air de supériorité.) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont, qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelques talents...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez!... Mais la vôtre, à vous, Monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement...

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte, chaque matin, votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur !...

EDMOND.

Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls, ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez ! j'avais du talent alors! Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix ? répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR.

Eh bien!... oui...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!... Vous, Monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi!...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!... mais il y a des situations qu'il faut comprendre; et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... je n'ai jamais rien fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui, protéger bautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui, par ma position, suis libre et indépendant !

EDMOND.

Indépendant!!!... et vous tremblez devant un article de ournal! Indépendant!!! et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion !

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur, j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire, et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non

par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur !... (Monsieur de Montluçon salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah ! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection !.. Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable ! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances !... sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond ! où court-il donc ainsi ?

EDMOND.

Oscar Rigaut... mon ancien camarade !...

OSCAR.

Eh ! oui vraiment ! collége Charlemagne ! où j'étais toujours le dernier : et toi, deux années de suite le prix d'honneur ! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége ; (Lui serrant la main d'un air affligé.) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais !

EDMOND.

Comment ! qu'en sais-tu ? qui te l'a dit ?

OSCAR.

Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement ; après cela, que veux-tu ? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu ? que deviens-tu ? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND.

On se perd de vue, et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais, du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on ; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps... je travaille beaucoup

OSCAR, riant

Il travaille !... est-il bon enfant !... et qui t'amène chez Montlucar?... encore un savant !... celui-là... est-ce pour travailler?...

EDMOND, prêt à sortir.

Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir, et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, se retournant.

Y penses-tu?... me voilà... je suis riche !... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien, et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis !...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR.

Et quoi donc?

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non... c'est tout naturel, cela va tout seul; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive !...

EDMOND.

En vérité !

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles ?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi !...

OSCAR.

Comme tout le monde!... Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut.*

EDMOND.

Toi?... un gros garçon réjoui?...

OSCAR.

Oui; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux*, *le moyen âge*, *le pittoresque*; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout... et tiens, tiens... (Regardant sur la table.) tu vois, ici même, six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas!

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux?... « Le jeune Oscar Rigaut, « que son imagination délirante vient de placer à la tête de la « jeune phalange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même!... moi, avec tous mes titres. (Lui montrant le livre.) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

OSCAR.

Avec les nôtres... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous: nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable!

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un

mot à dire... je te protégerai, je te pousserai. Un de plus, qu'est-ce que ça fait?

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, souriant.

Je veux être député!

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe! Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND.

Mais où, et quand?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien! viendras-tu?

EDMOND.

Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt!

EDMOND.

A tantôt. (Edmond sort par le fond. Oscar entre dans l'appartement à gauche.)

ACTE II

Un appartement de garçon très-élégant; porte au fond, deux latérales; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures!

BERNARDET.

Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais!... Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds!

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur!

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui, nous autres médecins, nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien!... toutes les bonnes maladies sortent de là.

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le doc- Bernardet, c'est réservé pour le docteur Be rdet! » et toujours le docteur Bernardet... c'est comme si e donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui disent en e eux : « Diable! c'est donc un illustre! c'est donc un homme bien riche... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET.

Je crois bien! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR.

Et que je partage volontiers avec mes amis! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au *Rocher de Cancale*... c'est toujours moi qui paye; c'est mon bonheur!

BERNARDET.

Chacun son genre!... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clé de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin!

OSCAR.

Vous croyez!

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi... avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous? je crois à la médecine et à vous docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais! la bosse de la sagacité! Qui aurons-nous à notre déjeuner?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables!

BERNARDET.

Où sont-ils?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET.

C'est juste! un talent exotique qu'il faut faire mousser! il nous rendra cela à l'étranger!

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur! Desrouseaux, notre grand peintre!... Saint-Estève, notre grand romancier!... Montlucar, notre grand... je ne sais comment dire...

BERNARDET.

Économiste !... notre grand économiste !

OSCAR.

Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous !... mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre !

BERNARDET.

Personne non plus !... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre !... » tout le monde se dit : « Pauvre homme ! il l'a donc lu !... » et par commisération on le croit sur parole... qui diable irait vérifier ? Qui aurons-nous encore ?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine !

BERNARDET.

Tant mieux ! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté ?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon !... il viendra.

OSCAR.

Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas.

OSCAR.

Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis ! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, froidement.

Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez d'abord à sa femme...

OSCAR, avec étonnement.

Ah! bah! c'est le plus long!

BERNARDET, froidement.

C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!...

OSCAR.

Huit places!...

BERNARDET.

Huit!... et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... je le sais... c'est moi qui le traite; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne... Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible.... il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET.

C'est égal!

OSCAR, regardant du côté de la croisée.

Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la

cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (Revenant.) Ah! mon Dieu... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un avocat!

BERNARDET.

A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR.

Il est très-instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte échelle?

OSCAR.

Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut! Nous le pousserons!... nous le pousserons... en avant! d'abord! et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, à Oscar.

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR.

O ciel!

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, bas à Oscar.

Que vous disais-je?...

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la Chambre des pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment!... vous ne pourriez pas y manquer?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, naïvement.

En vérité?...

M. DE MIREMONT, d'un air grave.

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout... mais nous autres!... c'est différent!

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire?...

M. DE MIREMONT.

Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaye même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, Monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la Chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, d'un air sévère.

Ma femme !...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg ; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, s'inclinant et lui prenant la main.

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, à part.

C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, gaiement à Oscar.

Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (A M. de Miremont.) Partez vite, la voiture vous conduira au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à M. Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres !

CÉSARINE.

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, M. le comte n'a pas besoin de bras; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, d'un air malin.

Je m'en rapporte à ma cousine !

CÉSARINE.

Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, riant.

N'est-ce pas, je suis drôle !... (A part.) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (Offrant son bras à M. de Miremont.) Je vous conduis jusqu'en bas... (A Bernardet.) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner... (A Césarine.) et je reviens.

M. DE MIREMONT,

Adieu, ma femme !... ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart-d'heure je te renvoie la voiture. (Il sort avec Oscar.)

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, allant s'asseoir sur un fauteuil à droite.

BERNARDET, debout près d'elle.

Vous aviez grande envie d'aller à ce concert ?

CÉSARINE.

Vous croyez ?

BERNARDET.

Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE.

A la bonne heure, au moins! il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien ! oui, docteur... nous étions hier au soir chez le ministre ; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert ? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET.

Et sur quoi ?

CÉSARINE.

Je l'ignore... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET.

On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE.

Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET.

Comment cela ?

CÉSARINE.

Nous verrons !... attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET.

Vous aurez le temps, le concert sera long... il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE.

Cette place à l'École de médecine ?...

BERNARDET.

Tout le monde m'y désigne, vous le savez ! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes « gens, jeunes étudiants, mes jeunes amis... » on se rend populaire... ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très-bien, docteur ; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientelle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là ?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre ?

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé ; un mot encore !... mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Cette question !...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Quelquefois... si je voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande ?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien !... mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela ?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ ? je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis ; commandez ! que dirai-je ?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET.

Je le savais d'avance ! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé !

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous ?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît !

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper !... (Lentement.) Il y a peut-

être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position... (Vivement.) J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, souriant.

Je devine ! un premier amour !

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire!... et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (Vivement.) Les inclinations sont libres ; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion ; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions !... c'est de l'espérance ou de la crainte ; c'est vivre du moins !... Voilà pourquoi vous me voyez souvent si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe !

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation, vous étiez faite pour gouverner un empire !

CÉSARINE, souriant.

On ne peut plus maintenant... ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela,.. il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux !... (Gaiement.) De quoi s'agit-il aujourd'hui ?... et pourquoi ce déjeuner ?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués, et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands

génies, nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement!... ou du moins, si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?...

BERNARDET.

J'attends les vôtres!

CÉSARINE, après un instant de silence.

Vous, par exemple!

BERNARDET, après avoir réfléchi.

Non!... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (Lentement.) Je ne me ferais député... comme tout le monde... que pour...

CÉSARINE, de même.

Pour avoir la place!...

BERNARDET, de même.

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé!... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, souriant en le regardant.

Peut-être!... en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là qu vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, un peu troublé.

Moi... Madame!...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh! qui donc?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit!... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux!... ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre, et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de Madame.

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, le concert sera commencé, et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne : et pour la réponse?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours! attachement éternel. (Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE IV.

BERNARDET, seul, s'inclinant encore, redescendant.

Oui, morbleu! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte!... quand il descend, c'est autre chose! Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservé le monopole exclusif des pairs de France... Pa-

tience ! elle y viendra ! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (Apercevant Oscar.) Eh bien ! notre cher Amphitryon...

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu ?... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner ?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive. (Bas à Edmond, lui montrant Bernardet.) C'est un des nôtres... (A Bernardet, lui présentant Edmond.) C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps !

OSCAR.

Lui-même !

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, Monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi.

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre... un nom aussi connu !... (Bas à Oscar.) Dites-moi donc son nom... (Se retournant et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau !... (A Edmond.) Vous avez réconcilié, Monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style... et puis vous dites bien, ce qui est rare ; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu ?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité ? (A Edmond.) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit !

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme !

EDMOND.

Quoi ! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu ; mais c'est égal; je me suis dit : Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents ; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible !

OSCAR.

Tu vois bien!... qu'est-ce que je te disais ?... te voilà admis. Et comme il est bon enfant ! quelle amabilité ! quelle franchise !

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc ! Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira !

DUTILLET.

J'espère bien que non !

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux ; c'est plus retiré : cela convient aux hommes sérieux.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur !... Bas à Oscar, Et quel est ce jeune homme qui est avec lui ?

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens. (Il sort en courant par la porte à gauche.)

BERNARDET, à part, et remontant le théâtre.

Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, Messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu.

Ne le croyez pas!... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (Aux autres.) Oui, Messieurs, avocat distingué :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poëte : nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (A part.) Et Oscar qui ne revient pas! (Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.) Monsieur Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet!...

BERNARDET.

C'est tout naturel : celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente dans ce moment. (Passant près de Desrouseaux.) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique : génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a invent une qui n'existait pas, et que

vous ne trouverez nulle part. (A part.) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide! (Passant près de Saint-Estève.) Notre grand poëte!... notre grand romancier! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (Se retournant, et apercevant Oscar qui fait apporter la table.) Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations. = V. H.

OSCAR.

Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (Riant.) Hi! hi! hi!

BERNARDET.

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun. (Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.) Eh bien!... qu'est-ce? qu'y a-t-il?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi. (Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.)

DUTILLET, bas à Desrouseaux.

Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX.

Et toi?

DUTILLET.

Pas davantage!... Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, à Edmond, qui redescend.

J'espère que Monsieur me permettra de faire sa lithographie; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous?

OSCAR, redescendant.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate; c'est de rigueur... le déshabi-

billé de l'enthousiasme... ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui, et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires... Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience... (Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.)

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier!

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET.

Il a raison!

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun

une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé. (Oscar sort un instant.)

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel!... (Haut, à Bernardet.) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité!

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET.

A charge de revanche; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez... Monsieur... (Desrousseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.)

BERNARDET.

Un petit avocat... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND.

Monsieur!...

OSCAR, bas à Edmond.

Tais-toi!... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!... (Se retournant et apercevant M. de Montlucar.) Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE ET OSCAR, allant au devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre; LES PRÉCÉDENTS sur le devant.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car

ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu ! (Il l'amène en face d'Edmond, qui le reconnaît.)

EDMOND.

Monsieur de Montlucar !

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel !

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît !... ce n'est pas malheureux !

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, Monsieur, vous ici ?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple. (A Desrouseaux qui est à côté de lui.) C'est Monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar, qui est à côté de lui.

C'est Monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde !

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh ! Messieurs ! qu'importent les nuances ? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort... Il n'y a ici que des camarades, des amis ! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux, et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis ; on se soutient mutuellement, et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés. (A Edmond.) Vous êtes pour l'empire, (A Montlucar.) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous ! Union admirable, et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde, notre intérêt. (Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.) Allons, votre main. (A Edmond.) La vôtre !...

EDMOND, la retirant avec force.

Jamais ! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre ! J'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de

mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander !

BERNARDET.

Un traître parmi nous !

DUTILLET.

Un traître à l'amitié !

EDMOND.

Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas ! elle ne rougit pas de se montrer ! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions ! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice ! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici bas que le talent ; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver ; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi ?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes.

OSCAR.

Que vous connaissez si bien, et dont vous avez suivi toutes les causes ?

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude à ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom !

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute ? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi.

BERNARDET.

Est-il bon enfant !

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il !

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Y pensez-vous? pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation?... il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage!... vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée! (Se retournant vers les autres.) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison!

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres?... (Ils font un geste.) Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est inconstestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.

Il me semble alors, Messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera: un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, Messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, passant entre Montlucar et Dutillet.

Voilà pourquoi, Messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNY.

C'est évident!

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord!

TOUS.

Aux voix!

BERNARDET.

A quoi bon?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde. (Ils se mettent tous à la table, à droite, à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps à fait servir les huîtres et placer les chaises.)

OSCAR.

L'autel est prêt... on nous attend... Allons, Messieurs...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD ET PONTIGNI, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh! que diable !... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah ! et le chablis que j'oubliais! (Il sort.)

DUTILLET, qui s'est assis à la table, à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un ! Léonard, un!... (Il dépouille tout bas.)

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC.

Excepté vous docteur.

BERNARDET.

Comme vous le disiez... Il n'y a qu'une voix... (A part.) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne.

DUTILLET.

C'est bien singulier... (A part.) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire... (A part.) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI.

Recommençons!

BERNARDET, bas à Montlucar qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet. (Il va écrire son bulletin à la table.)

BERNARDET, bas à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar. (Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.)

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, Messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au désert... ou après le café.

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce que c'est?...

BERNARDET.

Vous serez député!... *Tu Marcellus eris!*

OSCAR.

Moi!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible!

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite! mon cher.

BERNARDET.

Il en a tant... et du vin de Champagne donc... A table, Messieurs.

TOUS.

A table! (Ils s'asseyent autour de la table.)

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient! (Regardant tous les autres camarades.)
Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET et LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC et PONTIGNI.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS.

Nous le jurons!

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR, se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de Champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de champagne.

Amitié éternelle!

ACTE III

Un riche salon dans l'hôtel de M. de Miremont. Porte au fond, deux latérales.

—

SCÈNE PREMIERE.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir! je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour. Eh bien! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des

objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister? il n'a pour soutien que son mérite... (Regardant autour d'elle.) et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement .. que sais-je?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!... et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc?... » Mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!... Oui, j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!... O mon Dieu!... qui viendra à mon aide? (Se retournant et apercevant madame de Montluçon qui entre.) Zoé!...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc?

AGATHE.

Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ.

Eh! oui, sans doute.... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE.

Quel bonheur!

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, vivement

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi!... Tout le monde est donc pour lui?... un homme qui est la nullité même!...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela!... personne ne le craint.

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond?...

ZOÉ.

Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah! que me dis-tu là?... voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits.

ZOÉ.

Je le crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge,.. ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que, ne me trouvant pas, il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE.

Qu'est-ce donc?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh! donne donc! (Lisant.) « Tous mes efforts sont inutiles; je « vais échouer encore, et le rival qui l'emporte sur moi... c'est « Oscar... Je ne me sens pas le courage de lutter plus long- « temps. Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez ma seule « confidente... Un amour sans espoir faisait le malheur de ma

« vie... et ce soir, quand vous lirez cette lettre, ne me plaignez « pas... j'aurai cessé de souffrir... » (Poussant un cri.) Ah!

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc?... ne t'effraie pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE.

Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, avec effroi.

O ciel! que dis-tu?

AGATHE.

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah! pour moi, plus encore! J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ, et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime... » Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ.

Rien... continue.

AGATHE.

Si vraiment...

ZOÉ.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!... mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraie... mais cela flatte toujours... (Gaiement.) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari... qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE.

Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas : prouvons le contraire, et puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste! le ciel sera pour nous!... et les femmes aussi!

AGATHE.

Bel appui!

ZOÉ.

Pourquoi pas? la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ.

Peut-être bien! sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois!

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non! à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser?... comment faire? quel moyen employer?...

ZOÉ, sautant de joie.

Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition... une femme de plus... tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant.

AGATHE.

Fi donc!

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour!

AGATHE.

Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ.

Je le sais!

AGATHE.

Et elle le lui rend bien!

ZOÉ.

Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière. Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelque connaissance... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE.

Que veux-tu faire?...

ZOÉ.

Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de joûter avec Césarine... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a

tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens ; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie !...

ZOÉ.

C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors... (Lui tendant la main.) le mien aussi.

AGATHE.

Ma bonne Zoé !

ZOÉ.

Tais-toi !... c'est ta belle-mère !... quel air grave et soucieux !

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État !... Rentre, il faut que nous soyons seules !

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... mais le ministre l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refuser... mais où les trouver ? impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... Si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, à part.

Ma foi !... et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations... avançons !

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel extraordinaire !... M. de Montlucar nous honore souvent

de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés!

CÉSARINE.

En quoi donc?

ZOÉ, d'un air railleur.

Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, à part.

L'insolente!

CÉSARINE, reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains..

ZOÉ, à part.

Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!... vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez... vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ.

Non vraiment... il ignore ma démarche,,

CÉSARINE.

C'est donc pour vous?

ZOÉ.

Encore moins!

CÉSARINE.

Pour qui donc alors?

ZOÉ.

Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE.

Quelle folie... puisque nous y sommes...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous!... entre anciennes amies!...

ZOÉ.

C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond!...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger!...

ZOÉ, la regardant bien en face.

Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi!

ZOÉ, vivement, à part.

Elle l'aime encore.

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ.

Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, Madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!... Il vous aimait, et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel!... Ce n'est pas croyable!... Comment?... il m'aimait sans me le dire?...

ZOÉ.

Lui!... il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de

moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi, malmené... Je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : « Monsieur, je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat; je vous repousse pour telle et telle raison! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés : « Vous l'entendez! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres.

ZOÉ, à Césarine.

Ils nommeront Oscar!

BERNARDET.

J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel; et vous y avez déjà songé, car je vois M. le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, bas, à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez !... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait ?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours... Impossible !... le voilà !

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (A Bernardet.) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si, vraiment! cela empêche les autres!... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des pairs qui tiennent toute la séance... Il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre M. le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement... un soleil superbe... (Bas, à Zoé.) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT sonne, un domestique paraît.

Que l'on mette les chevaux ! (Le domestique sort.)

ZOÉ, à part.

ma foi ! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont, qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez...

OSCAR.

Cette bonne cousine!

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!!!

OSCAR.

Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR.

Ça, c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage!!! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas; et plus tard, quand on se retrouve... c'est

une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, Monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, à part, avec étonnement.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui !

M. DE MIREMONT, d'un air soupçonneux.

En effet !

OSCAR.

Que de bontés !

CÉSARINE.

Ce matin encore, tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, à Zoé.

Cette chère Césarine !...

M. DE MIREMONT, avec une jalousie plus marquée.

C'est vrai; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi ?... c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (D'un air tendre.) oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, se levant avec humeur.

Laissez-moi donc !

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel ! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, d'un air préoccupé.

Peut-être bien !

CÉSARINE.

Non, Monsieur ! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second !... vous me le promettez !... vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai ?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar, (A M. de Miremont.) Allez, mon ami... partez vite.

M. DE MIREMONT.

Non, Madame, je n'irai pas!

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi?... vous me le demandez?

CÉSARINE, naïvement.

Eh! oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez!... On se trahit souvent sans le vouloir, Madame!...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie?... quelles pensées pouvez-vous avoir?... Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, Madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai désormais! j'observerai! et si j'ai deviné juste... tremblez! (Au domestique.) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé, et à demi-voix.

J'ai gagné!

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai!

M. DE MIREMONT, à Oscar, qui remonte près de lui.

Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis; mais ne comptez plus sur moi, Monsieur... (A Césarine qui passe près de lui.) Adieu, Madame. (Il rentre par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir!

OSCAR.

Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai!...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête!

OSCAR.

Il y aurait de quoi... un bonheur pareil...

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc?

OSCAR.

Cet appui... cette protection... (A Zoé, montrant Césarine.) Son mari qui est en fureur.

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous... que les électeurs vous voient...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant.

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur... (Se tournant vers Oscar.) Allez donc, Monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas!... comptez sur moi. (Il sort en courant.)

SCENE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais... s'il parle... il est perdu!...

CÉSARINE.

J'y compte bien! (Regardant Zoé.) C'est un homme fini!

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien! Vous, Madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE.

Vous croyez!... (Riant d'un air dédaigneux.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, Madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET.

Grâce à vous!...

CÉSARINE.

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, piqué.

C'est possible!... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention?...

BERNARDET, vivement.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... Un changement de front... un changement de manœuvres?...

ZOÉ.

Eh, oui!

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

La Faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOÉ.

Il est donc vrai!...

BERNARDET.

Vous pourriez croire...

CÉSARINE, vivement.

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, avec joie.

Bien, cela!

BERNARDET.

Et comment ferai-je?

CÉSARINE.

Cela vous regarde! je ne m'occupe pas des détails; voyez nos amis, nos camarades, qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment, ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET.

C'est juste! j'y cours! (Revenant et se plaçant entre les deux femmes.) Mais

le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix? on a tant de peine a en avoir une!

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai! je les aurai! j'en réponds! (Elle se met à table et écrit.)

ZOÉ, passant près d'elle.

Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre! « Je vous promets ce matin ce « que vous désirez! et plus encore; en récompense, je vous « supplie de porter ce soir, comme candidat ministériel, un « homme que vingt fois je vous ai entendu vanter vous-même... « le jeune Edmond de Varennes. » (Elle cachette sa lettre, et se lève.)

ZOÉ, à part.

Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE.

Tenez, docteur!

BERNARDET.

Mais ces quatre voix?

CÉSARINE.

Je vous repète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là : dites seulement à nos camarades qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET.

Moi! son médecin!

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET.

Je ne comprends pas.

ZOÉ.

Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit?

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET.

J'y cours... je l'y trouverai, et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit. (Fausse sortie et revenant.) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres

de l'hôtel... et la permission du préfet de police... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas, à Zoé.

Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part, regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet qui part.

Adieu!... adieu!... Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, Madame. (A part.) Edmond sera député! (Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.)

ACTE IV

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont; porte au fond, deux portes latérales; à droite une cheminée; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil
CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la Chambre des pairs la semaine prochaine?...

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber malade au moment de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai!

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai?... qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis.

M. DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE.

Qu'importe?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE.

Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré, mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT.

Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh! qu'est-ce que je fais donc?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore!

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... Je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre; mais que voulez-vous? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Et bien! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état ou vous

êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... qui vient là?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, se levant avec force.

Oscar!... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, à demi-voix.

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à Madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas. (Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont :) Etes-vous content?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, étonnée.

Comment?

CÉSARINE, à M. de Miremont et baissant les yeux.

Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, lui baisant la main.

Ma chère Césarine! (A Zoé, en s'en allant.) Elle fait tout ce que je veux. (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous, Madame! mais c'est décourageant; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être, Zoé; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh! bien volontiers; je ne demande qu'à étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups. Et d'abord, cette maladie improvisée, à quoi bon?

CÉSARINE.

Quoi! vous ne devinez pas un peu?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCENE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, Messieurs, on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (D'un air sombre.) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (Apercevant les deux dames.) Ah! vous voilà.

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il?

BERNARDET, gaiement.

Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle des con-

férences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement, et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre, et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille.

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux!

BERNARDET.

La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo!

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ.

Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des Sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!

BERNARDET.

Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE, AGATHE ET UN DOMESTIQUE qui entre après elle; BERNARDET.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE ET ZOÉ.

Edmond?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe.

Que M. le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée et bas à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas à Zoé.

Je n'en reviens pas!

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE,

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Silence! (Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée; Edmond salue les deux dames.)

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, Madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien; voici M. Bernardet qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler!

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui ainsi que nous vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, Madame. M. de Miremont fut

l'ami de mon pere, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE.

Et qui donc, Monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, Madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, avec colère.

Eh! Madame!

ZOÉ, à part.

L'imprudent!

EDMOND.

Pardon, j'oubliais que je suis chez vous. (Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.)

BERNADET, près de Zoé.

Diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protége! car il n'est pas aimable. (A demi-voix.) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler.

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND.

Non, Madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer.

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, Madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit!

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir.

ZOÉ, vivement.

Oui, Madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien, c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi! Monsieur?

ZOÉ, laissant tomber à terre son peloton.

Aïe! ma soie! (Edmond se baisse pour ramasser le peloton qu'il lui rend.)

ZOÉ, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas, tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi?

ZOÉ, de même.

Parce que!!!

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, Madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un?... voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, bas, à Zoé.

Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue; il vient à moi et me

tend la main. « Quand j'ai des torts, » me dit-il, « je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix ; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami. » Et cet ami, quel est-il ?

BERNARDET, s'avançant avec noblesse.

C'est moi, Monsieur.

EDMOND, se levant.

Vous !

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur !

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous !

BERNARDET.

Cela n'y fait rien ! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas... mais je vous estime. (Montrant Césarine et Zoé.) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge !

CÉSARINE ET ZOÉ.

C'est vrai.

AGATHE, étonnée.

Est-il possible !

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé ?

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, Monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais !... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance.... Adieu, Mesdames. (Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE ET CÉSARINE, assises ; EDMOND, debout ; ZOÉ, assise.

EDMOND.

Ah ! le galant homme, et que j'ai été injuste envers lui !

CÉSARINE, toujours travaillant.

Il n'est pas le seul !... et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste!

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement de Saint-
« Denis paraissent réunir leurs suffrages sur l'honorable M. Ed-
« mond de Varennes. Si un talent éprouvé, si un caractère ir-
« réprochable, si le plus ardent patriotisme sont des titres que
« le pays demande dans un député, on peut assurer d'avance
« que l'unanimité des votes est acquise à M. de Varennes... »

EDMOND.

Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a admiré son magni-
« fique plaidoyer dans l'affaire de Miremont... où brillent au
« plus haut degré l'érudition, la chaleur, l'éloquence, » et cæ-
tera, et cætera. Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui qui hier encore disait précisément le contraire! Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOÉ.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, à Zoé.

Taisez-vous donc!

ZOÉ.

Non, Monsieur, non, je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, se levant.

C'était là le mal!

EDMOND.

Et votre père... M. de Miremont...

CÉSARINE, se levant.

Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (Regardant Agathe.) Ah! je devine.

ZOÉ, vivement, et passant près de Césarine.

Une personne que vous accusiez!... sa femme!

EDMOND.

Sa femme!

ZOÉ.

Oui, Monsieur, j'en suis témoin; c'est Madame, dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, Monsieur, je l'ai fait.

AGATHE, bas.

Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, de même.

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici... j'en conviens... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, Madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, effrayée.

Y pensez-vous?

CÉSARINE.

Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, Madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, à part.

Il me fait trembler!

CÉSARINE.

Parlez. (On entend plusieurs coups de sonnette.) C'est chez mon mari.

ZOÉ, vivement.

Il peut recevoir, et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec M. Edmond.

AGATHE, gaiement.

Oh! volontiers; je vous laisse. (Bas, à Edmond.) Faites, Monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (A part.) Je n'y comprends rien, mais tout va bien. (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu. (Elle va s'asseoir près de la table, et reprend son ouvrage.)

CÉSARINE, se retournant, et apercevant Zoé.

Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.) Ma chère Zoé.

ZOÉ.

Madame...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison, parlons de lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part.

Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, à part.

Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (Avec impatience.) Je n'y suis pas! je ne peux pas recevoir!

UN DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à Madame.

CÉSARINE, vivement, à Zoé.

C'est différent; voyez ce que veut votre mari; demandez-lui...

ZOÉ, interdite.

Moi!...

CÉSARINE.

C'est tout naturel. (Au domestique.) Conduisez Madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

ZOÉ, montrant Edmond,

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc... (D'un ton impérieux. Je vous en prie.

ZOÉ, à part.

Ah! je reviens sur-le-champ! (Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses!

EDMOND.

En vérité, Madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi!

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition?

EDMOND.

Non, Madame!

CÉSARINE.

Comment, non?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pen-

sez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement, qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison!

EDMOND.

Eh bien! Madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE.

En vérité? c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même, et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela?

EDMOND.

Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE.

Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND.

Oui, Madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité! parlez... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main... qui donc?

EDMOND.

Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE.

O ciel!

EDMOND.

Oui, Madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE, ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!...

ZOÉ.

Mon Dieu!

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ.

Y pensez-vous? (Elle veut passer près d'Edmond, et Césarine la retient par la main.)

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement! trop heureuse de vous protéger, de vous servir... vous!

EDMOND, à Zoé.

Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!... je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, passant près de Césarine.

Ah! Madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère.

(Elle sort par la porte à gauche,)

EDMOND, entrant chez M. de Miremont à droite.

Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu!

ACTE V

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... et je me serai laissé jouer à ce point par lui... Non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... Et comment?... sur son mari?... ça lui est égal... sur son amant?... elle n'en a pas! C'est jouer de malheur! mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause...

c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée... bien en face... Sa vue paralyserait les votes ministériels... Ah! le voici!

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non, vraiment!

CÉSARINE.

La figure est excellente!

M. DE MIREMONT.

Oui, mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraie.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini?... ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple, à la Chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m'en garderai bien; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, Monsieur.

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu!... C'est très-dangereux!

CÉSARINE.

Permettez!...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenue! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit!

CÉSARINE, à part, avec dépit.

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader. Ah! s'il m'arrive désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois!

M. DE MIREMONT, s'asseyant.

Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de M. Edmond, qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE.

Comment... il viendra?

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége, elle m'en a parlé.

CÉSARINE, cherchant à se modérer.

Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule... je ne dis pas! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur!

CÉSARINE, avec embarras.

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, à part.

O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, vivement.

Il ne le sera pas... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas comme tout le monde?

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, entrant vivement.

Ah! Madame! que ne vous dois-je pas? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, à part.

Les sots! ils se sont tous donné le mot! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries : et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir!

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré, et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... Il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, à part.

Le malheureux! il a parlé!

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible? Ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheur; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités, ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, effrayé.

Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND.

Eh! mon Dieu! non; mais Madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui... mais, par malheur, je n'ai pu le voir, sans cela!...

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc! (Lisant à voix basse.) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (A part.) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (Haut, à Bernardet.) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là, et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire. (A part.) Celle-là du moins lui parviendra! (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche; EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine, et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche... et je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi portons les derniers coups. (Haut, à Edmond.) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député : nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur!... un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET.

Voilà comme je suis!... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET.

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, vivement.

Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc!...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez!...

BERNARDET, à demi-voix, à Edmond.

Soyez tranquille; dans un instant, il sera guéri. (A part.) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (Il passe près de M. de Miremont. — Haut, à M. de Miremont.) Voyons le pouls... (Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah!

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (Lui tenant toujours le pouls.) Ne bougez pas... Et il m'a répondu : « Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session. »

M. DE MIREMONT.

Comment?

BERNARDET, de même.

Le pouls est bon!

M. DE MIREMONT, avec joie.

Le procès est remis?

BERNARDET.

C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, Monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, froidement.

Elle se sera trompée... (Tenant toujours le pouls.) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, hésitant.

C'est vrai, je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le pouls marche à merveille, la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez?

BERNARDET.

J'en réponds.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux!

BERNARDET, bas, à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais!

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas!

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant!

BERNARDET.

C'est inutile; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND.

Quoi! vous voulez?...

BERNARDET.

Certainement! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (Au domestique.) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants : allons, dépêchons!

EDMOND, à Bernardet.

Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore!... le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment?

EDMOND.

Eh! oui, mademoiselle Agathe que j'épouse; son père y consent. C'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont!...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel!

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu? c'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant, moi qui joue les autres! Non, morbleu!... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà.

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux

Non, Madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais, grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai?

BERNARDET.

Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien!

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encourageant.

C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous... je ne vous crois plus!

CÉSARINE.

N'importe!... allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond, et retenant Bernardet qui va sortir.

Non, Monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET.

A qui en a celui-là?

OSCAR.

A vous qui m'avez joué .. qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député, c'en est un autre.

BERNARDET.

C'est faux!

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant!

BERNARDET.

Monsieur de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, criant.

S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, criant.

C'est le mot! (Il passe auprès de Montlucar.)

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison!

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même. (Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.)

SCÈNE XI.

M. DE MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, M. DE MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE; BERNARDET, DUTILLET, SAINT ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont!

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyions si malade! D'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT.

Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous? (On entend en dehors des acclamations.)

SCENE XII.

M. DE MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens, qui le félicitent; ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets!

EDMOND.

Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (A Césarine.) Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout d'abord!

CÉSARINE, avec colère, et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde. (Elle quitte Césarine, et passe à gauche près d'Oscar.)

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste! Ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale... et je vois maintenant (Regardant Césarine.) qu'il y a encore amitié véritable... (Regardant Bernardet.) et désintéressée... (Regardant les autres camarades.) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive, quand on a des camarades.

ZOÉ.

Oui, Monsieur... mais on reste, quand on a du talent!

FIN DE LA CAMARADERIE.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

Valérie..... 1
Le Mariage d'argent..... 37
Bertrand et Raton..... 121
La Camaraderie..... 231

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de VIALAT

THÉATRE

EUGÈNE SCRIBE

II

RIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

— COMÉDIES —

II

LA CALOMNIE

LE VERRE D'EAU — UNE CHAINE — OSCAR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

LA CA[illegible]

COMÉDIE [illegible]

Théâtre-[illegible]

[illegible]

RAYMOND, premier ministre.

LUCIEN DE VILLEFRANCHE, [illegible] député.

CÉCILE DE MORNAS, [illegible] Raymond.

HERMINIE DE GUIBERT, [illegible] Raymond.

[illegible]

ACTE PRÉ[illegible]

Un salon des bains. Porte au fond [illegible] droite et à gauche, [illegible] Au fond, [illegible] conde couverte de brochures [illegible]

SCÈNE PR[illegible]

BAIGNEURS ET COQUENET[illegible] journaux ; entrent HERMI[illegible] ET MADAME DE SA[illegible]

[illegible]

Les appartements de [illegible]

[illegible]

Dans l'instant !... Jama[illegible] année aux bains de Dieppe... [illegible] livre des voyageurs ?...

[illegible]

Eh ! mon Dieu, non...

eur

u re
iture
elect
int to
es pl

ninist
ssage
it ruir

. vous,

l'écoutent
iser le p

emi-voix

..

rigante..

toutes les
oujours.
, et reste près

sot, un im
orunt.

qu'une rec

BELLEAU, lui donnant le livre.

Ça occupe toujours !.. (Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.)

COQUENET, de l'autre côté à gauche.

Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (Lisant tout haut son journal.) « Grâce à la sagesse de l'administration et à « l'activité déployée par nos ministres, le commerce et l'in- « dustrie renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (Regardant le titre.) Eh non !... je m'étais trompé de journal, ce n'est pas le mien... Garçon, celui du département !...

BELLEAU, lui en donnant un.

Voilà, Monsieur... je le lisais...

COQUENET, lisant.

« La faiblesse et la stupidité de l'administration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes les sources de l'indus- trie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?...

COQUENET.

Ça m'instruit, ça me tient au courant... (Lisant.) « Par malheur « pour le pays, le personnage le plus influent est M. Raymond « qui, jadis avocat médiocre, est devenu ministre... on ne sait « comment... »

LUCIEN, vivement.

On ne sait comment?... (Herminie lui fait signe de se taire.)

COQUENET, continuant.

« Risque de tout perdre,.. » Ça se pourrait bien... et ça ne m'é- tonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR.

Un homme indigne !

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Mauvais citoyen !

PREMIER BAIGNEUR.

Mauvais administrateur !

TROISIÈME BAIGNEUR.

Mauvais fils !

COQUENET.

Voilà ce que je ne lui pardonne pas; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, passant au milieu du théâtre

Lui! Raymond?... le connaissez-vous, Monsieur?

COQUENET.

Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire, électeur de la ville de Dieppe que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU.

Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!... On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner. (Il sort.)

LUCIEN.

Mais c'est absurde!..

HERMINIE, le retenant.

Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime?...

COQUENET, toujours à table, à ceux qui l'écoutent.

Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, se levant.

Monsieur!...

LUCIEN, la retenant à son tour, et à demi-voix

Voulez-vous donc vous faire connaître?...

COQUENET, continuant.

Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR.

C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, que Lucien retient toujours.

C'est trop fort!... (Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.)

PREMIER BAIGNEUR.

Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET.

En vérité!... moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Un million de bénéfice!

COQUENET.

Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR.

Comme c'est gouverner !...

COQUENET.

Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Pas tant!... car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET.

Vous croyez ?...

PREMIER BAIGNEUR.

C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est probable...

BELLEAU.

C'est sûr...

TOUS.

Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.

Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies ?

MADAME DE SAVENAY, à voix basse.

Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille?...

HERMINIE, de même.

Son enfant...

CÉCILE, se levant.

Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE.

Cécile... Cécile... plus bas.

CÉCILE.

Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut ?

HERMINIE, à part.

Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET.

Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!... sans cela... je me serais bien gardé!... ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE.

Comme un écho!...

COQUENET.

C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, bas à madame de Savenay.

Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, de même.

Et pour les pensées...

HERMINIE, de même.

Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, entrant.

Le bateau à vapeur qui arrive! (Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.)

COQUENET.

Le bateau de Brighton!... je cours sur la jetée... c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!... Mesdames... (Il les salue et sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY.

Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers... des... bourgeois!...

CÉCILE.

J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que Monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins...

LUCIEN.

Non, Mademoiselle... je conçois votre indignation... et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le mi-

nistre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE.

Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraye... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN.

J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE.

Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE.

Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!... Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi? parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous répétez sans cesse : Que dira le monde?... que dira mon journal?.. que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, avec fierté.

A qui, s'il vous plaît?

HERMINIE.

A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN.

Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je res-

pecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE.

Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, d'un ton grave.

Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, à part.

Je déteste les marquises...

MADAME DE SAVENAY.

Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique, non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles, et dans mon château de Savenay, en Normandie... où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE.

Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Nous attendons!... Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY.

Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne le sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, avec intention.

Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Vous en connaissez, Madame?...

HERMINIE, la regardant.

De très-proches...

MADAME DE SAVENAY.

Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre

crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, avec ironie.

Vous croyez?

LUCIEN, vivement.

J'en étais sûr! .. je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE.

Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN.

Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!...

HERMINIE.

Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!...

LUCIEN, avec chaleur.

Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE.

C'est juste... c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN.

Et qu'y répondez-vous?...

HERMINIE, gaiement.

Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... Il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (Montrant Cécile.) de l'autre, tant de calme et de réserve, et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre... (Apercevant une femme de chambre qui entre.) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari. (Elle leur fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, à Cécile, avec dépit.

Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et

leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, souriant.

Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Elle! je l'en défie! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?...

LUCIEN, se mettant devant elle.

Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu... et devant madame la marquise, votre parente... (Cécile et la marquise reviennent près de lui.) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore... le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, souriant.

Je comprends!... la phrase de madame de Guibert a produit son effet...

LUCIEN, vivement.

Non, sans doute... (Avec embarras.) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, gravement.

Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait un vain appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY.

Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Tout ce que je pense, Madame... (Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, avec dédain.

Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE.

Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, de même.

De l'usurpateur...

CÉCILE.

A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, avec chaleur.

Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE.

Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN.

Qui commença sa réputation.

CÉCILE.

Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors de me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas... Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite

m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, vivement.

Et lui...

CÉCILE.

Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « M. Lucien de Villefranche « est mon ami d'enfance et mon adversaire politique... mais « c'est un homme de mérite, un homme d'honneur... Il t'aime « éperdument, il te rendra heureuse, je te le jure, ais confiance « en moi. » Et j'ai répondu : « Mon ami, disposez de ma « main... » Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!... Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!... et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?...

LUCIEN.

Oui, plus qu'en moi-même!... j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!... Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE.

LE VICOMTE, à Belleau.

Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas

d'appartement!... Arrange-toi ! il m'en faut un... et ce qu'il y a de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames, (Saluant.) je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, bas, à Cécile.

Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE.

Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY.

Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute... (Elle fait la révérence au vicomte qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, suivant Cécile des yeux.

Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue... peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, naïvement.

Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE.

Ah! voyons... (Lisant.) « La marquise de Savenay et mademoi- « selle Cécile de Mornas... » Je ne connais pas... et cependant... (Vivement.) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU.

Vous la connaissez?...

LE VICOMTE, avec distraction.

Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas faute... au diable les idées tristes. (Chantant.) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU.

Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom !...

LE VICOMTE.

Danse-t-on ? y a-t-il des concerts ? y a-t-il spectacle ?...

BELLEAU.

Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE.

C'est trop de plaisir... je vais me croire à Paris !... et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU.

Vous, Monsieur...

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission !... des amis... des maîtresses... des créanciers ! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU.

C'est selon.

LE VICOMTE.

Eh oui !... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU.

Vous devez donc beaucoup ?...

LE VICOMTE, riant.

Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes Mémoires... Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte ! ça m'est arrivé une fois... contre un

honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (Respirant avec satisfaction.) et grâce au ciel... Elle m'a trahi!

BELLEAU.

C'est ce qui vous désole.

LE VICOMTE.

Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné!

BELLEAU.

Vraiment!

LE VICOMTE, se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.

Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU.

Vous!

LE VICOMTE.

Pourquoi pas?... ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça. (Regardant toujours le livre des voyageurs.) Ah! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'en a pas le temps!

BELLEAU.

Vous la connaissez?

LE VICOMTE, vivement.

Du tout... du tout... la sagesse... la vertu!... mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (Entendant rire dans la coulisse.) Allons, décidément, je suis maudit!... me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (A Belleau.) Vite, mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer. (Belleau sort.)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert; DE GUIBERT, entrant par le fond avec COQUENET.

DE GUIBERT, entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.

C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve! qui m'eût dit que le voyage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET:

Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT.

Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?... et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET.

Tu es bien bon!

DE GUIBERT, riant toujours.

Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié?

COQUENET.

Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, riant.

Je te demande: Es-tu marié?... Le tout pour s'amuser...

COQUENET.

Moi le mariage ne m'amuse pas beaucoup! attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants.

DE GUIBERT, riant.

Qui te ressemblent.... j'en suis sûr...

COQUENET.

Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT.

Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET.

Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT.

Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça... j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, avec admiration.

Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministre?

DE GUIBERT.

Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (A demi-voix.) il en est question.

COQUENET.

Est-il possible?

DE GUIBERT, de même.

Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET.

Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT.

Nous verrons ça.

COQUENET.

Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT.

La vie de province!... la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET.

Oui, mon ami, *aurea* si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT.

Il y en a toujours.

COQUENET.

M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?... si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai... c'est elle que ça re-

garde... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET.

Tu es donc lion?... tu es donc jeune?...

DE GUIBERT.

Plus que jamais!... car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence!... c'est ma femme!

SCENE VII.

LE VICOMTE, toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.

COQUENET.

Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?...

DE GUIBERT.

Madame de Guibert!...

COQUENET.

La sœur du ministre?

DE GUIBERT, allant au devant d'elle.

Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE.

Enfin, Monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT.

Nous allions comme le vent... Mais que veux-tu?... trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (Riant.) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter... (Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.)

HERMINIE.

Monsieur de Saint-André !...

DE GUIBERT, riant, et lâchant la taille de Coquenet.

Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène?... Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!... Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE.

Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT.

Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, à son mari.

Où, sans doute, Monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT.

Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, à son mari.

Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (Au vicomte.) Et vous venez à Dieppe?...

LE VICOMTE, gravement.

Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE.

En vérité!...

LE VICOMTE, de même.

C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT.

Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE.

Moi?...

DE GUIBERT.

Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, vivement.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!... et si je vous la disais...

LE VICOMTE, avec colère.

Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, de même.

Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, de même

Encore, morbleu!...

GUIBERT, de même.

Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?... (Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.) Avance donc!... Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE.

Monsieur...

DE GUIBERT.

M. Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (A Coquenet.) As-tu ta pétition?

COQUENET, cherchant dans sa poche.

J'en ai toujours!

DE GUIBERT.

Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, froidement.

Non, Monsieur!

DE GUIBERT.

Comment, non?

HERMINIE, de même.

Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT.

Allons donc!

HERMINIE, de même.

C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être...

DE GUIBERT, à Coquenet.

Et qui donc?... des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?...

COQUENET, balbutiant.

Certainement... mais (Regardant Herminie.) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT.

Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET.

Je crains que non...

DE GUIBERT, à demi-voix, avec importance.

Je m'en charge... j'en fais mon affaire! s'il le faut même... je dirai : Je le veux!...

COQUENET, vivement.

Dis-le!

DE GUIBERT.

Pas devant le monde!...

COQUENET.

C'est juste!

DE GUIBERT, lui prenant le papier.

Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, qui pendant ce temps a causé bas avec le vicomte.

Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous... (Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, s'asseyant près de la table, à gauche; DE GUIBERT.

DE GUIBERT.

Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, toujours assise.

Votre ami?

DE GUIBERT.

Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes. Mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus de la main, avec impatience.

Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!...

DE GUIBERT, avec vivacité.

Et moi, je veux!...

HERMINIE, se levant.

Qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT, baissant le ton.

Je veux savoir pour quelle raison?...

HERMINIE.

La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore, et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT.

Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne, et si tu savais combien il est bon enfant...

HERMINIE, sèchement.

C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?... avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?...

DE GUIBERT.

Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE.

Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?...

DE GUIBERT.

J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE.

C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT.

Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, avec vivacité.

Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas.., et avec le haut rang que vous occupez dans la banque, il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous.., oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'État... pourquoi ne le seriez-vous pas?...

DE GUIBERT.

Mais, ma femme...

HERMINIE, vivement.

A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!... mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT.

C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE.

Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT.

Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être.

HERMINIE.

Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT.

Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE.

Il faudra bien qu'il dise oui!... il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?... pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?...

DE GUIBERT.

Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici je l'ai pris ainsi.

HERMINIE.

Non, Monsieur, pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous, lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!... il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT.

Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE.

Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT.

Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?

HERMINIE.

Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT.

Et pourquoi?...

HERMINIE, avec volubilité.

Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans

son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!... Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!... Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, avec impatience.

Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT.

Ah! elle est jolie?...

HERMINIE.

Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!...

SCÈNE IX.

COQUENET, entrant par la gauche, et s'adressant à DE GUIBERT; HERMINIE, allant au devant de CÉCILE, DE MADAME DE SAVENAY ET DE LUCIEN, qui entrent par la droite.

COQUENET, à de Guibert et à voix basse.

Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, de même.

Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, de même.

C'est ma faute!... mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, de même.

Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.)

HERMINIE, à madame de Savenay et à Cécile.

Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, bas à Lucien.

N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN.

Lui-même. (Herminie a pris la main de son mari, qui causait toujours avec Coquenet, et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.)

DE GUIBERT, regardant Cécile.

Eh mais! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE.

Où donc, Monsieur?

DE GUIBERT.

L'année dernière... en Normandie... à Rouen!

CÉCILE.

Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (A madame de Savenay.) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY.

Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT.

C'est cela même... (Bas à Hermine.) Quoi!... c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, vivement.

Et pourquoi donc?...

DE GUIBERT, en riant et à voix basse.

Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, avec joie.

Il serait possible!...

SCÈNE X.

Les PRÉCÉDENTS; BELLEAU.

BELLEAU.

Le canot est prêt... et quand ces Messieurs et ces Dames voudront partir...

HERMINIE, à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui arrivent.

Nous vous suivons... (vivement à ses amis.) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?... qu'est-ce que c'est? ..

DE GUIBERT.

Ah! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE.

Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, s'avançant.

Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE.

Merci, Monsieur!... cela dépend de mon mari... qui parlera ..

(En riant et donnant la main à son mari pour sortir.) Ah ! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures.., c'est délicieux... c'est charmant... (Elle sort avec de Guibert.)

COQUENET.

Ah bah ! des aventures... elle ?... à son âge ?... c'est inconcevable !...

BELLEAU, s'approchant de lui.

Qu'est-ce donc ?

COQUENET.

Rien... (A demi-voix.) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant !... (Il sort.)

BELLEAU, seul, riant.

Ah !... elle a eu des amants !... Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde !... Elle a eu des amants !!.. (Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.) Voici ! on y va ! (Il sort en courant.)

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, tenant sous le bras une liasse de papiers; LUCIEN.

LUCIEN.

Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard !...

RAYMOND.

Que veux-tu ? on n'est pas le maître... quand on est ministre : on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié !... Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marche-pied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.) J'en ai lu une partie en route... (Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'en-

touriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!... J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!... je n'étais plus ministre!...

LUCIEN.

Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, gaiement.

Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN.

Nous revenons à l'instant d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!... si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, souriant de sa chaleur.

En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!... Ah! s'il était permis à un homme d'État d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (Riant.) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!... et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?...

LUCIEN.

Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND.

Où donc?

LUCIEN.

Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND.

Un combat naval?

LUCIEN.

Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te

défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, souriant.

En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN.

Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND.

Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN.

Précisément, lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort, ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND.

Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls, et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN.

N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs..

RAYMOND.

Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effrayent... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN.

Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!... On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, froidement.

Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout? n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?

LUCIEN.

En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines.

RAYMOND.

Toi, je le crois bien, tu n'y es pas fait, tu n'y es pas habitué!... Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but, moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front; toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles!...

quelque haut que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange, on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, avec force.

Excepté au pouvoir.

RAYMOND.

Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN.

Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui, et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!... frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est, au contraire, quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND.

Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!... Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés; si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un, c'est qu'ils sont gagnés ou vendus, car l'approbation universelle est impossible!... Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges, d'erreurs plus que de vérités, et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis, celui-là, je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, riant.

Un réprouvé...

RAYMOND, s'échauffant.

Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires; il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et,

comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre, en immense majorité, j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, riant.

Est le plus honnête homme!

RAYMOND.

Certainement! je m'en vante, et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure, je me frotte les mains et je me dis : « Courage!... poursuivons ma route!... j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile, puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN.

Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!...

RAYMOND.

Autrefois, dans les commencements, je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux, j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds, et de les repousser dans leur bourbier natal!... Si tu savais quelle a été ma vie!... je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!... avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!... moi... un ministre du roi!... moi!... un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (Avec émotion.) enfin, ils l'ont dit... peu importe!...

LUCIEN.

Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND.

Non, non, cela m'est indifférent, je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être, c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos

concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, je suis bien vieux! le séjour « de Paris m'effraye; je préfère mon repos et ma retraite... « c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux; je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner, et un matin je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN.

Chassé!

RAYMOND.

C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte. Hors de moi, éperdu, je courus chercher mon père... « Que « vous le vouliez ou non, cette fois, » lui dis-je, « il faut venir, « il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, « d'être un infâme... venez!... » J'avais ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous « si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN.

C'était bien!... très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! tu le crois... tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie... le lendemain tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule. En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui, on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en

était le prix; que je la retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté, ou plutôt se détournent de moi ! Que faire ?... quel parti prendre?... se brûler la cervelle?... j'y ai pensé d'abord, je l'avoue.

LUCIEN.

O ciel !...

RAYMOND, avec amertume.

Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus.... « Voyez-vous, » auraient-ils dit, « l'effet des remords... »

LUCIEN.

Y penses-tu ?

RAYMOND.

Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas; et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!... je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot ! votre bénédiction au parricide !... et que Dieu nous juge !...

LUCIEN, avec émotion.

Raymond...

RAYMOND.

Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur... (Avec exaltation.) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter ! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous, je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait : « Est-ce que j'ai dit quelque sottise... »

LUCIEN, souriant.

Allons, allons... te voilà comme toujours ! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND.

Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN.

Je m'en félicite!

RAYMOND.

Tant pis pour toi.

LUCIEN.

Tant mieux; taisons-nous, voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN

CÉCILE, courant à Raymond.

Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND.

Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE.

Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!...

RAYMOND.

C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE.

Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND.

Si vraiment... mes defenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance! Comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?...

CÉCILE.

Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... Elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND.

C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands-parents... et les tuteurs... (Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (A Lucien.) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de

placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

CÉCILE.

C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, lisant.

« Monsieur le ministre... la recette de Dieppe est vacante par décès du titulaire... et j'ose me mettre sur les rangs... » (S'arrêtant et reployant le papier.) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci, à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN.

Il faudrait voir cependant...

RAYMOND.

C'est tout vu, c'est un intrigant, auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN.

C'est quelqu'un de cette ville, quelqu'un peut-être d'influent, et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND.

Ça m'est égal!

LUCIEN.

On en a toujours assez.

RAYMOND.

Peu m'importe!

LUCIEN, s'adressant à Cécile.

Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Et moi aussi, prononce!... qui de nous deux a tort?

CÉCILE, timidement.

Eh! mais, tous les deux peut-être... (Vivement.) Pardon, mais il me semble, à moi qui ne m'y connais guère, (Montrant Lucien.) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde, si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, riant.

Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE.

Non, mais vous serez vous-même, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, à lui-même d'un air galant et vain.

Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE.

Ah! Monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, à Lucas.

N'ai-je pas dit vrai?... et pour t'en rapprocher le plus possible, va parler affaires; je vous rejoins dans l'instant. (Lucas sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité? et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE.

Oui, Monsieur.

RAYMOND.

Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE.

Je l'espère...

RAYMOND.

Ça ne suffit pas !... je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur, et si je me trompais! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... Autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé, te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans tu as été ma fille, je t'avais regardée comme telle, mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée, s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE.

Jamais...

RAYMOND.

Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans

tes yeux et dans ton cœur, je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile?... que désires-tu?

CÉCILE, avec émotion.

Rien, Monsieur, le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur; et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute, mais la mienne; aussi je n'hésite pas, car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un, parle... je ne te reprocherai rien, que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE.

Je vous l'ai dite, Monsieur; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND.

Bien vrai?

CÉCILE.

De personne, je vous le jure, excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable et honorable.

RAYMOND.

A la bonne heure; je m'en vais le lui dire. Adieu, mon enfant, adieu... (Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE.

C'est vrai, Monsieur, et je n'osais pas... (Raymond revient vivement près d'elle.) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre, et j'ai peur.

RAYMOND.

Pourquoi donc? si c'est juste...

CÉCILE.

Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs, ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre, et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers, et l'autre en a sauvé quatre; et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux et de vous les recommander?

RAYMOND.

Non, sans doute... je m'occuperai d'eux, dès aujourd'hui, dès ce matin; tu peux le leur dire.

CÉCILE.

J'y vais à l'instant! quel bonheur de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même. (Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

(Ce dernier tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.)

COQUENET, à part, pendant que Raymond achève d'écrire.

Du ministre lui-même!... c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur, si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même, ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (Il s'approche de la table, [illegible] et salue Raymond qui lui rend son salut.) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND.

Oui, Monsieur.

COQUENET.

Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND.

Oui, Monsieur!...

COQUENET.

Je vous en fais mon compliment.

RAYMOND.

Il n'y a de pas de quoi.

COQUENET.

Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre.

RAYMOND.

J'y étais...

COQUENET.

Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un [illegible] celui qu'a prononcé le ministre, et qui a [illegible] Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là [illegible] tournés, vers la fin surtout?...

RAYMOND.

C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET.

Qu'est-ce que ça fait?...

RAYMOND, se rapprochant.

Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET.

Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (Avec brusquerie.) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, souriant.

Que j'estime... (A part.) surtout pour sa rareté...

COQUENET, continuant avec chaleur.

C'est un homme d'État, celui-là; le seul que nous ayons... ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, à part, de même.

Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (Haut.) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET.

Il y est adoré.

RAYMOND, à part et de même.

Ah bah! Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET.

On lui dresserait des statues...

RAYMOND, à part.

Pour m'en jeter demain les débris à la tête. N'importe! (Haut.) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET.

Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND.

Je le savais.

COQUENET, à part.

Déjà!... (Haut.) C'est la nouvelle du pays; cela fait une place vacante, et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND.

Je m'en doute, car moi qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet...

COQUENET.

Est-il possible?

RAYMOND.

On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET.

Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus! et j'en suis fâché pour notre endroit... (*A part.*) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (*Haut.*) Du reste, je connais ici tout le monde, et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande...

RAYMOND.

Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition...

COQUENET.

Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, *riant.*

D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET.

Et vous avez eu raison.

RAYMOND.

Cela ne m'empêchera pas cependant de voir, d'examiner, de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET.

Voilà quinze ans que je n'en suis sorti...

RAYMOND.

Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET.

Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND.

Dites-moi, puisque vous me semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable, un homme de talents?...

COQUENET, *d'un air dubitatif.*

Eh! eh!

RAYMOND.

Jouit-il de quelque estime, de quelque considération?...

COQUENET, *de même.*

Eh! eh!

RAYMOND.

C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?...

COQUENET, de même.

Eh! eh!

RAYMOND.

Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie; vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable ?...

COQUENET.

Franchement, il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et que l'on attende...

RAYMOND.

Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire, il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Il salue Coquenet et sort.)

SCÈNE V.

COQUENET, seul.

Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe; ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille. Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration, vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!...

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, entrant en causant avec son mari.

Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT.

Certainement!

HERMINIE.

Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents.

DE GUIBERT.

Je ne demanderais pas mieux; c'est toi qui les repousses. (A demi-voix.) Voilà mon ami Coquenet, propriétaire, électeur, un des plus imposés du département, que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE.

Et qui vous a dit cela?... est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur?... est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?

DE GUIBERT.

Tu l'entends, mon ami... (A demi-voix.) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais, tu seras nommé; ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET.

C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT.

Tu l'as donc vu?...

COQUENET.

Nous venons de causer ensemble, dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi!... Si, maintenant... Madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons...

HERMINIE.

Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition!

DE GUIBERT.

Et laquelle?

HERMINIE.

C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, vivement.

Impossible, ma chère, impossible; c'est un secret trop important.

HERMINIE.

Raison de plus! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET.

Un moment, il y va de notre fortune; et il ne s'agit pas ici

COQUENET, gravement.

Alors, c'est un autre...

HERMINIE, gaiement et en riant.

Ça en fait deux ! c'est gentil.

DE GUIBERT.

Ma femme !... point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE.

Alors, Monsieur, point de demi-confidences; quel est donc ce séducteur si discret, si timide, qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi?...

COQUENET.

Je le connais..

HERMINIE, remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.

Vous me le direz

COQUENET, bas, à l'oreille.

C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, avec embarras et à demi-voix.

Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, lui faisant signe qu'il gardera le silence.

J'en étais sûr...

HERMINIE, qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.

COQUENET.

Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon. (Il sort par la gauche.)

SCENE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et de Guibert.

Ah! bonjour ma petite sœur! (Donnant la main à de Guibert.) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE.

Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND.

Excellent!

HERMINIE.

J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir... vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND.

Je le crois bien... j'arrive!

HERMINIE.

Aussi j'ai deux pétitions à vous adresser! ça vous étonne?

RAYMOND, souriant.

Non, parbleu! ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!...

HERMINIE.

La première, mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas, c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet!

RAYMOND.

Coquenet! justement... (Montrant le papier qu'il tient à la main.) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée!...

HERMINIE.

Il demande la place de receveur.

RAYMOND, montrant la pétition.

Je le vois bien!

DE GUIBERT.

Que sollicite aussi un M. Rabourdin... mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE.

Un ami intime...

RAYMOND, avec intention.

Que tu connais... tu es sûre de le connaître?

HERMINIE.

Pas beaucoup!... mais mon mari...

RAYMOND.

Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations, car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE.

Quelque envieux!

RAYMOND.

Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion, enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale!

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas devinée, le peu de mots que vous a dits mon mari, la tendresse que j'ai pour lui, et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND.

Je comprends; c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, avec calinerie.

Eh bien! oui, toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue.

RAYMOND, imitant son ton.

Eh bien! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE.

Et pourquoi donc?... il est capable ou il ne l'est pas?

RAYMOND.

C'est évident! voyons le dilemme?

HERMINIE.

S'il est capable, faites-le nommer...

RAYMOND.

C'est juste; et s'il ne l'est pas?...

HERMINIE, vivement.

Raison de plus, car vous l'êtes, vous!... et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND.

Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre qu'un seul mot : non.

HERMINIE, avec colère.

Vous osez dire : non!...

RAYMOND, froidement.

Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler, et à n'y plus penser.

HERMINIE.

Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND.

Permis à toi, et tu trouveras de l'écho; il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE.

Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis; c'est indigne de traiter ainsi sa sœur... une sœur qui vous aime.

DE GUIBERT.

Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND.

Et toi aussi... qui t'en mêles?... c'est charmant d'être ministre, on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE.

Ah! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être votre sœur, j'étais votre pupille... (De Guibert lui fait signe de se taire.)

RAYMOND.

Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE.

Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, à demi-voix.

Ma femme, au nom du ciel... (Haut, et pour interrompre la conversation.) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, entrant sur ces derniers mots; HERMINIE, à l'extrême gauche; DE GUIBERT, au milieu du théâtre; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, allant s'asseoir à droite; LUCIEN, appuyé sur leur fauteuil; RAYMOND, allant causer avec elles; BELLEAU; BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

(Ces derniers entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures: des dames s'approchent du piano qui est ouvert; d'autres travaillent, pendant que Belleau va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.)

LE VICOMTE, à de Guibert.

De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT.

Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, à Herminie, en s'inclinant.

Alors nous ne rirons plus, nous admirerons, et j'en ai grand besoin, je m'ennuie déjà ici...

DE GUIBERT, souriant.

Et les plaisirs... et les amours?...

LE VICOMTE.

Bah! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent

l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT.

Prenez garde, vous devenez philosophe !...

LE VICOMTE, levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. A part.

M. Raymond !... (Il s'approche et le salue.)

RAYMOND, lui rendant son salut.

N'est-ce pas monsieur le vicomte de Saint-André ?...

LE VICOMTE.

Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND.

Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (Souriant.) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, de même.

C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve; mais en revanche, là comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi, et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, froidement.

Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, étonné.

Monsieur...

RAYMOND.

Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes. A votre âge, on n'a que des camarades, on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet !... mais ça ne suffit pas, il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE.

Ah ! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND.

Eh bien ! nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE.

Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, à demi-voix.

Le ministre ! (Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles. Pendant ce temps entre Coquenet, qui s'approche de M. et de madame de Guibert.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, COQUENET.

COQUENET, à demi-voix, à madame de Guibert.

Eh bien ! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?

HERMINIE.

Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET.

Ah bah!

HERMINIE.

On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT.

On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET.

Et qui donc?...

DE GUIBERT.

Quelqu'un de l'endroit.

COQUENET, vivement.

Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin, mon concurrent.

DE GUIBERT.

C'est possible.

COQUENET.

C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire, et vous conviendrez que c'est indigne, que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir; je le dirai partout.

DE GUIBERT.

Et tu feras bien.

HERMINIE.

Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET.

C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... (A part.) Mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille, et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous... (Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant le piano qui était au fond de l'appartement.

DE GUIBERT, à haute voix.

Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?... (A sa femme qui est assise.) Le quatuor de *la Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE.

Je suis bien en train de chanter!...

DE GUIBERT.

Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, vivement.

Oh! du tout!... (Bas, à Lucien, qui est près d'elle.) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, à part.

Ça la contrarie... (Se levant vivement et passant près d'elle.) Eh bien! voyons... je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier, et si Mademoiselle y consent...

CÉCILE.

Pardon, Madame, nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes, la voix de basse, d'abord...

DE GUIBERT.

C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, à part, et souriant.

Belle recommandation pour être ministre.

DE GUIBERT, montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.

Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux, qui, de plus, accompagne à merveille. (Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.) Allons, ma chère amie... (Allant à Cécile.) Allons, Mademoiselle, il n'y a plus à refuser, vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, souriant.

Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, à demi-voix, et d'un air de prière.

N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE.

J'obéis.

HERMINIE, avec bonté.

Et vous avez raison. (A part.) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.

Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix. (De Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse ; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.)

COQUENET, présentant une carte à Raymond.

Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, prenant la carte.

Très volontiers... (Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.)

LUCIEN, à Raymond, qu'il prend par le bras.

J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?...

RAYMOND.

Je l'ignore. (Lui montrant Belleau qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout. (Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.)

LUCIEN, pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.

Dis-moi, Belleau, quel est ce jeune homme... là... au piano?...

BELLEAU.

Près de la jeune personne? (D'un air malin.) Hein! comme ils se regardent, et comme ils ont l'air de s'entendre!... (Avec finesse et à voix basse.) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, étonné.

Comment, un des trois?

BELLEAU.

Oui... l'on prétend qu'elle a déjà eu trois aventures...

LUCIEN, remettant son verre sur le plateau.

Morbleu!

BELLEAU.

Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, cherchant à se contenir.

Pardon... (Cherchant à rire.) Eh!... de qui le sais-tu?...

BELLEAU.

De personne; on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu... (Il va présenter son plateau à d'autres personnes.)

LUCIEN, à part.

Non, ce n'est pas possible, c'est absurde!... ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!... ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, lui montrant la table qui est prête.

Si Monsieur veut tirer les cartes... (Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, s'efforçant de rire.

Oui, Monsieur, mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon, avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, à voix basse.

Silence... il ne faut pas parler de cela; vous savez donc aussi?...

LUCIEN, dans le dernier trouble.

Mais... à peu près...

COQUENET, à voix basse.

Ils disent trois ou quatre intrigues, mais ce n'est peut-être pas vrai; il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit... (Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.)

MADAME DE SAVENAY.

J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, hors de lui.

Oui, Madame. (Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.)

RAYMOND ET COQUENET, l'entraînant.

Allons, plaçons-nous...

DE GUIBERT, au piano.

Enfin nous sommes prêts... nous commençons!... (M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore, et prêt à s'asseoir regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre; il faut que je parle à Raymond, car, enfin, rien n'est encore terminé!... excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à

un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs, sans preuves! Il est vrai que j'ose à peine interroger, tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile. Mais enfin, des preuves, personne n'en donne... il n'y en a pas, et cependant cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure; et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas; bien plus, ils diront que je n'ignorais rien, ce Coquenet l'attestera, lui qui est venu hier tout me raconter à moi-même... Je savais tout, et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance, pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!... Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!... quelle contrariété! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE.

Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?...

RAYMOND, avec son chapeau et ses gants.

Non vraiment!... le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon incognito, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas Lucien? Vous allez dire vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN.

Mon ami, j'aurais voulu te parler..

RAYMOND.

Est-ce à ce sujet?...

LUCIEN.

Non, pour autre chose...

RAYMOND.

Impossible, en ce moment... ces messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la

population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager (Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.) le contrat que nous signerons...

LUCIEN.

C'est justement à propos de cela, que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND.

Je devine, ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur qui a présidé à tout cela!

LUCIEN.

Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance!

RAYMOND.

Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (A sa sœur.) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE.

Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!...

RAYMOND.

Ce n'est pas une raison d'exactitude, au contraire! N'importe, j'aime à y croire, et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, à demi-voix.

Oui, mais comme je te le disais, je désirerais te parler...

HERMINIE, faisant la révérence.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND.

Quoi! même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite, les dames d'abord, c'est de droit... (Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.)

HERMINIE.

Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND,

Si vraiment; j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité; jamais de torts sérieux!... et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!... C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE.

Eh bien, Monsieur, s'il en est ainsi, vous savez ce que je vous ai dit hier?..,

RAYMOND.

Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE.

Pour cette nomination dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte,..

RAYMOND.

Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé,..

HERMINIE, avec joie.

Il serait vrai?

RAYMOND.

Et ce n'est pas ton mari.

HERMINIE, avec colère.

Ah! c'est une trahison!...

LUCIEN, avec étonnement et se levant.

Comment! il était sur les rangs!...

RAYMOND.

Tu l'entends!... voilà Lucien, voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention, et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, avec chaleur.

Oui, vraiment, pour ton honneur...

RAYMOND.

Je ne leur fais pas dire...

HERMINIE, à Lucien.

Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, se retournant vers Lucien.

A toi, maintenant, parle...

LUCIEN.

Pas devant ta sœur...

HERMINIE.

Je comprends, encore quelque perfidie, quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, entrant et s'adressant à Raymond.

M. le sous-préfet et toutes les autorités sont en bas, dans une

calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND.

Je cours au devant d'eux... (A Lucien, qui veut le retenir.) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons; il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre, ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, naïvement.

Oh! non, monsieur le ministre, ils n'oseraient pas; car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!...

RAYMOND, riant, à Lucien.

A merveille!... ils avaient déjà commencé. (A Belleau.) Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage (En riant.) de les interrompre!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE.

Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre pretendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?...

HERMINIE.

Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai, (Avec ironie.) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (Lui faisant la révérence.) à vous, Monsieur, son heureux époux!... (Elle le salue et sort.)

SCÈNE V.

LUCIEN, seul, avec agitation.

Et elle aussi, dont les compliments ironiques... elle sait tout... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde vous le dit, tout le monde ne peut avoir tort. Il est im-

possible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (Se retournant vers le fond.) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte, il faut connaître la vérité.

SCÈNE VI.

LUCIEN, à l'écart, près de la table où sont les journaux; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien.

C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué ?...

MADAME DE SAVENAY.

Quoi donc ?...

CÉCILE.

Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence, et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY.

Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay, et leur respect...

CÉCILE, toujours gaiement.

Était bien grand!... ils baissaient tous les yeux sans nous adresser la parole, et à peine étions-nous passées, j'entendais derrière nous un bourdonnement qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, gravement.

De nouvelles arrivées, surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières, sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville, où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE.

Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier de la gratification que leur je avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, s'avançant.

C'est donc vrai !...

CÉCILE, l'apercevant.

Ah ! Monsieur, vous étiez là?...

LUCIEN.

Oui, Mademoiselle... (Vivement.) Mais cette gratification dont vous parlez?...

CÉCILE.

Vous savez, ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie; j'ai osé lui raconter leur dévouement, et jugez de mon bonheur!... ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN.

Pas autre chose!... (Avec trouble.) Je veux dire... voilà tout!...

CÉCILE.

Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!... et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant joie que j'en étais attendrie, je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres, et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre. Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs.

MADAME DE SAVENAY.

C'est possible; mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve. Ce matin, et pendant que je prenais mon bain, les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici, qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE.

Pauvre jeune fille!...

MADAME DE SAVENAY.

Et leur indignation m'a fait plaisir!... une demoiselle de haute naissance, qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations, pour ne pas dire plus!... Concevez-vous cela?... concevez-vous un pareil scandale?...

CÉCILE, souriant.

Peut-être aussi est-ce un mensonge? car cela me paraît si invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY.

Invraisemblable ou non, j'admets (car je suis toujours portée à l'indulgence), j'admets qu'il y ait eu seulement inconséquence,

où étourderie... n'importe, elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle, elle est dans son tort... de ce côté-là, je suis sans pitié. Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?...

CÉCILE.

Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY

Pourquoi?... parce qu'il n'y avait rien; où il n'y a rien, le monde perd ses droits, car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains, il y a toujours quelque chose!... n'est-ce pas, monsieur Lucien?... Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc?... comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, passant entre les deux femmes.

J'en conviens, mais c'est de colère et d'indignation, car moi aussi je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, souriant.

Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN.

Oui, Madame, et je cherche en vain à m'expliquer qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions!...

CÉCILE, vivement et sautant de joie.

Elle n'est donc pas coupable? Ah!... que vous me faites plaisir!... (A madame de Savenay.) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur, contez-nous cela!... vous la connaissez donc?

LUCIEN, avec trouble.

Oui, sans doute, et beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, sèchement.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, avec émotion.

J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi, car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY.

Est-il possible?...

CÉCILE, naïvement.

Alors, et moi aussi, je la connais donc? (Avec joie.) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue!... car de toutes mes amies de pension, il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?

LUCIEN.

Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous

porter, je dois tout vous dire, ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages, et les moyens de les punir.

MADAME DE SAVENAY.

Parlez donc!

CÉCILE.

Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN.

C'est vous!...

CÉCILE, poussant un cri et passant près de madame de Savenay.

Moi!... moi! grand dieu!...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation.

Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!...

CÉCILE, lui prenant les mains.

Ah! que je vous remercie!...

LUCIEN.

Oui, je pense comme vous; oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre...

MADAME DE SAVENAY.

Et comment?... et par qui?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour un autre, on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent... Et d'abord, ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux, que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN.

Je l'ignore!... mais à quelques mots que j'ai entendus, là, au salon, où j'écoutais incognito; à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (A Cécile.) et que m'a répétées madame de Guibert, la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portez à votre tuteur.

MADAME DE SAVENAY.

Là... je vous l'ai toujours dit!.. vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation!... ce matin encore, ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole, vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE.

J'ai eu tort, sans doute; mais cependant...

MADAME DE SAVENAY.

Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations...

LUCIEN.

Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification, cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY.

Vous voyez bien!... Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?... vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances, et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, avec inquiétude.

En vérité...

MADAME DE SAVENAY.

Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien, tout est juste!... et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il faut partout de Cécile un tel éloge, c'est une telle admiration, que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN ET CÉCILE.

Lui?...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

En tout bien, tout honneur, s'entend, car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, avec impétuosité.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe : les suppositions ne respectent rien... et je ne voulais pas, je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, passant devant lui.

Moi, la marquise de Savenay!... Je voudrais bien voir qu'on se permît.

LUCIEN.

J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays [illegible] à

l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri.

Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN.

On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, vivement et avec joie.

Ce n'est donc pas vrai? cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY.

Si Monsieur... mais d'abord elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, avec impatience.

Eh! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY.

Il importe, Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de juillet, elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN.

Par qui?...

MADAME DE SAVENAY.

Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, avec force.

Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due?...

CÉCILE.

Ma pauvre cousine!

MADAME DE SAVENAY.

Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies, vos inconséquences qui rejaillissent sur moi, et me compromettent.

CÉCILE.

J'espère que non, Madame; de pareils bruits sont trop ab-

surdes pour que la raison n'en fasse pas justice... (Passant près de Lucien, et avec dignité.) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur, vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN.

Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais; quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!...

CÉCILE.

Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause, je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur : je ne suis pas coupable, je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner, mon serment... S'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies, si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi, ce sera un gage d'estime que je n'oublierai jamais, une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier, et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse. (Elle salue et sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, avec désespoir.

Ah! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu, mais les autres!...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Cela me regarde!... car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile.

LUCIEN, avec doute.

Vous croyez?

MADAME DE SAVENAY.

J'en suis sûre! Quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay, je me montrerai, ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre!... qu'ils viennent, je les attends!...

LUCIEN, avec impatience.

Mais c'est qu'ils ne viendront pas!... et en attendant, ces bruits circulent; et que leur opposerez-vous?...

MADAME DE SAVENAY.

La vérité...

LUCIEN, avec impatience.

Eh! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence; on ne discute plus une calomnie qui circule; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez pour vous...

LUCIEN.

Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY.

Vous, Monsieur!... mais moi, je saurai y résister, et faire triompher la vérité; il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur, cela me regarde, ne vous en mêlez pas!... Qui vient là?

LUCIEN.

Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY.

C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, après l'avoir saluée.

N'est-ce pas madame la marquise de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?...

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Moi-même, Monsieur...

COQUENET

Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?... Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle, tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

[illegible]

Pour quelles raisons [illegible]

Vous voyez, Madame, [illegible]

[illegible] famille [illegible]

[illegible]

A qui le [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LUCIEN

[illegible] je vous [illegible]

COQUEREY.

C'est tout ce que je demande... [illegible]

[illegible] je sollicitais une place, [illegible]

[illegible] obtenir, lorsque M. [illegible]

[illegible] au ministre comme un [illegible]

[illegible] sans considération... [illegible]

[illegible] c'est [illegible]

[illegible] je ne m'en suis [illegible]

[illegible] perdu de réputation [illegible]

[illegible] mieux ne pas [illegible]

[illegible] enfin on m'attaque [illegible]

et c'est pour moi [illegible]

nommé, pas pour autre [illegible]

LUCIEN ET [illegible]

Eh bien! Monsieur [illegible]

[illegible] d'ab[illegible]

ministre, dont le crédit a échoué... et... alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY.

A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir?...

COQUENET.

Cela vous plaît à dire... (Hésitant.) Mais vous savez mieux que moi, et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY.

Comment?...

COQUENET.

Vous pouvez tout sur elle, qui peut tout sur le ministre, témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation, voulant parler,

Monsieur!...

COQUENET, continuant plus vivement.

Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Quinze mille francs!...

LUCIEN, de même, à madame de Savenay.

Otez-leur donc maintenant de l'idée!... (Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.)

COQUENET, continuant toujours.

Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme, à un père de famille; vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (Baissant la voix.) et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri d'indignation.

Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!

COQUENET, étonné.

Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?...

LUCIEN, à demi-voix et avec impatience.

Eh! Madame! comme je vous l'ai dit! vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, et qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET.

Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces

dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver...» Après cela, si je m'y prends mal... excusez-moi.

MADAME DE SAVENAY, se contenant à peine.

Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?...

LUCIEN, à demi-voix.

Modérez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY.

Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière... soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, donnant le bras au VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, donnant le bras au vicomte et s'adressant à son mari.

Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux !... Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle, encourager les arts! ne venez-vous pas avec nous?...

DE GUIBERT, se jetant dans un fauteuil à gauche.

Je n'aime pas les arts... parce que c'est moi toujours qui paie les mémoires.

HERMINIE, tenant toujours le bras du vicomte.

Eh bien ! nous irons sans vous.

COQUENET, passant entre de Guibert et sa femme, bas à Herminie.

Je joue de malheur, j'ai encore échoué !...

HERMINIE, riant.

Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, s'approchant d'elle et à haute voix.

Je suis enchantée de vous voir, Madame,.. j'allais chez vous !...

HERMINIE.

Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.

Non des nouvelles... mais une leçon... (Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.)

HERMINIE, à madame de Savenay.

Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser; je

suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, lui faisant signe de se taire.

Ma femme!...

HERMINIE.

J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, avec une colère concentrée.

Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT.

Madame!...

MADAME DE SAVENAY.

Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (Geste d'Herminie et de Lucien.) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, à demi-voix, à madame de Savenay.

Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY.

Non, Monsieur, il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE.

Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, froidement.

Moi, Madame, je n'ai rien dit, je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?...

MADAME DE SAVENAY.

Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, avec indignation.

Par moi!... vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY.

Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... j'en appelle à ces Messieurs... qu'ils prononcent! (Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.)

HERMINIE, hors d'elle-même.

Ah! c'en est trop!... le ciel m'est témoin que je voulais me taire! mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication, puisqu'on appelle calomnies des vérités, il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, voulant l'empêcher de parler.

Ma femme!...

HERMINIE.

Eh! Monsieur, n'ayez pas peur!... je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente, une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (Appuyant sur le mot.) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

Quelle indignité!...

HERMINIE, lui faisant la révérence.

Était-ce du vôtre, Madame?... mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY.

Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE.

Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY.

Et quel est-il?...

HERMINIE.

Mon mari...

DE GUIBERT, passant près de madame de Savenay

Permettez...

HERMINIE, continuant avec chaleur.

Qui devant moi, (Montrant Coquenet.) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, passant près d'Herminie.

C'est vrai, il m'a avoué à voix basse que c'était lui! lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, avec colère.

Ah! voilà ce que j'ignorais, (Se retournant vers son mari.) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, à sa femme.

Je te jure que non...

HERMINIE à demi-voix.

Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond !...

TOUS.

Raymond!

LUCIEN, avec colère, et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.

C'était donc Raymond!...

HERMINIE, de l'autre côté, à son mari.

Était-ce vous?

LUCIEN, de l'autre côté.

Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, entre les deux, avec embarras,

Mais, Monsieur, mais, ma femme...

LUCIEN ET HERMINIE.

Répondez!

DE GUIBERT.

Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY.

Qui donc, alors?

DE GUIBERT, avec un embarras toujours croissant.

Qui donc?... eh! mais... que vous dirai-je?... un jeune homme fort bien... fort aimable!... probablement... une première inclination...

LUCIEN, à part.

O ciel!

DE GUIBERT.

Qui aura sans doute commencé à Paris... (Vivement.) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé!

HERMINIE, à son mari, avec impatience.

Mais enfin, Monsieur, cette personne...

LUCIEN.

Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, avec embarras.

Eh bien! eh bien! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute, que je ne voulais compromettre personne; mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André!

LE VICOMTE, courant à lui avec colère.

Monsieur de Guibert!

HERMINIE, au vicomte.

Vous, Monsieur! est-il possible?...

LE VICOMTE, à de Guibert, de même.

Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT.

Je ne dis pas non! mais dans la position où je me trouvais, quand, à son corps défendant, il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, de même.

Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?...

DE GUIBERT.

C'est autre chose, ça me me regarde plus!... que ça ne soit pas, j'y consens, je le veux bien, mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu!

LE VICOMTE, de même

Monsieur!...

DE GUIBERT.

Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, avec feu.

Et si je vous ai abusé, si je me suis vanté, si j'ai menti... si par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être, j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, vivement.

Convenons-nous de ça?... à la bonne heure!... je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (Regardant Lucien.) et pour tout le monde.

LE VICOMTE.

Et cela est ainsi... (A voix haute.) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison. (Il sort.)

SCÈNE X.

PLUSIEURS BAIGNEURS, à gauche, ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite, LUCIEN, debout, près de MADAME DE SAVENAY, qui vient de tomber dans un fauteuil; D'AUTRES BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.

COQUENET, sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.

C'est un brave jeune homme, un galant homme... qui se conduit bien; il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, à demi-voix.

Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, stupéfaite.

Comment, c'était lui!... et l'année dernière encore!...

DE GUIBERT, riant.

Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, avec impatience.

Si, Monsieur! en tout temps, c'est très-mal, c'est indigne! (Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.)

MADAME DE SAVENAY, assise de l'autre côté.

Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN.

Ni moi non plus... (A part, avec douleur et colère.) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!...

MADAME DE SAVENAY.

Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat, que l'on ignorait encore!...

LUCIEN, à part.

Grâce au ciel!... (Se retournant.) Dieu! c'est elle!... (A l'entrée de Cécile, chacun fait un mouvement et garde le silence.)

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, entrant par le fond; LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, par groupes, au fond du théâtre.

CÉCILE, traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.

Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique qui m'arrive à l'instant, de votre part.

HERMINIE.

Une corbeille... (A part.) C'est la mienne.

CÉCILE.

Vous la verrez.

HERMINIE.

Je la connais.

CÉCILE.

C'est délicieux, n'est-ce pas!... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, troublé.

Mademoiselle!

CÉCILE.

C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, à demi-voix et avec étonnement.

Sa femme!

COQUENET, à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.

La femme... de ce monsieur...

DE GUIBERT.

Eh! oui... sans doute...

COQUENET.

Et moi qui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.

Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?...

LUCIEN, à demi-voix, avec émotion et douleur.

Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!... (Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIEN.

CÉCILE, étonnée.

Comment! il s'éloigne? (S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.) On m'évite... on détourne les yeux... (Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.) Ah! Madame... Madame... qu'est-ce que cela veut dire?...

MADAME DE SAVENAY, se levant, et d'une voix grave.

En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!... ailleurs, et plus tard, je vous parlerai, et vous dirai ce que je pense!... (Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.)

COQUENET, voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.

Pauvre jeune fille!... elle me fait de la peine!... (A part.) Mais voyez pourtant comme tout finit par se savoir! (Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne, et sort avec elle et Coquenet.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, seule et se soutenant à peine.

Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!... Ah! c'est le dernier coup!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?... à qui demander justice?... et dans mon malheur... (Raymond paraît à la porte du salon à droite.) que me reste-t-il?

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, à la porte du fond.

RAYMOND.

Moi! moi! mon enfant!...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, mon ami... mon sauveur!... défendez-moi. (S'arrachant de ses bras.) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection; ils me soupçonneraient; ils m'accuseraient; ils diraient...

RAYMOND.

Eh! qu'importe?... En traversant l'autre salon, leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!... je n'y ai rien compris, sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah! il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!... elle me connaît; elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... Allons, ma fille, allons, ne tremble pas, relève la tête, regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque, appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!... (Il emmène Cécile par la porte du fond.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU

(Saint-André se promène vivement et sans parler; Belleau le suit.)

BELLEAU.

Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, se promenant.

Laisse-moi tranquille!...

BELLEAU.

Après cela, il sera trop tard, et quand on est malade

LE VICOMTE, de même.

Je ne le suis plus...

BELLEAU.

Déjà?... Ce que c'est que l'eau de mer!...

LE VICOMTE.

Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison... j'en veux à moi-même et à tout le monde!... J'ai beau répéter : cela n'est pas.... cela n'est pas!... ils ne veulent pas me croire; au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU.

Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon, mais avec moi, vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE.

Et toi aussi!... quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU.

Si Monsieur a ses raisons, je le veux bien...

LE VICOMTE.

Des raisons, et lesquelles?... si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir, j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU.

Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!... on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, avec colère.

Encore, morbleu!...

BELLEAU.

Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle, et de sa tante surtout... une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?...

BELLEAU.

Ça signifie, s'il faut vous l'avouer, que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE.

Eh bien! achève...

BELLEAU.

Eh bien! les jeunes gens comme il faut, les jeunes gens de

Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur, et que décidément il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE.

Des motifs? et que peuvent-ils supposer?...

BELLEAU.

Je ne vous ne le dirai pas. Mais voilà M. Coquenet qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE.

Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, allant à lui, et lui donnant la main.

Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!...

LE VICOMTE.

Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET.

Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!... peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE.

Mais, Monsieur...

COQUENET.

Et puis, non-seulement c'est généreux, mais adroit. Aussi, vous y gagnerez, car on gagne toujours à se bien conduire, et si vous étiez convenu de la moindre chose, vous étiez perdu.

LE VICOMTE.

Comment cela, s'il vous plaît?...

COQUENET

A cause du ministre... qui eût été furieux. On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, étonné, et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui

C'est la maîtresse du ministre?...

COQUENET.

Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a pro que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE.

Quoi! Monsieur, vous pourriez croire...

COQUENET.

Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs, vos amis intimes, qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames, au contraire, mais que, dans cette occasion, et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE.

Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse pour flatter un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET.

Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE.

Non, non, et je lui en demanderai raison. Mais apprenez-moi tout, racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET.

Rien que d'inoffensif et de tout naturel; ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE.

Que je regrette maintenant. Oui, j'ai eu tort, c'est ma faute, et pour un rien je dirais que c'est vrai...

BELLEAU.

Dame!... si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE.

Eh non! morbleu! cela n'est pas!...

COQUENET, froidement.

Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE.

Eh! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, effrayé.

Par exemple!...

LE VICOMTE, le rassurant.

Eh non!... je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous

êtes innocent de tout ceci. Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... Et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET.

Silence! voici le ministre!...

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, à part,

Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!... ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, avec bonté.

Ah! monsieur de Saint-André...

LE VICOMTE, d'un air de hauteur.

Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND.

J'arrive! mais, avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, à demi-voix.

Vous voyez déjà!... c'est une place!... (A part.) Est-il heureux!... (Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.)

RAYMOND.

Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas!

LE VICOMTE, balbutiant.

Mais... Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, avec bonté.

Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (Le congédiant de la main.) Allez!... (Il remonte le théâtre et s'adresse à Belleau, qui est resté au fond.) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour, et que je l'attends ici, dans ce salon.

BELLEAU.

Oui, Excellence. (Montrant l'autre salon.) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs. (Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table à gauche, et prend un journal qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.

LE VICOMTE.

Si c'est une place, je refuse!

COQUENET, haussant les épaules.

Allons donc!

LE VICOMTE, de même.

Je refuserai, je vous le jure. (Il sort.)

COQUENET, à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal.

Pour en avoir alors une meilleure, car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... Ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ce sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire et apercevant Coquenet.

Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier, depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner, sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, avec joie.

N'est-il pas vrai? (A demi-voix et secouant la tête.) C'était un mauvais choix!

RAYMOND.

Très-mauvais, comme vous me le disiez, un homme sans capacité, sans considération...

COQUENET, de même.

C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur!

RAYMOND.

Est-il possible! en auriez-vous la preuve?

COQUENET, en confidence.

Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi! moi, qui vous parle!...

RAYMOND.

Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste, je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, vivement.

C'est tout ce que je veux; et maintenant, Monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...

RAYMOND.

Je suis à vos ordres, Monsieur, (Voyant Lucien qui entre.) mais dans un autre moment, si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET.

Je m'en doute bien, et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, le retenant au moment où il va sortir.

Comment, Monsieur, vous vous doutez...

COQUENET, avec un air de finesse.

Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit, et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND.

Que nous réduirons à leur juste valeur, je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur!...

COQUENET.

Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note... (Il le salue et sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, qui est entré lentement et d'un air sombre; RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc?...

LUCIEN.

Ce que j'ai... tu me le demandes? Ils disent tous, (Montrant la porte à droite.) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi, que tu m'as trompé, abusé...

RAYMOND, riant avec ironie.

En vérité?

LUCIEN.

Que tu as voulu me rendre la fable de tous, m'avilir, et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent!

RAYMOND.

A merveille! on a toujours le temps de se battre, on n'a pas toujours celui de parler raison, et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher? je ne sais rien! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne; j'aurais pu demander, interroger... les nouvelles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies...

Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient, absurdes! à commencer par toi... Accuse-la, maintenant, je suis prêt à la défendre!

LUCIEN.

Ce n'est pas moi qui l'accuse, c'est une rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle! c'est la voix publique..

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle? et pour la composer combien faut-il de clameurs et de sots réunis? Des bruits ne sont pas des preuves, il m'en faut d'autres, il me faut des faits...

LUCIEN, avec embarras.

Eh bien! on dit... on prétend...

RAYMOND.

Des faits...

LUCIEN, baissant la voix.

Eh bien!... on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, froidement.

Quels sont-ils?...

LUCIEN.

Toi, d'abord...

RAYMOND, avec un contentement ironique.

A la bonne heure, voilà une calomnie qui ne procède point par détour.., et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette, comme je les aime. Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père, de celui à qui je dois tout, qu'il me l'a confiée à son lit de mort, que je l'ai élevée comme mon enfant, et qu'on ne déshonore pas son enfant! ce serait peut-être une raison pour toi, ce n'en est pas une pour la calomnie, qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste, et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme; mais je te donnerai des arguments plus positifs; je te parlerai de calculs, d'intérêts, des miens, et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile, si j'en avais été aimé, pourquoi ne pas l'épouser?... non-

seulement elle est jeune, elle est belle, mais elle est riche,.. par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité,.. Elle est riche!,.. et je n'ai rien! tu le sais, toi, tu en as les preuves... (Avec orgueil.) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme, et grâce au ciel, je n'ai rien, et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme!... Pourquoi?... pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur!... pour être infâme à plaisir!...

LUCIEN.

Non, non, cela n'est pas!

RAYMOND.

Voilà ce qu'ils proclament, cependant, et tu as pu les croire! Et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nouveaux partis, et je les ai éloignés, je t'ai choisi parce que je te savais un honnête homme, et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami.. comme un frère... entends-tu bien.,, car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière, et loin de renoncer à un pareil trésor, je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié! et cependant je te l'ai donnée à toi! qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses; à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi. (Geste de Lucien.) Rassure-toi, j'ai tout dit, et maintenant, si tu le veux, nous pouvons finir par là.

LUCIEN.

Non, non, tout est faux et absurde... pour toi, du moins, que je crois, que je révère... mais les autres!...

RAYMOND.

Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?..

pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?

LUCIEN.

C'est impossible... pourquoi une insistance, une animosité pareilles?... Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND.

Voilà le grand mot!...

LUCIEN.

Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND.

Personne, et cela n'empêche pas!... la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!... Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance plutôt au mal qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!... Par ce moyen, la calomnie est partout, et le calomniateur nulle part; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas; mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!...

LUCIEN.

Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents!...

RAYMOND.

Ça n'y fait rien.

LUCIEN.

Ton beau-frère, par exemple, M. de Guibert,

RAYMOND.

Il appartient à la majorité de la société,,, C'est un sot!...

LUCIEN.

Mais ta sœur, Herminie?...

RAYMOND.

Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes. Misère et vanité que tout cela!... Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent, c'est leur état, ils le font en conscience!... Ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui

ne nous défendent pas, qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables !...

LUCIEN.

Moi ! j'ai gardé le silence...

RAYMOND.

Ah ! voilà nos amis !... ils se taisent !... C'est là leur seul courage !... ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu ! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix ! Ils entendront la mienne, car le bruit ne m'effraye pas... et quand on attaque mes amis, entends-tu bien, je ne recule pas, je reste près d'eux ! devant eux !... et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN.

Peux-tu en douter?...

RAYMOND.

Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN.

D'abord ne pas nous battre !

RAYMOND.

C'est convenu !... la réputation de Cécile n'y eût pas résisté, et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite, la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source. Eh bien ! essayons !... remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits?... Par qui ces premières rumeurs te sont-elle parvenues?... cherche, rappelle-toi...

LUCIEN.

Que sais-je?... c'était hier, ici, dans ce salon !... (En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.)

LUCIEN, au moment où Belleau est entré.

Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier..

RAYMOND.

Cela ne m'étonne pas, ça devait partir d'aussi bas ! Eh bien ! cette opinion publique dont tu parlais, en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, à demi-voix et entre ses dents.

Un misérable...

RAYMOND, de même.

Que tu méprises quand il est seul, et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs. Après !... quel autre encore ?...

LUCIEN.

Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, avec impatience.

Qui? enfin...

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.

Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!...

RAYMOND, étonné.

M. Coquenet!...

LUCIEN.

Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, étonné.

Quoi!... c'est là M. Coquenet?

COQUENET, avec embarras, et serrant sa pétition.

Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND,

Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille que rien ne vous donnait le droit d'accuser, ni même de soupçonner...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, Monsieur, et je le croyais... je le croyais, et pourquoi?

RAYMOND.

Parce que vous la connaissiez, sans doute?...

COQUENET.

Parce que je ne la connaissais pas; parce que je ne l'avais jamais vue; parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez, et que, de plus, le fait m'était attesté par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND.

Et qui donc?...

COQUENET.

Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND.

Mon beau-frère...

COQUENET.

Qui m'a avoué, ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND.

Lui!... qui a vu Cécile hier pour la première fois...

COQUENET.

Il est vrai qu'aujourd'hui, (Montrant Lucien.) et devant Monsieur, il est convenu que ce n'était pas lui, mais un de ses amis, un jeune homme qui le nie, qui s'en défend...

RAYMOND, à Lucien.

Eh bien! tu le vois, le nombre diminue en avançant, et tout se réduit déjà à un seul qui n'en convient pas... c'est sur un mot, sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur, la réputation d'une femme... Mais enfin, cela vient de de Guibert : cela me regarde maintenant. (A Lucien.) Toi, vois ces dames, rassure-les!... console-les!... je vais faire dire à mon beau-frère que je l'attends ici,

COQUENET.

J'y vais moi-même, et je vous l'envoie, trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies, et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!... (Il sort par le fond, et Lucien par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, seul.

Ah! M. de Guibert!... je vous apprendrai!... Et quant à ce jeune homme dont il a parlé, je saurai, je connaîtrai par lui...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, apercevant le vicomte qui s'est approché de lui, et qui le salue

Ah! monsieur de Saint-André!... vous avez reçu?...

LE VICOMTE, avec émotion,

Oui, monsieur le ministre... cette mission,... dont vous voulez bien me charger!... et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?...

LE VICOMTE.

Parce que, dans la situation où je suis, elle m'enchaînerait, m'empêcherait de dire la vérité, et surtout de souffleter ceux qui en douteraient,

RAYMOND.

Je vous avoue que je ne comprends pas,

LE VICOMTE.

Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier, ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!...

RAYMOND.

Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends maintenant... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE.

Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier à tout le monde, à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, vivement.

Ah ! nous y voilà!... C'est vous, que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE.

Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, se frottant les mains.

Bravo!... je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE.

Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable.

RAYMOND, apercevant de Guibert, qui entre, et courant à lui.

C'est ce que nous allons voir!... Venez ici, Monsieur, venez...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, étonné.

Qu'y a-t-il donc?... Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi,

RAYMOND, à de Guibert.

Et ce n'est pas sans raison !... Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, vivement, à Raymond.

Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (Montrant de Guibert.) Oui, Monsieur, et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin, il avait le droit de parler ainsi ; et je dois convenir que, même en se trompant, même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, avec bonhomie.

Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter ?...

RAYMOND, au vicom
onsieur, achevez!... Com
plication...

LE VICOMTE, avec troub
Monsieur.

DE GUIBERT.
ssi, pour moi-même qui, a
lomnié!...

RAYMOND, lui faisant signe de

LE VICOMTE, à Raymon
ent... je ne demanderais p
it de vous la donner, cette
eut-être, d'autres personnes

RAYMOND.
s nommerez pas; je ne vous
.

LE VICOMTE.
s sont, eux-mêmes, difficiles
ans y avoir réfléchi... sans y

RAYMOND.
jeune homme d'esprit, comi
t dire.

DE GUIBERT.
nous comprendrons à demi-m

LE VICOMTE, à Raymond.
mieux ne confier cet aveu qu'à

RAYMOND.
!... ce n'est pas devant moi, c'e
calomnie a eu lieu; c'est devan
a rétracter. (Il fait passer le vicomte e

DE GUIBERT.
ute raison, et de toute équité...

LE VICOMTE, avec hésitation.
bien... et malgré cela... (Comme
Messieurs, il y six mois, à Rouen
it à l'hôtel d'Angleterre, une fem

DE GUIBERT.

LE VICOMTE, froidement.
veuve...

COQUENET.

vous être agréable, quoique ce matin ma-
m'ait bien mal accueilli... mais vous, je

CÉCILE.

na reconnaissance... (A madame de Savenay.) Voilà
t montré quelque intérêt...

COQUENET.

dames, par une des portes latérales...

CÉCILE.

rtons !...

SCÈNE III.

DAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

urquoi donc?...

CÉCILE.

arrive, tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, souriant.

eille... je suis accouru avec M. de Saint-André
ù le combat commençait. Impossible de faire
ux deux adversaires, et c'est en me jetant
reçu cette égratignure, (Montrant sa main enveloppée
ir.) seule goutte de sang qui ait coulé dans
faire...

MADAME DE SAVENAY.

M. de Saint-André était blessé.

CÉCILE.

ement...

COQUENET.

garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un

RAYMOND.

nt comme on écrit l'histoire!
cela, aux récits des grandes batailles. Du
, la paix!... elle vient d'être signée. M. de
ons donné à Lucien des raisons si claires,
es, que celui-ci a tendu la main à son ad-

vieille parente, le salon de l'hôtel pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi, et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence ma faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT.

C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE.

Mais pas aussi bien, peut-être, que je le devais... Que voulez-vous? ces dames étaient inconnues dans l'hôtel, je ne les avais jamais vues, je ne devais plus les revoir; et l'amour-propre, la vanité de jeune homme, d'autres raisons, plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret, vous comprenez...

RAYMOND.

Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, vivement.

Jamais, Monsieur, jamais!.., sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, sévèrement.

Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente?...

LE VICOMTE.

Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle, c'est pour les siens, c'est pour sa famille... de nobles et d'honnêtes parents, que j'estime, que je respecte...

RAYMOND.

Qu'importe, Monsieur?... les fautes sont personnelles; la vérité avant tout : votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT.

Oui, jeune homme, vous parlerez, vous direz tout.

LE VICOMTE, à Raymond.

J'ai dit tout ce que je pouvais dire, ne m'en demandez pas

davantage!... Du reste, parlez, ordonnez, prescrivez-moi ce qu'il faut faire, j'obéirai; mais, je vous en prie, je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, sortant de la première porte à gauche; HERMINIE, sortant de la seconde porte à gauche; RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.

Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, vivement.

Oui, ma sœur.

COQUENET, à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.

On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (Sur ce mot, de Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme). Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, à Coquenet.

Je suis à lui!... (Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, à Raymond, avec prière.

Je l'espère aussi.

HERMINIE, à Raymond, avec gaieté.

Il le faut d'abord!... un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes... (Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen, il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schubert.

LES TROIS HOMMES, se retournant vivement et frappés de surprise.

O ciel!...

RAYMOND, retenant par la main de Guibert, qui veut courir après sa femme.

Silence, il le faut!...

HERMINIE, étonnée et riant

Qu'ont-ils donc tous trois? (En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.)

DE GUIBERT, toujours retenu par Raymond.

Ce que j'ai, ce que j'ai, voilà du monde... (A part.) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise.

RAYMOND, bas, à Saint-André.

Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!... (Le

vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et, entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.)

SCÈNE X.

COQUENET, sur le devant du théâtre; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, troublé.

Oui, Madame, oui, à ne pouvoir en douter.

LUCIEN, d'un air de triomphe et s'adressant aussi à Raymond.

Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice.

RAYMOND, avec embarras.

Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN.

Au contraire, c'est devant eux, devant les autres encore... (Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.) Qu'as-tu donc? toi que j'ai vu si hardi, si confiant... (Le regardant.) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?...

RAYMOND.

Des doutes, quand d'un mot je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (A part.) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au devant de lui, Raymond s'arrête.) Non, non, mon pauvre père! il en mourrait. (A Lucien.) Plus tard, à toi seul, et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (Montrant de Guibert.) voici la première cause de cette calomnie!...

LUCIEN.

Lui!

RAYMOND.

Il sait mieux que personne combien elle est injuste... (Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte.)

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.)

LUCIEN, à de Guibert.

Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, gaiement.

En vérité...

LUCIEN.

Parlez! nous écoutons...

MADAME DE SAVENAY.

Oui, Monsieur, j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN.

Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT.

Il ne manquerait plus que cela! Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire, ni à vous, ni à personne...

HERMINIE.

C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET.

C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, furieux, à sa femme.

Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout...

HERMINIE.

Eh bien! alors, parlez... qui vous en empêche?...

DE GUIBERT.

Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?...

LUCIEN.

Eh! oui, Monsieur, on vous le demande! C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier, un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur, que vous parlerez...

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE.

Oui, sans doute, parlez!... parlez!...

DE GUIBERT, regardant sa femme, voulant et n'osant parler.

J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid!... Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, avec force et lui prenant la main.

Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, hors de lui.

Eh bien! soit, Monsieur! aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.

Se battre! O ciel!... (Elle chancelle, prête à se trouver mal; Cydalise et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.)

LUCIEN, à de Guibert.

Je suis à vos ordres.

DE GUIBERT.

Je suis aux vôtres. (Ils s'élancent vers la porte du fond; Hermanie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, paraissant à la porte du fond; CÉCILE, sortant de l'appartement à droite.

CÉCILE, avec inquiétude.

Eh bien! Madame, quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY.

Mauvaises; ce combat a eu lieu.

CÉCILE.

C'est fait de moi!...

MADAME DE SAVENAY.

J'ignore les détails, mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé, très-légèrement, il est vrai. N'importe, l'éclat est toujours le même, et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre, et même pour vous croire...

CÉCILE.

Quoi! Madame!

MADAME DE SAVENAY.

Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté, quoique éloignée, l'intérêt que je vous porte, les calomnies mêmes dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur...

CÉCILE, avec impatience.

Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY.

Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé, et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral!... Je l'ai beaucoup connu autrefois!... beaucoup, et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu, son seul héritier.

CÉCILE, de même.

Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY.

Il cherchait pour lui un riche parti, car le vicomte est sans fortune, la vôtre est fort belle... la famille consent, moi aussi.

CÉCILE, ne se contenant plus.

Et moi, Madame, je refuse!

MADAME DE SAVENAY.

Après ce qui s'est passé!

CÉCILE.

Mais il ne s'est rien passé, et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt, quelque amitié, je vous en demande une preuve, la plus grande de toutes, emmenez-moi, partons d'ici!

MADAME DE SAVENAY.

Et que ne dira-t-on pas?...

CÉCILE.

Tout ce qu'on voudra, pourvu que je parte, que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY.

Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE.

Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY.

Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets, ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous, j'ai quelques droits à votre confiance. Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, avec impatience et douleur.

Mais que voulez-vous que je vous dise?... je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY

Quoi! M. de Saint-André?...

CÉCILE.

Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY.

Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!...

CÉCILE, avec embarras.

Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

C'est donc vrai!

CÉCILE, de même.

Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY.

A la bonne heure, au moins, voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?...

CÉCILE.

Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!... il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance, pas autre chose; et cependant, me défiant de moi-même, je cherchais à combattre, à éloigner ces idées; j'y avais réussi, je consentais à me marier; je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même, vous m'abandonniez!... qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien! alors, que vous dirai-je?... pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse, j'ai

compris ce que j'éprouvais pour lui... et bien d'autres encore, il me semblait que cela lui était dû, que j'en avais besoin... vous avez un crime, si c'en est un, et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (A demi-voix et avec expression.) Je l'aime!...

MADAME DE SAVENAY.

Lui!... Raymond!...

CÉCILE.

Le plus noble, le plus généreux des hommes!...

MADAME DE SAVENAY.

Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE.

Non, Madame, il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY.

Allons donc!...

CÉCILE.

Il ne s'en doute même pas! il ne le saura jamais, et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous, de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, qui est entré sur ces dernières mots.

CÉCILE.

COQUENET.

Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE.

Et pourquoi donc?...

COQUENET.

A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel.... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien. Tout le monde s'y attendait, et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai!

COQUENET.

Certainement, mais c'est le bruit général!... Comme ils disent aussi que M. le Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire, s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!... Mais, vrai ou non, c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY.

Ah! c'est le vicomte qui est blessé!...

CÉCILE.

Légèrement, à ce qu'on dit...

COQUENET.

Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, retenant un mouvement d'indignation.

Achevez...

MADAME DE SAVENAY.

Vous y étiez?...

COQUENET.

Non, Madame. Je venais de quitter mademoiselle, à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins, et quand je suis arrivé, c'était fini. Mais je le tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre. (Geste de Cécile.) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur, un haro général dont il ne se relèvera pas... Il sera peut-être obligé de donner sa démission. (A part.) S'il pouvait au moins me nommer avant.

MADAME DE SAVENAY.

Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET.

Au point que, s'il sortait, le peuple lui jetterait des pierres.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

COQUENET.

C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste, et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

COQUENET.

Il y a des groupes sur la place, et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY.

Les armes de Savenay!...

COQUENET.

C'est pour cela!... votre voiture est connue, la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille que vous pouvez prendre chez moi, et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE.

Ah! comment vous remercier...

COQUENET.

Trop heureux de vous être agréable, quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE.

Ah! croyez que ma reconnaissance... (A madame de Savenay.) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET.

Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE.

Oui, partons, partons!...

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Partir!... et pourquoi donc?...

CÉCILE.

Mais tout ce qui arrive, tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, souriant.

Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait. Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires, et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire...

MADAME DE SAVENAY.

On prétendait que M. de Saint-André était blessé.

CÉCILE.

Et très-dangereusement...

COQUENET.

C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire.

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles. Du reste, après la guerre, la paix!... elle vient d'être signée. M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives, que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET.

En vérité!... (Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.)

RAYMOND, à Cécile.

Maintenant, comme je te l'avais promis, plus de soupçons; ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient, pour laquelle il a combattu, et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, avec embarras.

Non, non, Monsieur, je vous prie!

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire?

CÉCILE.

Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice, quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner, m'accuser...

RAYMOND.

Allons, allons, nous sommes tous sujets à l'erreur, et par son caractère, lui plus qu'un autre peut-être!... Mais n'oublie pas que, même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi!... moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE.

Oui, Monsieur, mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND.

Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible; l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé, ont rendu ce mariage nécessaire, indispensable; et pour toi, Cécile, pour ton honneur, je te le demande, je t'en supplie, au nom de la raison, au nom de l'amitié...

CÉCILE, hésitant

Ah! Monsieur...

RAYMOND.

Ton père m'a remis ses droits, tu le sais, et s'il était là il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige! »

CÉCILE, à demi-voix, à madame de Savenay.

Vous l'entendez, Madame! vous avais-je dit la vérité?...

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Mais, cependant, Monsieur, s'il était des obstacles.

CÉCILE, vivement et à voix basse, à madame de Savenay.

Silence, au nom du ciel!... (Haut.) Dès que vous le voulez, Monsieur, et quoi qu'il m'en coûte, j'obéirai, je ne partirai pas... (A Coquenet.) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices, que je noublierai jamais... (A madame de Savenay.) Venez, Madame... (Elle sort avec madame de Savenay, par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, étonné.

Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET.

De ce que j'ai pu faire pour elle, et pour réparer des torts involontaires. Cela, je l'espère, balancera à vos yeux, tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND.

Des ennemis!... monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (Lui remettant un papier.) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, y jetant les yeux.

Une des miennes! est-il possible!...

RAYMOND.

Sur laquelle vous m'avez donné votre avis...

COQUENET, vivement.

Vous êtes trop juste pour y ajouter foi! Il y a eu erreur, il y a eu calomnie!

RAYMOND, souriant.

Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!... car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, vivement.

C'est par hasard!... c'est sans savoir ce que je faisais!

RAYMOND.

Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!... quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!... et je ne l'avais pas même vu! Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce

doit être un honnête homme, et c'était vrai! Je sors de chez lui, il a la place!

COQUENET.

Est-il possible?....

RAYMOND.

C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, hors de lui.

Mais, moi, je vous le jure...

RAYMOND.

Il suffit! laissez-moi. (Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.)

COQUENET, à part.

C'est une machination infernale... (Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura. On saura tout... Je vous salue, Monsieur, et vous laisse... (A part.) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département. (Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, toujours assis près de la table.

Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir, il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien, c'est le nôtre!... Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme, à qui, moi, je me réserve de parler... Et Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (Apercevant Cécile qui entre.) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, avec émotion.

Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND.

Et je le pense encore.

CÉCILE, lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.

Tenez!

RAYMOND, regardant l'écriture.

C'est de Lucien?

CÉCILE, avec émotion.

Oui, Monsieur; il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, qui a parcouru la lettre.

Ah! l'indigne! il t'estime! il t'honore! il t'aime! et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais,.. et que maintenant je ne puis réduire au silence... (Froissant la lettre avec colère.) Ah! tout est fini entre nous,.. et je cours...

CÉCILE, se jetant au devant de lui.

Où donc?

RAYMOND.

Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!...

CÉCILE, avec force.

Et que vous allez perdre à jamais!... (Raymond pousse un cri et s'arrête.) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND.

Moi, mon enfant, c'est bien différent. Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme, mais toi, pauvre jeune fille, c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE.

Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort, je vivrai pure, innocente... et déshonorée! déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?

RAYMOND.

Non,,, car tu es pour moi l'honneur même,.. Et ne pouvoir la défendre! (Avec rage.) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie, lui céder la victoire, lui abandonner sa victime, la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (S'arrêtant.) Mais elle a dit vrai. Je me battrais contre cet infâme, contre eux tous,.. mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!... (Avec inspiration.) Mais mon nom! mon nom, peut-être!... (Allant à elle.) Cécile! veux-tu m'épouser?

CÉCILE, poussant un cri et tombant à ses pieds.

Ah!

RAYMOND.

Tu ne peux pas m'aimer! je le sais, c'est impossible! mais moi, je t'aimerai tant! je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et peut-être un jour... l'amitié!.. la reconnaissance... (Cherchant à la relever.) Réponds... le veux-tu?... le veux-tu?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Ah! Monsieur!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.

Quelle indignité! (Allant à Cécile.) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND.

Que dit-elle?...

MADAME DE SAVENAY.

Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, étendant la main vers elle.

Ah!... taisez-vous.

RAYMOND, avec joie.

Non, non, parlez!... Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis trop longtemps à mon insu...

RAYMOND, la retenant par la main.

Non, Madame, vous resterez, et ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

SCÈNE VIII.

BELLEAU, qui se tient à gauche, à l'écart PLUSIEURS BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; au fond, PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES DES BAINS.

RAYMOND.

Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier...

vous les connaissez comme moi... (Regardant Coquenet.) et mieux peut-être ! je déclare devant vous qu'ils sont faux et calomnieux... Cette conviction, je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles, mais peut-être croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (Prenant Cécile par la main.) pour vous présenter ma femme !...

COQUENET ET BELLEAU.

Sa femme !...

MADAME DE SAVENAY, avec satisfaction, HERMINIE, avec dépit.

Sa femme !...

COQUENET, aux personnes des bains qui l'entourent.

Ça ne m'étonne pas ! ils disent tous qu'elle est si riche !

CÉCILE, à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.

Eh bien ! Madame.

MADAME DE SAVENAY, avec fierté.

Il le devait...

CÉCILE.

Quoi ! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY.

N'en parlons plus. (Élevant la voix.) Je consens...

BELLEAU, à Coquenet.

Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs qu'elle a déjà...

HERMINIE, à Raymond, à demi-voix, et au bord du théâtre.

Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner mademoiselle pour belle-sœur... mais je vous déclare que je ne la verrai pas, et ne la recevrai pas.

RAYMOND, solennellement.

Vous la recevrez et la respecterez. (Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.) ou sinon !...

HERMINIE, effrayée.

Ah ! Monsieur !... (S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.) Ah ! Cécile !... (Cécile la relève et l'embrasse.)

COQUENET, regardant les deux femmes qui s'embrassent.

Sa pauvre sœur !... la forcer ainsi de... C'est un desposte !

BELLEAU.

C'est un tyran !...

COQUENET.

C'est un homme infâme !...

FIN DE LA CALOMNIE.

LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 7 novembre 1840

PERSONNAGES

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUG, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la Reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. Les quatre premiers actes dans un salon de réception, le dernier dans la chambre de la Reine.

ACTE PREMIER

Un riche salon du palais Saint-James ; porte au fond ; deux portes latérales ; à gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire ; à droite, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche du spectateur ; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine ; j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

M. DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-

Jean est un libertin et un dissipateur; *esprit brouillon* et capricieux, écrivain passionné, orateur *turbulent*, je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean a jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

M. DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (Il sort.)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM, endormi.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne! et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive!... Pauvre marquis de Torcy, si sa négociation ne réussit pas... il en mourra! tant il aime son vieux souverain, qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, dormant.

Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse, l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime, je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur! quelle brillante fortune! c'est trop pour moi.

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein! qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine!...

MASHAM.

Vous, à qui je dois tout... Pauvre écolier, pauvre gentil-

homme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours !...

BOLINGBROKE.

Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela ?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel ! vous êtes malheureux !

BOLINGBROKE.

Non pas ! je suis ruiné, voilà tout ! mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini !...

MASHAM.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite !... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot, j'y gagne encore ! Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition : je lui dois cela ! je lui dois mon bonheur ! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés ! c'était l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive ! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement !... le malheur, c'est le repos ! Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE.

Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal ! Mais

[illegible] désolé de partir! je n'en [illegible] à moi... membre de la [illegible] et grand seigneur journaliste... je parle [illegible] le soir... En vain le ministère whig nous ac- [illegible] en vain il domine en ce moment l'An- [illegible] l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la [illegible] les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vain- [illegible] Marlborough, à la tête de son armée, tremble de- [illegible] de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre [illegible]. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande [illegible] mille hommes... J'ai pour moi, Swift Prior et Atter- [illegible] à nous la presse!... nous verrons un jour [illegible] L'illustre et avare maréchal veut la guerre, [illegible] trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix [illegible] qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la [illegible] de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire com- [illegible] à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM.

Ah! vous ne direz pas cela.

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!... Mais pardon.. je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE.

Vous-même!... Je vous crois très-discret quand vous êtes

éveillé; mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la mienne!.. auquel cas je ne vous demande rien!... je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?...

BOLINGBROKE.

Non, vraiment...

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE.

Pas possible!

MASHAM.

Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçus une lettre d'audience de Sa Majesté!... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux et à pied pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi

BOLINGBROKE.

lque grande dame qui vous porte intérêt...

MASHAM.

, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE.

'y aurait-il d'étonnant?... La reine Anne, notre charmante veraine, est une personne fort respectable et fort sage, qui uie royalement... je veux dire autant que possible!... mais cour, on s'amuse beaucoup!... toutes nos ladys ont de s protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans er le palais de Saint-James, arrivent à des grades supé-rs.

MASHAM.

onsieur!

BOLINGBROKE.

'ortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite sonnel.

MASHAM.

Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela, je peux me tromper, et si réellement c'est quelque and seigneur ami de votre père... laissez venir les événe-ients... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous arier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair ue ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas i difficile...

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis!... l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM.

Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends pour l'épouser que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM.

Bien moins encore!... orpheline comme moi, demoiselle de

boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood.

BOLINGBROKE.

Ah! mon Dieu!

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressources.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigaïl...

MASHAM.

Vous la connaissez?

BOLINGBROKE.

Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh! mais, à la manière dont vous en parlez, est-ce que vous en auriez été amoureux?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre, maintenant surtout... mais j'ai gardé à cette jeune fille une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais... mariés... mais, pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et, pour l'avenir, pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et comme tous les sots, il se porte à merveille... mais nous pourrions peut-être à la cour chercher pour Abigaïl...

MASHAM.

C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe, l'espoir de vous y trouver, elle y viendra, et tenez, tenez, monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?... la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAÏL.

Monsieur de Saint-Jean ! (Elle se retourne vers Masham à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant, et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!... rencontre bien rare en ce pays.

ABIGAÏL, gaiement.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!... surtout aujourd'hui...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL.

Vous ne savez pas, j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL.

C'est que j'en ai une autre!... plus agréable, je crois.., et que je dois....

MASHAM.

A qui donc?

ABIGAÏL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux! c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi pour acheter... or, en achetant des diamants... on cause.

BOLINGBROKE.

Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir : Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici, vous faites ce que vous voulez.. Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour, il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien, trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien... je reviendrai!... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL.

J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit...

BOLINGBROKE.

Très-bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie... si c'est possible.

ABIGAÏL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider. Enfin j'étais résolue... lorsque, hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté, et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant, elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!... Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter... Et je me jetai dans ses bras en lui disant : Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici...

MASHAM.

C'est très-singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAÏL, le lui donnant.

Certainement!...

BOLINGBROKE, souriant.

Ah! ah! rien qu'à sa bonté je l'aurais devinée. (A Abigaïl.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?

ABIGAÏL.

Oui, vraiment... Est-ce que par hasard vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, avec joie.

La reine! est-il possible?...

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection! et son amitié! voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut! c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste! en l'appelant sa meilleure amie! et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle?... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement! la majorité leur est acquise! et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La du-

chesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL.

Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous, j'ai quelque espoir!

MASHAM.

Et lequel?

ABIGAÏL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL.

Eh! oui vraiment... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM.

Est-il possible?... parente de la duchesse!

ABIGAÏL.

Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... mais moi... pauvre fille, qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine...

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL.

Ah! que de bontés!

MASHAM.

Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAÏL.

C'est bien peu!

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup!... pour moi homme d'État... qui n'y crois

guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte!... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais, alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, souriant.

Alliance redoutable!

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel la journée sera bonne! deux succès à emporter! la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... une lettre que je voudrais à tout prix faire arriver ce matin entre les mains de la reine... j'en attends et cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue par les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible!

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (Prenant le journal sur la table à droite.) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille! quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette. (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (Tirant un journal de sa poche.)

ABIGAÏL.

Que faites-vous?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!... Voilà dix heures, allez, Masham, allez!

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi!

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL.

Lui! peut-être!... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, à fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAIL.

Non, vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande, et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL.

Est-il possible?

BOLINGBROKE, regardant du côté de l'appartement de la reine.

Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!...

ABIGAÏL.

Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE.

Attendre et espérer!

ABIGAÏL.

Quelque grande révolution?...

BOLINGBROKE.

Non pas... mais un hasard, un caprice du sort, un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE.

Non, mais si je le rencontre, je veux le pousser sous la roue. Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... Les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, et vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE.

Non, c'est mieux encore!... c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.

Quoi! c'est là la duchesse de Marlborough?

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL.

Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (A part, et la regardant venir.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, Monsieur; je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, Monsieur!... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien.

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine...

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame!...

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe... je les avais lues, cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi ! Madame...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence, et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart... quel est son nom ?

ABIGAÏL, s'avançant et faisant la révérence.

Abigaïl.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah ! la jolie bijoutière !... c'est vrai, je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?...

ABIGAÏL, vivement.

Ah ! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule, je verrai, j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part.

Nous sommes perdus !

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah ! Monsieur s'intéresse à cette jeune personne !...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE.

Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille !...

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas !...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure, de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal *l'Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente, pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule !... Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne; et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (Souriant.) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout

à l'heure paraît dans le journal du matin, le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence; et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu !... très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable! surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur!

ABIGAÏL.

Non, non... je renonce à tout... il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles. (Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!... (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAÏL, prête à partir.

Belle alliance! où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!

MASHAM, accourant pâle et effrayé par la porte du fond.

Ah! grâce au ciel, vous voilà! je vous cherchais.

ABIGAÏL.

Qu'y a-t-il donc ?

MASHAM.

Je suis perdu !

ABIGAÏL.

Et lui aussi !...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL.

Qui donc ?

MASHAM.

Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (Avec rage.) Il riait encore !!! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée, lui, la sienne, et... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL.

Il est mort ?

MASHAM.

Oh ! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL.

Peine de mort.

MASHAM.

Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous... mais M. de Saint-Jean ?

ABIGAÏL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place ! mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous !...

MASHAM.

Oui ; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que

je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir... vous embrasser...

ABIGAÏL, vivement.

Alors, dépêchez-vous donc !...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

Ah!

ABIGAÏL, se dégageant.

Adieu !... adieu... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus! (Tous deux se séparent et s'éloignent.)

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, THOMPSON.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON.

Oui, Madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours... quand je suis seule; quand la duchesse est ce matin à Windsor. (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, Madame; c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE.

La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (A Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les

avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, vivement.

Qui donc?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh!... et sont-ils partis?

THOMPSON.

Oui, Madame.

LA REINE.

Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus .. M. de Saint-Jean, surtout!... Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard... — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé... c'est d'une maladresse...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recommandé; règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh!... c'est la duchesse! c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, prenant vivement le papier sur la table.

C'est bien... Laisse-moi... (Thompson sort.)

LA REINE, lisant.

« Madame, mes collègues et moi demandions audience à Votre « Majesté! Eux pour affaires d'État, et moi, pour jouir de la vue « de ma souveraine qui, depuis si longtemps, m'est interdite. » Pauvre sir Henri! « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis « politiques, je le conçois; mais sa défiance va jusqu'à repousser « une pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci « les ennuis dont on accable Votre Majesté. — On lui refuse la « place que vous vouliez lui donner près de vous, en alléguant « qu'elle est sans famille; et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl « Churchill est cousine de la duchesse de Marlborough. » (Parlant...

tant.) Est-il possible ?... (Lisant.) « Ce seul fait vous donnera la mesure « du reste... que Votre Majesté en profite et veuille bien en garder « le secret à son fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout, ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux ! Ah ! quand ne serai-je plus reine, pour être ma maîtresse ! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la Couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable; et ici du moins, je ne veux plus obéir à personne ; je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. (Elle sonne, Thompson paraît.) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood le joaillier... vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi, la reine, allez!

THOMPSON.

Oui, Madame. (Il sort.)

LA REINE.

L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne; et d'abord la duchesse dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah ! c'est elle!... (Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE a remarqué ce mouvement, et s'approche de la reine qui est assise et lui tourne le dos.

Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, sèchement.

Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE.

Sa Majesté aurait eu quelque contrariété?...

LA REINE, de même.

Beaucoup!

LA DUCHESSE.

Mon absence, peut-être.

LA REINE, de même.

Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin

à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.

Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Une affaire très-grave... très-fâcheuse...

LA REINE.

Ah! mon Dieu.

LA DUCHESSE.

Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation. Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille? Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté se rassure, nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE.

Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?...

LA DUCHESSE.

Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi, duchesse?...

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non, vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu... car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement et une émotion tels, qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi!

LA REINE.

Non, duchesse; je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille (Tirant la lettre de son sein.) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fillle que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité!... rien de mieux alors; et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, serrant la lettre.

C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul, je le devine!... c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même, a été présenté au parlement, le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du

peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous, (La lui donnant.) car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre

N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?...

LA DUCHESSE.

Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens de ma dévotion... Nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ah! soyez tranquille sur son sort; je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis d'ailleurs l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans ses gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi?... qui donc?...

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire qui, tous les matins, me lit le *Journal des Modes*.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal, qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah!... il viendra!

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste!

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que, quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne!

LE DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée!

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai!

LA DUCHSSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables! d'amis qui ne craignent pas de les fâcher, de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous! je ne sais ni flatter, ni tromper; je ne sais qu'aimer...

LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose.

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai?... Qu'importe le caractère? Le cœur est tout... (La reine lui tend la main, que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendu si malheureuse...

LA REINE.

Et moi aussi!

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu, vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant.

O ciel!

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL.

Eh bien ! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL.

Vous, monsieur de Saint-Jean ?...

BOLINGBROKE.

Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAIL.

Comment cela?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... Et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence!... c'est la reine!...

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, SIR HARLEY, MEMBRES DE L'OPPOSITION, DAMES D'HONNEUR.

(Abigaïl est à droite du spectateur; plusieurs seigneurs et dames de la cour viennent se placer auprès d'elle. Sir Harley et les membres de l'opposition à gauche, se groupent autour de Bolingbroke. La Reine, la duchesse et les dames d'honneur sortent des appartements à droite, et se placent au milieu du théâtre.)

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, à part.

O ciel!...

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois.

LA DUCHESSE.

Permettez...

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs, qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans, leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre, mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi.

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE.

Oui, Madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant, voici la vérité, prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement trop vrai qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James, lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE.

Avec qui?

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier, dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE.

Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse! les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable s'est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAÏL, à part.

C'est fait de nous!

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine?... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?

LA DUCHESSE.

Ils le sont!

ABIGAÏL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance.

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse. (*La remettant à Bolingbroke.*) et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire milord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Mylord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE.

Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en

entendre. (La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, ABIGAIL

(Il suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche.)

BOLINGBROKE.

Je merveille!... mais s'ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigaïl qui se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil à gauche.) Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL.

Ce que j'ai! vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela?

ABIGAÏL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter, de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien!

ABIGAÏL.

Eh bien... c'est Arthur!

BOLINGBROKE.

Quoi? ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL.

C'était avec lord Bolingbroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis! l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale.

ABIGAÏL.

Qui vous prescrit de l'arrêter!

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter! allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions! non... non... je ne suis pas assez ingrat,

assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous, c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL.

Que faire, mon Dieu!

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu! je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL.

Ah! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable!... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés, il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah!...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux! qui vous ramène?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAIL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait, vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (Portant la main à son épée.) Mon officier, je suis à vos ordres. Mes ordres, me dit-il, les voici : et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL.

Eh bien?

MASHAM.

Eh bien! c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible?

ABIGAÏL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire! Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!... Que répondre? Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons... me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL.

Et vous l'avez suivi?

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL.

Malheureux!...

MASHAM.

Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait rallié et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant.. Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, lui présentant son épée.

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh! non... je n'ai pas un brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL.

Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis.

MASHAM.

De plus voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL.

Une lettre de qui?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu!... celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, paraissant à la porte des appartements de la reine.

Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM.

La reine qui m'attend... (Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.) Tenez... et voyez... (Il sort.)

SCENE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE.

Lisons!

ABIGAÏL, lisant la lettre.

« Vous êtes officier! j'ai tenu ma parole... tenez la vôtre en « continuant à m'obéir; tous les matins montrez-vous à la cha- « pelle, et tous les soirs au jeu de la reine. Bientôt viendra le

« moment où je me ferai connaître... D'ici là, silence et obéis-
« sance à mes ordres, sinon, malheur à vous!... »

ABIGAÏL.

Et quels ordres, je vous le demande!

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être!

ABIGAÏL.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE, souriant.

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL.

Un ami de son père!... un lord!...

BOLINGBROKE, de même.

Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL.

Allons donc! lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL.

Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insignes de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamants d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, les regardant.

O ciel!... je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui? parlez?...

ABIGAÏL.

Oh! je ne le puis!... je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe? s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas!

ABIGAÏL.

Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL.

Pourquoi donc?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame! et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, montrant la duchesse qui entre par la galerie à droite.

La voici!

BOLINGBROKE, vivement, et lui prenant la lettre qu'elle tient.

La duchesse! (A Abigaïl qu'il renvoie.) Laissez-nous... laissez-nous...

ABIGAÏL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!... (A part.) O fortune! tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

(Elle entre rêveuse, Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, Mylord; je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserai-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE.

Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement

sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE.

Aucun encore!... et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup!... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si vraiment pour vous!...

BOLINGBROKE.

Non, Madame; vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre, qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car grâce à elle on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres:

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous aliez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous!... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien! une trève... une trève de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE.

A quoi bon?... Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux... mais je doute qu'elle accepte!...

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît.

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible!

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh! mais... je commence à le croire!... l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (Souriant.) Là, vraiment, mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, gaiement.

Je le voudrais!

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'État amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées, et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de

la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari, qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable, et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici!... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux, car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame! Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves, mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...

BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse !... parlons sans métaphore. Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah! s'il était vrai!...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses, ni de protestations : des faits! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la Reine... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain, dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah ! vous vous méfiez de moi et de ma parole ?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort ?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, galamment.

Non !... car je vous trouve charmante !... et si au lieu d'être dans les camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde !

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai ! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle ?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret ?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine !... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure, vous avez acheté à prix d'or, convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, souriant.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance !

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous !

BOLINGBROKE.

Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets... Trève loyale et franche pour aujourd'hui!...

LA DUCHESSE.

Soit! (Elle lui tend la main, que Bolingbroke porte à ses lèvres. A part.) Et demain la guerre!... (Elle sort par la porte à droite, et Bolingbroke par la porte à gauche.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, tenant un livre, LA REINE, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite.

(Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.)

ABIGAÏL.

Je ne puis revenir de mon bonheur; et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAÏL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, naïvement.

Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté...

et, exprès pour la punir, j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais !

ABIGAÏL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre Majesté veut-elle?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. — Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) *Histoire du Parlement !...*

LA REINE, avec un geste d'ennui, et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.

A périr!... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute, avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes!

ABIGAÏL.

Pas toujours!... je suis si triste parfois!

LA REINE.

Ah! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé, et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas!

ABIGAÏL.

Ah! c'est affreux.

LA REINE.

N'est-ce pas?... Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL.

Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne.

LA REINE.

Oui, je suis bonne; ils le savent, et ils en abusent. Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAÏL.

Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir, moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE.

Tais-toi... tais-toi!... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non, j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL.

Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même, ni aimer personne?

LA REINE.

Non, vraiment!

ABIGAÏL.

Comment!... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAÏL.

Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage, vous, la reine?

LA REINE.

Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, vivement.

A la bonne heure!

LA REINE.

Je plaisante!... C'est, comme tu le disais, un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole, et lui, jamais!... C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL.

C'est vrai... C'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE.

Tu as raison!... ici il n'y a pas de dangers! et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!... toi, jamais!...

ABIGAÏL.

Ah! mon Dieu!

LA REINE.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL.

C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE.

De qui?

ABIGAÏL.

De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!... ses intérêts que j'oubliais!... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, avec émotion.

Masham!

ABIGAÏL.

L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré dans son voyage en France, un digne gentilhomme. . un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE.

Une place!... un titre?...

ABIGAÏL.

Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE.

C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations; je vais donner son nom. (Passant près de la table à gauche, et s'asseyant pour écrire.) Quel est-il?

ABIGAÏL.

Le marquis de Torcy.

LA REINE, vivement.

Tais-toi!

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

LA REINE, toujours assise.

Un seigneur que j'estime, que j'honore!... mais un envoyé de Louis XIV; et si l'on savait même que tu as parlé pour lui..

ABIGAÏL.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien!... il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!... et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL.

Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE.

En vérité!

ABIGAÏL.

Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, avec embarras.

Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, vivement.

Vous promettez?

LA REINE.

Mais c'est que... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAÏL.

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.)

LA REINE.

Eh bien!... achevez.

LA DUCHESSE, montrant Abigaïl.

J'attends que Mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, s'adressant à la reine.

Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, avec embarras.

Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner... (Avec une sécheresse affectée.) Prenez un livre. (A la duchesse d'un air gracieux.) Eh bien! duchesse?

LA DUCHESSE, avec humeur.

Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE.

Certainement.

LA DUCHESSE.

Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre en votre nom que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAÏL, près du guéridon à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, regardant la reine d'un air suppliant.

Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, à la duchesse.

Il me semble, cependant, que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE.

L'entendre... le recevoir... pour que la majorité incertaine et

flottante se tourne contre nous, et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE.

Vous croyez!...

LA DUCHESSE.

Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée et avec humeur.

Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire au marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE.

C'est bien!

LA DUCHESSE.

Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE.

A merveille... je vous remercie!...

LA DUCHESSE, à part.

Enfin! (Elle sort.)

ABIGAÏL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien!... (Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?... et ces dépêches du maréchal qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (Elle parcourt le rapport.

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAÏL.

Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami!

ABIGAÏL.

De Bolingbroke!... (Lisant vivement.) « Ma chère enfant... Puisque « la fortune vous sourit, je conseille à vous et à Masham de par- « ler au plus tôt de votre mariage à la reine. Mais pendant que « vous êtes en faveur, moi, je suis perdu!... Venez à mon « aide!... Je suis là... je vous attends!... il y va de notre salut « à tous. » Ah! j'y cours. (Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce? (Masham s'arrête.) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham?

MASHAM.

Oui, Madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous?

MASHAM.

Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE.

A la bonne heure!... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!...

MASHAM.

C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi?

MASHAM.

La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire!...

LA REINE.

Non!... je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes; et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM.

Non, Madame!

LA REINE.

A votre avancement?...

MASHAM.

Oh! non, Madame; je n'y pense pas!

LA REINE, souriant.

Ah!... et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM.

Pardon, Madame!... je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (Lui tendant la main.) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah! Madame!...

LA REINE, retirant sa main, et avec émotion.

Eh bien!...

MASHAM.

Eh bien! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah! bah!

MASHAM.

Cela vous étonne?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance.

Non!... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur, qui jamais ne s'est fait connaître, me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien!... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier!

LA REINE, riant.

Vous!... vous avez raison!... c'est une aventure! et des plus intéressantes... (Avec curiosité.) Achevez!... achevez... (Se retournant avec humeur vers Abigaïl qui rentre.) Qu'est-ce donc?... qui se permet d'entrer ainsi?...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE.

Ah ! c'est toi, Abigaïl ?... plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL.

Eh ! non, Madame, s'est sur-le-champ ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté !...

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses !... Que me veut-on ?... quelle est cette personne ?

ABIGAÏL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant

Bolingbroke !...

ABIGAÏL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante !

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible... la duchesse va venir...

ABIGAÏL.

Eh bien ! avant qu'elle revienne !

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler des affaires d'État !... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien !

ABIGAÏL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui ?... Qu'avez-vous fait ?...

ABIGAÏL.

Punissez-moi, Madame, car le voici !...

LA REINE, avec colère, et traversant le théâtre

Laissez-nous !...

ABIGAÏL, à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse.

Elle est mal disposée !...

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE.

Qui sait?... le talent... ou le hasard!... celui-là surtout!...

(Abigail et Masham sortent.)

SCÈNE VI.

LA REINE, BOLINGBROKE.

(La reine a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.)

LA REINE, à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah! je m'en doutais!... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire, j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes!... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon, Madame! je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes

qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter... (La reine, qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart-d'heure, Madame, un quart-d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... paye des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE.

Permettez, Mylord...

BOLINGBROKE, continuant.

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite les vaincus n'en ont perdu que huit mille? Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés? Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... il faut se décider entre vous et des personnes qui elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, s'animant.

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non... non... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, à part.

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (Haut.) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Marlboroug, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse.

Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke.., on vient...

BOLINGBROKE.

Non, Madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure, était ici,.. Arthur Masham peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il m'importe, dites-vous?... (Se levant vivement.) Si l'on m'abuse! si l'on me trompe! si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues ou d'intérêts particuliers!... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Mylord, restez; moi, la reine, je veux... je dois tout savoir! (Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, avec émotion.

Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre.

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, Madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour, dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison : sous prétexte que moi-même je le voulais... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant... ce protecteur inconnu, dont Masham me parlait..

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier.

BOLINGBROKE, près de la reine, et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux loisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées, et fait voter des subsides pour continuer la guerre!... (Avec intention.) la guerre qui fait sa gloire, sa fortune et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition, servent en même

temps ses amours!... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, Madame...

LA REINE.

Silence!... c'est elle!...

SCÈNE VII.

LA REINE, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine, et reste stupéfaite.

Bolingbroke!... (Bolingbroke s'incline et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.

Qu'est-ce, Milady?... Que voulez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, sèchement.

C'est bien!... (Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, de même, et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très-bien!... je lirai, j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même, et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah! je devine sans peine!... et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire? et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout, près de la table, et à droite de la reine.

Nous le savons tous!...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue, dès qu'il s'agit des intérêts de l'État, je n'hésite plus!

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, s'animant.

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame!...

LA REINE, s'animant de plus en plus.

Tout calculé, il est constant qu'à la bataille de Hochstedt, ou de Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE.

Mais, permettez...

LA REINE, se levant.

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste, et de savoir par moi-même?... Non, madame la duchesse, je ne veux pas servir des desseins ambitieux, ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle. (A Abigaïl qui vient de paraître à la porte à droite.) Viens, partons!

ABIGAÏL.

Comme Votre Majesté est émue!

LA REINE, à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.

Ce n'est pas sans raison!... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, gaiement.

Qui!... l'inconnu?

LA REINE.

Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, de même.

Pour cela il faut te connaître!

LA REINE, se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond, et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl :

Tiens, le voici!

ABIGAÏL, immobile de surprise.

Oh ciel!

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe!

ABIGAÏL.

Elle est perdue!...

BOLINGBROKE

Elle est gagnée! (La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre : toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, seule.

C'est inouï!... Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté! une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai Je le saurai!... En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre, si le marquis partait!... et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?... Mais tout en signant, la reine, qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit, une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater... (En riant.) Décidément elle déteste sa favorite!... je le sais, et c'est ce qui fait ma force!... La faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, MASHAM.

MASHAM, à part.

C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi. N'importe, ayons-en toujours peur... de confiance ! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Ah ! mon Dieu ! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination ?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite ; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien !... j'aime cette réponse, et je vois que Mylord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre ?

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera : parlez.

MASHAM.

Est-il possible ?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur ?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah ! Madame, tant de bontés !... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE.

Eh ! qui donc ?

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien! Masham, je suis contente de vous... (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM.

Oui, Milady... (A part.) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi, et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

A été assassiné!

MASHAM, avec indignation.

Non, Madame, il a été tué loyalement, et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE.

Eh bien! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi !

LA DUCHESSE.

Vous, Masham !

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement, et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !... que tout le monde l'ignore ! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine !... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit ; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat, dont elle semble la récompense...

MASHAM.

C'est vrai !

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible !... un pareil intérêt !...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah ! que je vous remercie !

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure ?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine... ce soir !... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie !

MASHAM.

Je vous le jure ! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais. Ah ! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir vous me direz cela,.. Du silence!... on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ABIGAIL, entrant tout émue par la porte à droite.

ABIGAÏL, à part.

Seul avec elle... un tête-à-tête!...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigaïl que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène?.., que voulez-vous? que demandez-vous?

ABIGAÏL, troublée et les regardant tous deux.

Rien.., je ne sais pas... je craignais... (Se rappelant ses idées.) Ah!... si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien.., je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL.

A l'instant même, Madame.., car la reine vous attend!...

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne.., qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre. (La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL.

Pourquoi pas?... j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous.., Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL.

Si méchante! Je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection...

ABIGAÏL.

Sa protection!... Comment! qui vous a dit?...

MASHAM.

Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, sèchement.

A quoi bon?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, étonné.

Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL.

Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM.

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée.

ABIGAÏL, poussant un cri.

Vous faire tuer, pour vous soustraire au danger!... Et vous croyez que cette femme-là vous aime? (Se reprenant.) non... je veux dire... vous porte intérêt, vous protége?

MASHAM.

Oui, sans doute; je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir... chez elle...

ABIGAÏL.

Vous avez dit cela, malheureux!

MASHAM.

Où est le mal?

ABIGAÏL.

Et vous irez?

MASHAM.

Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, avec joie.

En vérité!... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut et avec

émotion.) Pardon, Arthur... ce que vous me dites-là est bien.

MASHAM.

N'est-ce pas?... et ce soir... chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL.

Non... non, je vous en conjure, ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM.

Y pensez-vous?... c'est l'offenser... c'est nous perdre!...

ABIGAÏL.

N'importe!... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison?

ABIGAÏL, avec embarras.

C'est que... ce soir... et à peu près à la même heure, la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler et qu'elle vous attendrait peut-être!... ce n'est pas sûr!

MASHAM.

Je comprends!... et alors j'irai chez la reine..

ABIGAÏL.

Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM.

Et pourquoi donc?

ABIGAÏL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi, car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL.

Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous comme je vous ai

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAÏL.

C'est ce que je voulais dire!... Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelques absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure!

ABIGAÏL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine...

ABIGAÏL, vivement.

Encore moins!...

MASHAM.

C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait, car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAÏL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM.

Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main que j'ai baisée. (A Abigaïl.) Qu'avez-vous? la vôtre est glacée?...

ABIGAÏL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela !... (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié, et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici, à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL.

Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM.

Vous croyez?

ABIGAÏL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, étonné.

Moi!...

ABIGAÏL.

Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes serments! (Il lui baise la main et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, seule. Pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah! Arthur!... que je t'aime!... plus qu'autrefois... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh! non, je l'aimerais sans cela! (On frappe encore à la porte à gauche.) Et mylord que j'oubliais... je perds la tête... (Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE ABIGAIL.

BOLINGBROKE, entrant gaiement.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Oui... oui, la reine m'adore, et ne peut plus se passer de moi! Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE.

O ciel!... est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, se frappant la tête.

Ah! c'est vrai!... je n'y pensais plus!... La duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé!...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur?...

ABIGAÏL.

Oh! ce n'est rien encore!... Imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres?...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures! (Avec force.) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAÏL, vivement.

La duchesse n'est pas le plus à craindre!... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui?

ABIGAÏL.

Pour Masham!

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux. Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL.

Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle.

ABIGAÏL.

Comme l'amour!

BOLINGBROKE.

Eh bien! voyons? Vous dites donc que la reine a signé?

ABIGAÏL, avec impatience.

Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBOKE.

Je sais!... et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAÏL, de même.

Non... elle la déteste... elle lui en veut... j'ignore pourquoi, et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, d'un air distrait.

Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!... une autre encore... une autre grande dame... (Avec embarras.) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant!... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL.

C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, avec intention.

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne, duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL.

C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste? Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!... Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE.

Tant mieux!... c'est moins redoutable qu'une seule.

ABIGAÏL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE.

Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut; les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL.

A peu près... Mais le danger, le voici! La duchesse a donné rendez-vous à Masham, ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très-bien..

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh! non, Monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire!

ABIGAÏL.

Et en même temps l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous!

ABIGAÏL.

A aucun, je l'espère!... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer.

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari?

ABIGAÏL, vivement.

C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur, et demander négligemment un verre d'eau!

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez!

ABIGAÏL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL.

Que trop!... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?... Car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous?

ABIGAÏL.

Oh! pour moi, peu m'importe!... mais pour lui!... Plus j'y réfléchis!... ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté. Que faut-il faire?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir, et je n'ai d'espoir qu'en vous!

BOLINGBROKE, qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous!... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh! Monsieur...

BOLINGBROKE, vivement.

Nous sommes sauvés! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL.

Ah! Bolingbroke!... si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière!... On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!...

BOLINGBROKE, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, sortant de l'appartement à droite.

(La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique; Abigaïl le lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.)

BOLINGBROKE, avec ironie.

Grâce au ciel! la voix du sang agit enfin! et vous voilà à merveille avec votre parente! cela me donne de l'espoir pour moi!

LA DUCHESSE, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer...

BOLINGBROKE, galamment.

J'ai déjà commencé! et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour!

LA DUCHESSE.

Et moi, les miennes!... j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE.

Comment vous rien cacher?... vous avez tant d'esprit!...

LA DUCHESSE.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que

je devais m'adresser... et je le fais... (S'approchant de la table, et y prenant une lettre imprimée.) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service...

LA DUCHESSE, riant.

Vraiment, Mylord !... un service... à vous ?

BOLINGBROKE.

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble !... Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE.

Mylord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke, votre femme... (A demi-voix et en confidence.) je les ai obtenues de lord Évandale...

BOLINGBROKE, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute ?

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

N'importe le moyen !... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte ! au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Qui me sera agréable ?

BOLINGBROKE, souriant.

Je ne le pense pas ! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (A demi-voix.) Vous avez une rivale !

LA DUCHESSE, vivement.

Que voulez-vous dire ?

BOLINGBROKE.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, tremblante de colère.

Vous me trompez...

BOLINGBROKE, froidement.

Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE.

O ciel!

BOLINGBROKE.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure.... le lieu du rendez-vous? le signal?... parlez!

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy. (La duchesse se met vivement à la table.) Invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien! Mylord... cette personne...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albermale, ou lady Elworth; j'en suis sûre...

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience

Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien!

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous... voici la reine et ces dames.

SCÈNE VIII.

LA REINE, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE, ABIGAIL, MASHAM, puis M. DE TORCY.

(La Reine et les dames de sa suite entrent par la porte à droite; les seigneurs de la cour et les membres du parlement entrent par le fond. — Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite; Abigail et quelques demoiselles d'honneur se tiennent debout derrière elles. — A gauche et sur le devant du théâtre, Bolingbroke et quelques membres du parlement. — A droite, la Duchesse observe toutes les dames; du même côté, Masham et quelques officiers.)

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très-bien!... (Apercevant Masham.) C'est lui!...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment?... (La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï.

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy! (Étonnement général : tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas, à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix.

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez, quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah! Madame... que de bontés!...

M. DE TORCY, bas, à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

M. DE TORCY, de même.

Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

M. DE TORCY, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra de nous...

M. DE TORCY, de même.

Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercrombie...

LA REINE.

Non! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albermale.

LADY ALBERMALE.

Je remercie Votre Majesté!...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albermale.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne?

LA REINE.

La troisième? Eh! mais... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) monsieur l'ambassadeur.. (Mouvement général d'étonnement, et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence.

LA REINE, de même.

Qu'importe!

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra! (Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albermale. La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, près d'elle, et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté, c'est plus que je ne demandais.

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE.

En effet... (Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferions mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours, et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion, et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham! (Masham s'incline.) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, poussant un cri, et faisant un pas vers la reine.

O ciel!

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, voulant la calmer.

Madame la duchesse!...

LADY ALBERMALE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc!... qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, troublée, et cherchant à se remettre.

Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela!... (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi!

BOLINGBROKE, à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.
Ah!...

LA REINE, avec impatience.
Eh bien, Madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclame avec tant d'instance... (La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau, qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.
Ah! vous êtes d'une maladresse... (Tout le monde se lève, et Abigail descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSE.
C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec rigueur.
Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, de même.
Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, de même.
Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE.
Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE.
Je l'accepte!

LA DUCHESSE, à part.
O ciel!...

LA REINE.
Je ne vous retiens plus... Mylords et Mesdames, vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas, à la duchesse.
Duchesse, il faut céder!

LA DUCHESSE, à part, avec colère.
Jamais!... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (Haut, à la reine.) Encore un mot, Madame!... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.
Que veut-elle faire?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.
Sur la plainte de mylord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke.

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc, et sur-le-champ, monsieur Masham, que voici!

LA REINE, avec douleur.

Masham!... il serait vrai!...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, Madame!...

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.

Je suis vengée!...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, Messieurs! (Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements, et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.)

ACTE V

Le boudoir de la reine; deux portes au fond; à gauche, une fenêtre avec un balcon; à droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine; à gauche une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

« Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine, » m'a écrit Abigaïl! M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!... Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler? Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux!... je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!... elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... La duchesse

en disgrâce, les wighs furieux, le bill rejeté ; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (Réfléchissant.) Alors... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, entrant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL.

Ah! Mylord! vous voilà!

BOLINGBROKE.

Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL.

Lequel?

BOLINGBROKE.

Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL.

Au contraire!... nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous?

ABIGAÏL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (Vivement.) Qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL.

Et par la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, naïvement.

Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi!... Achevez donc!

ABIGAÏL.

Eh bien! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abercrombie?

ABIGAÏL.

C'est cela... avec lords Devonshire et Walpool.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti wigh était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL.

Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL.

Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE.

Qu'importe?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne?... Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL.

Je l'ignore!... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!... (Vivement.) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine, jusque-là froide et sévère, a dit d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de

vous écrire sur-le-champ : Venez ! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui?

ABIGAÏL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien!

ABIGAÏL.

Eh bien!... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartements. (Montrant la porte à droite.) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure et sans être vue!...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais!

ABIGAÏL.

La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine!... et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL.

Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE.

Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi!... je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!... Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL.

Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine !...

ABIGAÏL.

Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu!... mon Dieu, que faire?... Il faut pourtant que je

la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai ! Mais pour tout cela une demi-heure !...

ABIGAÏL, lui montrant la porte du fond à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur !... c'est la reine !

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir !...

ABIGAÏL.

Oui, Mylord !... Que Dieu le protége !... (Abigaïl sort par la porte du fond à droite.)

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée !.. (Levant les yeux, et gaiement.) Ah ! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir ! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté !... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE.

L'oublier, dites-vous ?... plût au ciel ! Mais le moyen !... il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... aussi je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous réconcilie ?...

LA REINE.

Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix, vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse. (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel ! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier ! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier...

(Gravement.) Mais le petit Masham... ce que vous m'en avez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

LA REINE, souriant, avec contentement

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!...

BOLINGBROKE, souriant.

Votre Majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez, raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant, et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même

heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, vivement.

Oui, Madame!

LA REINE, avec colère.

Hier!... avec lui!... Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence...

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi, une fois rentrée ici, à la cour...

LA REINE, à part.

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE, ABIGAIL, accourant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL, tout émue, accourant près de Bolingbroke.

Mylord... Mylord...

LA REINE, avec colère.

Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE.

La duchesse! (Passant au milieu du théâtre.) Et qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL.

Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner des injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma

couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE.

Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!... qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL.

Oui, Mylord... (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon! (Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans un fauteuil à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas? Il m'ont crue faible et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disions depuis longtemps!... Parlez! mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres... certainement! je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie; mais, dites-moi... et Masham?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, avec agitation.

C'est bien! je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh! non... Masham!...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham!...

LA REINE, de même.

Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire... elle sera enchantée! ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah! (D'un ton radouci.) Vous ne disiez pas cela!

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre!...

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr! qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier, qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... Une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) je veux dire, bien

singulier... (En riant.) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, Madame!... (Vivement.) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu ! L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien !

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je réponds de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... Mais ce soir, quand tout le monde se sera retiré, quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!...

BOLINGBROKE, remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie

C'est bien!... c'est bien!... (En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.)

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.

Dieu! Bolingbroke! (Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence !

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaiement.) Non... A ce soir... à bientôt.

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici... avant onze heures. (Bolingbroke est sorti par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, ABIGAIL.

(La reine, qui vient de reconduire Bolingbroke, aperçoit, en redescendant le théâtre, Abigaïl qui entre par la porte du fond à droite.)

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah! te voilà, petite? Eh bien!... et la duchesse?

ABIGAÏL.

Ah! si vous saviez!

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi!... (A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL.

Rien! mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!... Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (c'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance) elle a dit : « Quand je devrais me « perdre, je déshonorerai la reine!... »

LA REINE.

O ciel!...

ABIGAÏL.

Et puis elle a ajouté : « Il vient de m'arriver d'importantes « nouvelles dont je profiterai. » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL.

De nouvelles importantes.

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre?...

ABIGAÏL.

Peut-être des nouvelles politiques,..

LA REINE.

Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL.

Où est le mal?

LA REINE.

A coup sûr!... car hier si je désirais, et devant toi, interroger Masham, c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL.

Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE.

Tu crois?

ABIGAÏL.

C'est un devoir! (Vivement.) Et puis enfin, qu'aurait-elle à dire?... Vous ne l'avez pas vu, (A part.) grâce au ciel! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas?

ABIGAÏL, effrayée.

Que voulez-vous dire?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas, Abigaïl : il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, vivement.

Vous, Madame?

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, avec émotion.

Je tremble!... j'ai peur...

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi!... Rassure-toi!... aucun danger...

ABIGAÏL.

Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement... à une pareille heure !... Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche, qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi!... le voici...

ABIGAÏL, voulant courir vers Masham.

O ciel!

LA REINE, la retenant.

Ne me quitte pas.

ABIGAÏL, avec jalousie.

Oh! non, Madame, non certainement!

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas à Abigaïl.

Ferme ces portes... et reviens! (Abigaïl ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance !...

LA REINE, avec bonté, et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie !

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!... je l'oubliais!... (Elle passe près de la table à gauche et s'assied. Regardant les papiers.) Ah! mon Dieu! comme en voilà!... (Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement sans les lire les diverses ordonnances. Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.

MASHAM.

Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, avec joie.

Est-il possible?

ABIGAÏL, de même.

La faveur de la reine! Et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Et pourquoi?

ABIGAÏL.

Pour vous!... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, tremblante.

Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous?

ABIGAÏL.

Silence!... (Lui montrant la reine qui a achevé de signer, et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM.

Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à mylord qu'il est ministre!

LA REINE.

C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne crains rien!... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a

assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, Madame... jamais!

LA REINE.

Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs. (Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour, et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire... (Se reprenant) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; punissez-moi, Madame, si, même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se levant brusquement.

Taisez-vous!... n'entendez-vous pas?

ABIGAÏL, montrant la porte du cabinet.

On frappe à cette porte!

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL.

Et ce bruit au dehors!... les appartements se remplissent de monde.

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (A part, avec effroi.) et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL.

Là, sur ce balcon... (Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAÏL.

Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE.

Oh! j'en mourrai. (Abigaïl va ouvrir les portes du fond.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE DE MARLBOROUG, ET PLUSIEURS SEIGNEURS ; BOLINGBROKE, entrant après eux.

(Abigaïl va ouvrir la porte à droite, d'où sortent plusieurs demoiselles d'honneur.)

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel ! la duchesse... Une pareille audace !...

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par Votre Majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles ?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (A part, et regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai !

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre. Abigaïl fait quelques pas pour la retenir, et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple ?

BOLINGBROKE.

Qui demande la paix !

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah ! Monsieur Masham dans l'appartement de la reine !

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi !

ABIGAÏL, bas à la reine.

Non, je l'espère !... (Tombant à ses genoux.) Grâce, Madame !... grâce !... c'est moi qui à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, avec colère.

Quelle audace !... Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, baissant les yeux.

La vérité !

MASHAM, s'inclinant.

Que Sa Majesté nous punisse tous deux !

LA REINE, bas à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous !

BOLINGBROKE, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.

Permettez!... J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi, je demanderai à Mylord comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Mylords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill... sa femme...

LA REINE ET LA DUCHESSE, poussant un cri.

O ciel!...

LA REINE, avec agitation.

Messieurs!... Messieurs!... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant, je vous prie!... (Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.)

LA REINE, à demi-voix.

Ah! qu'avez-vous fait?...

BOLINGBROKE, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, avec courage, et comme ayant pris sa résolution.

Non!... (A demi-voix.) Dites-leur d'approcher. (Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

LA REINE, avec émotion et à voix basse, à Abigaïl.

Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance, mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, à la reine, avec épanchement.

Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, lui coupant la parole.

Silence!... (Il fait signe à Masham qui, à son tour, s'avance près de la reine.)

LA REINE.

Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, bas, à Masham.

Refusez!

LA REINE.

Je sais que d'autres idées, peut-être... mais par le dévoue-

ment que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM.

Moi, Madame...

LA REINE.

Elle vous l'ordonne! (Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

LA REINE, s'adressant aux personnes de la cour, et prenant le milieu du théâtre.

Mylords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions... Nous rappelons mylord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles; et, décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl, bas à Abigaïl.

Eh bien, Abigaïl, mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke ministre!

BOLINGBROKE.

Et tout cela, grâce à un verre d'eau!

FIN DU VERRE D'EAU.

UNE CHAINE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Théâtre-Français. — 29 novembre 1841

PERSONNAGES

EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur.
CLÉRAMBEAU, négociant, son oncle.
M. DE SAINT-GÉRAN, contre-amiral.
HECTOR BALLANDARD, avoué.
ALINE, fille de Clérambeau.
LOUISE, femme de Saint-Géran.
UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Géran.
UN DOMESTIQUE d'Emmeric.
UN DOMESTIQUE de l'hôtel.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

Un appartement d'artiste très-élégant. Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond; EMMERIC, à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.

HECTOR, gaiement.

C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts!

EMMERIC, levant la tête.

Mon ami Ballandard!

HECTOR.

Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie?

EMMERIC.

Non... Je ne faisais rien.

HECTOR.

Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans obtenir sur notre première scène

lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!... C'est superbe... c'est admirable!... Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis fier de pouvoir dire au Palais : C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance. Il est, comme moi, de Bordeaux ; nous ne nous sommes jamais quittés. (Lui remettant une lettre sous enveloppe.) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, mettant la lettre dans sa poche.

Je te remercie... Cela t'a dérangé...

HECTOR.

Du tout : je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler.

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR.

Quand il te plaira, à tes ordres... Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC.

La tienne n'en a pas besoin!... C'est, dit-on, une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talents, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR.

Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientelle a doublé!

EMMERIC.

Ainsi que tes bénéfices... car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR.

Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaidant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires!... Tandis que toi, quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs! Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées

dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (Baissant la voix.) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises courent après toi...

EMMERIC, vivement.

Comment !

HECTOR.

Par amour pour la musique ! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander. On donnera bientôt ton nouvel opéra

EMMERIC.

On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR.

Eh bien ! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC.

Quand tu voudras...

HECTOR.

Je te remercie ! (Avec embarras.) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames !

EMMERIC.

Certainement...

HECTOR.

Je n'oserai pas !

EMMERIC, riant.

Allons donc !...

HECTOR.

Et puis, encore un autre service !... Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC.

C'est dit.

HECTOR.

Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très-utile...

EMMERIC.

En quoi donc ?

HECTOR.

Je vais te le dire... (En confidence.) Je voudrais me marier.

EMMERIC, vivement.

Tu fais bien !... surtout si c'est une inclination.

HECTOR.

Oui, mon ami, une inclination... et une affaire!... une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge... Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite. C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, mademoiselle Victoria Giraut, me plaît beaucoup... Elle est charmante et a reçu une éducation très-distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria... Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC.

Ah! elle a de la voix?

HECTOR.

Non, grâce au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y a de l'harmonie dans le ménage!... Mais voilà où nous cessons de nous accorder!... Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!... toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était, des grisettes!

EMMERIC.

Il y en a de charmantes.

HECTOR, d'un air dédaigneux.

Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!... des piqueniques, des parties d'ânes à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!... C'est bien ennuyeux!

EMMERIC.

C'est délicieux !

HECTOR.

Ça ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, mademoiselle Victoria Giraut m'adorerait .. Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?... mon ami intime... cela à produit le meilleur effet!... Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC.

Je comprends.

HECTOR.

Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même, quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voiture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarraient leurs carrosses, je me disais : Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux, pour se faire aimer d'elles! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux, ce doit être délirant!... Je rentrais alors à pied, éclaboussé par elles... Et, pensant à toi, je me répétais; Mon camarade Emmeric est-il heureux!... C'est la seule fois que je t'aie porté envie...

EMMERIC.

Et tu avais bien tort! Te rappelles-tu la fable d'Icare.

HECTOR.

Certainement ! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie !... Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là! tu ne tombes pas, au contraire!

EMMERIC.

Ma foi, je n'en suis pas loin !... Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante !... Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir, et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instants que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre... (Le tirant de sa poche.)

HECTOR.

N'est-ce pas pour un procès?

EMMERIC, souriant avec ironie en ouvrant la lettre.

Eh! oui, un procès... gagné depuis longtemps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement ses gens qui me connaissent, on adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaire.

HECTOR.

Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise?

EMMERIC.

Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, vivement.

Dans sa voiture?... dans sa loge?...

EMMERIC, s'asseyant devant la table.

Oui, sans doute... Mais cette loge, il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.) numéro 10, première de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte?

HECTOR.

A vingt-cinq ou trente francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, avec impatience.

Je ne te parle pas de cela... (Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cachète la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif... ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini!

HECTOR.

Tant pis! car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC.

Eh! qui donc?

HECTOR.

Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC.

Ma cousine?...

HECTOR.

Je crois même que c'est pour ça qu'elle est venue à Paris; elle le désirait depuis bien longtemps.

EMMERIC.

En vérité!...

HECTOR.

Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC.

Oui... pauvre Aline ! je l'ai vue si souffrante !

HECTOR.

Il n'y paraît plus ! fraîche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négociants de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC.

Et quand viennent-ils ?

HECTOR.

Eh ! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC.

Comment le sais-tu ?

HECTOR.

Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau ?... As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC.

Eh bien ?

HECTOR.

Eh bien ? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très-confortable... l'hôtel de Castille.

EMMERIC.

Celui-ci !

HECTOR.

J'ai retenu l'appartement du premier, deux mille francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, quelle bonne idée ! quelle joie de revoir ma famille !... Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève ! Nous faisions de la musique ensemble.

HECTOR.

Nous serons ses chevaliers.

EMMERIC.

Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR.

Nous les conduirons partout... Au palais de justice.

EMMERIC.

A la première représentation de mon opéra.

HECTOR.

Il n'est pas achevé!..

EMMERIC, vivement.

Il le sera!.. je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (Courant au piano.) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt...

HECTOR, prenant une chaise.

Quel plaisir! (S'arrêtant.) Tais-toi donc!

EMMERIC, s'arrêtant.

Comment?...

HECTOR, écoutant aussi.

On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, de même.

Eh! oui! cette voix!... (La porte s'ouvre.)

SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, s'écriant de loin.

Ah! mon oncle!... ma cousine!... (Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.) Chère Aline! Quel bonheur de se revoir!...

CLÉRAMBEAU, passant entre eux deux.

Eh bien!... eh bien!.. et moi?

EMMERIC, lui serrant la main.

Bonjour, mon cher oncle. (Regardant Aline.) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE.

Et mon père, qui disait que non...

CLÉRAMBEAU, la prenant par la main.

Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballandard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE.

Il est charmant!

CLÉRAMBEAU.

Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR.

Une surprise que je vous ménageais.

ALINE.

Juste l'étage au dessous!... Comme ce sera commode pour mon cousin.... (A Clérambeau, et baissant les yeux.) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, brusquement.

Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite; mais ça ne t'oblige à rien.

EMMERIC.

Comment, mon oncle?...

CLÉRAMBEAU.

Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC.

Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU.

Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, à Clérambeau.

Il est lancé dans la haute société.

CLÉRAMBEAU.

Raison de plus : il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC.

Eh! qui vous a dit cela?

CLÉRAMBEAU.

Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, Monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, lui prenant la main, d'un air de compassion.

Mon pauvre oncle!...

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, riant.

Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut-être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque décence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et

des honnêtes gens partout... même au Palais, demandez à Ballandard.

CLÉRAMBEAU.

Lui ! je l'excepte, je le connais... il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (Regardant son neveu.) bien rares de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC.

Vous voyez bien...

CLÉRAMBEAU.

Une exception ne prouve rien... Et vous, Monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal et moi dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent... il a voulu entrer dans la marine royale.

EMMERIC.

Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU.

Et des boulets !... Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le commerce... commis d'abord... (Jetant un coup d'œil sur sa fille.) Et puis, qui sait? D'autres vues... un bel avenir, qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah ! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'on voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie !...

EMMERIC.

Non, mon oncle... mais le désir de ne plus vous être à charge et de m'acquitter de vos bienfaits...

CLÉRAMBEAU.

Mes bienfaits !... qui est-ce qui t'en parlait?... personne !

EMMERIC.

Moi ! qui ne les oublierai jamais !

CLÉRAMBEAU.

Eh bien ! était-ce une raison pour m'abandonner?... pour

avoir... du génie... Qui est-ce qui t'en demandait?... qui t'a donné ces idées-là?... Était-ce moi?... Et surtout des idées de musique... moi, qui n'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.

Enchanté de faire votre partie... (Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU.

Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!... A quoi sert un peintre?... A quoi sert un musicien?... A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en partie double.

ALINE.

Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE.

Et le ménage...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours : « Votre fille chante comme madame Malibran... » Ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu... Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clérambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même : « Je t'aimerai... Tu m'aimeras toute la vie. » Et si j'avais été le maître!... mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire, si la Chambre, qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo!... Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en

faire des métiers à la Jacquart!... Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous!

HECTOR.

Excepté ceux d'Érard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que ça me fait à moi?

ALINE.

Si, mon père, cela vous fait quelque chose... Et quand vous avez vu l'opéra de mon cousin... (A Emmeric.) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale... Et un succès!... un enthousiasme!... Ah! que j'étais heureuse et fière... Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne; c'est tout naturel... c'était de la famille... Et mon père lui-même, au second acte, après le duo... vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau... Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU.

Non... non...

ALINE.

Si, mon père... je l'ai vu... des larmes roulaient dans vos yeux!... vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU.

Je le crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!...

EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde... la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE.

Je le sais bien!... et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU.

Non, tu es revenue tout de suite.

ALINE.

Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai ! mais que cela ne t'arrive plus...

ALINE.

Ah ! c'est que cette partition est si belle !... Ils disaient tous : Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau ?... Vous me le promettez ?...

EMMERIC.

Oui, ma cousine.

ALINE.

Ne fût-ce que pour les confondre.. Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

EMMERIC.

Certainement !

HECTOR, à Aline, d'un air de satisfaction.

J'irai à la répétition...

ALINE.

Vous, monsieur Ballandard?

HECTOR.

Il me l'a promis !..

ALINE.

Et nous aussi, n'est-il pas vrai?... Vous nous y conduirez...

EMMERIC.

Trop heureux de vous donner le bras !

CLÉRAMBEAU.

Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler !... Dis-lui adieu et descendons. (Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector.)

ALINE.

Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis, mon cousin est très-bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses... et (Prenant un cahier qui est sur la table, près du piano.) ce gros cahier... c'est votre poëme... Ah ! voyons...

CLÉRAMBEAU.

Mais, tu n'y penses pas... c'est d'une indiscrétion...

EMMERIC.

En quoi donc ?...

HECTOR.

Un opéra, c'est fait pour être vu.

ALINE.

Et celui-là, tout le monde le verra... je l'espère; je puis bien commencer... (Redescendant le théâtre en lisant le cahier.) Et voici d'abord des vers que je trouve très-bien!... (Lisant sur le manuscrit.)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!
Te quitter, c'est mourir!... te revoir, c'est renaître.

CLÉRAMBEAU, ramassant un papier qui vient de tomber.

Oui!... c'est du joli... Et ceux-ci : « Que cette soirée de de-
« main, à l'Opéra, me rend heureuse, mon ami... »

ALINE, avec émotion.

Mon ami...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, et s'interrompant.

Pardon!... mon neveu. (Se retournant vers Aline.) Ma fille... qu'as-tu donc?...

ALINE, s'efforçant de se remettre.

Moi!... rien!... Rendez cette lettre à mon cousin.

EMMERIC, avec embarras.

Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

ALINE.

Et à qui donc?

EMMERIC, hésitant.

A Ballandard.

HECTOR.

A moi!...

CLÉRAMBEAU, riant.

Si tu peux nous prouver cela...

EMMERIC, passant près de la table à droite.

Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle est de la même écriture..: et vous voyez : « A Monsieur Ballan-
« dard, avoué, rue de Gaillon. » (Il repasse près de Ballandard et reprend sa première place.)

ALINE, avec joie.

Est-il possible?...

HECTOR, bas, à Emmeric.

Mais, mon ami!...

EMMERIC, de même.

Tais-toi donc!

CLÉRAMBEAU, stupéfait, et examinant l'enveloppe avec sa fille.

C'est, ma foi, vrai!... Un cachet avec des armes... c'est une grande dame!... Qui aurait jamais cru cela?... Hector Ballan-

dard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance.

HECTOR, toujours retenu par Emmeric.

Ça n'empêche pas...

CLÉRAMBEAU.

Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi! Monsieur...

HECTOR, passant entre Clérambeau et Aline.

Si vous vouliez m'écouter!

EMMERIC.

Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

SCÈNE III.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.

OLLIVIER.

On demande M. Clérambeau et sa fille...

ALINE.

Et qui donc?

OLLIVIER.

Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

ALINE.

C'est mon parrain, j'en suis sûre : il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

CLÉRAMBEAU.

Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

ALINE.

Adieu, mon cousin, à tantôt; adieu, monsieur Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra!...

HECTOR.

Mais quand je vous répète...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric.

Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, au fond du théâtre.

Venez-vous?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à la basoche... descends, je descends... (Il sort avec Aline.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, retenant Hector qui remonte vers la porte.

Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras pas.

HECTOR.

Je veux les détromper...

EMMERIC.

Et à quoi bon?... Qu'est-ce que ça te fait?...

HECTOR.

Ça me fait que ton oncle est un client très-riche et très-moral, auprès de qui tu vas me faire du tort... et si cette épître... si cette conquête que tu m'attribues me fait perdre sa clientelle.

EMMERIC.

Sois donc tranquille!

HECTOR.

Pourquoi enfin ne gardes-tu pas ton bonheur, toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche en ce moment?...

EMMERIC.

Pourquoi?... pourquoi?... parce que l'idée seule que ma cousine aurait pu croire ou supposer...

HECTOR, avec force.

Ce qui existe, ce qui est vrai!...

EMMERIC.

Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je faisais...

HECTOR.

Tu l'aimes donc?

EMMERIC, vivement.

Moi? quelle idée!... Est-ce que je peux, est-ce que je dois y penser?

HECTOR.

Et qui t'en empêche?

EMMERIC.

Mon oncle est immensément riche!... et moi!

HECTOR.

A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela peut se marier ensemble...

EMMERIC.

Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure? Il déteste les arts et les artistes...

ACTE I, SCÈNE IV.

HECTOR.

Sa fille les aime... elle les lui fera aimer...

EMMERIC.

Jamais !

HECTOR.

Elle le suppliera.

EMMERIC.

Il sera inexorable.

HECTOR.

Eh bien ! elle se trouvera mal, et tu sais que pour lui
un argument sans réplique...

EMMERIC.

Qui ne nous avancera à rien ; car si tu savais, si je pou
si j'osais te dire...

HECTOR.

Il y a donc d'autres raisons ?

EMMERIC.

Oui... il y en a.

HECTOR.

Eh bien ! alors, à qui parleras-tu de tes affaires, si ce n'
ton ami et à ton avoué ?

EMMERIC.

Tu dis vrai !... Eh bien... mon ami... quand je quittai
deaux, il y a quatre ans, ma cousine en avait treize ou
torze... ce n'était qu'un enfant, et moi, déjà jeune homme,
rivais à Paris plein d'ardeur et d'ambition, rêvant les succ
gloire et la fortune... Je ne connaissais pas les obstacles
nombre qui arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière...
lent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que je sent
moi, comment leur prouver qu'il existait ? Un peintre n'a
que d'une toile et d'un pinceau, et sans appui, sans prot
seul, dans sa mansarde, il compose le tableau qui, à
chaine exposition, doit dire à tous les yeux : « Arrêtez-
regardez ; il y a là du talent... du génie peut-être !... » C
son sort est préférable à celui du compositeur, du mal
musicien, qui, seul avec ses inspirations, sent les mél
le débordent sans pouvoir les faire arriver à vos ore
se faire connaître, il ne peut, comme le peintre, ach
et le canevas qui lui sont nécessaires ; il lui faut
libretto (le poëme, comme ils l'appellent) que ch
son inexpérience ; il lui faut un théâtre, des cha

chestre, un public à qui il dise : « Ecoutez... » Et tout cela m'était refusé, aussi le découragement et le désespoir avaient promptement succédé à mes folles illusions. Je rêvais la misère, la honte, et peut-être... oui, oui ! plutôt mourir que de retourner dans mon pays et dans ma famille, obscur et inconnu comme au jour du départ...

HECTOR.

Et tu ne m'avais jamais parlé de cela...

EMMERIC.

Les succès, on les dit volontiers ! mais les mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe aux yeux de tous, on les garde... on les amasse là... dût-on en être accablé ! Un soir, j'étais dans un riche salon du faubourg Saint-Germain, où mon talent de pianiste m'avait fait avoir accès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une jeune femme que vingt rivaux, comtes ou marquis, entouraient de leurs soins assidus !... beauté fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien, car elle semblait née pour commander ! Aussi tous ces jeunes élégants, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, mendiaient un regard qu'elle ne leur accordait pas !... Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis !... Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé !...

HECTOR.

Et elle était là, assise auprès de toi !... Étais-tu heureux !

EMMERIC.

Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit : « Qu'avez-vous ? » Aussi, et quelques instants après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle.

HECTOR.

Un duc, un marquis ?

EMMERIC.

Non, vraiment !

HECTOR.

Le ministre de l'intérieur ?...

EMMERIC.

Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Du reste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur, et le hasard depuis vingt ans l'avait fait réussir; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, » lui dit ma protectrice, « vous me parliez tout à l'heure avec beaucoup de galanterie de votre dévouement, je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poëme, et quelques mois après un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR.

C'est admirable! j'aurais adoré une femme pareille!

EMMERIC.

Eh! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelants où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup d'œil... Que te dirai-je, enfin?... Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, adorée ou enviée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage!...

HECTOR.

Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes?

EMMERIC.

Si, mon ami...

HECTOR.

Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes clients, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC.

Non, sans doute ! mais ce délire, cette fièvre une fois calmés, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis... Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fausse, terrible, dangereuse ! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuels, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelque séduisants que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes !

HECTOR.

Tu as donc des reproches à lui faire ?

EMMERIC.

Aucun, par malheur !... Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR.

Il faut cependant qu'elle ait des torts ?

EMMERIC.

C'est moi qui les ai tous ! et un entre autres.... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que, malgré moi, je sens là que...

HECTOR.

Que tu ne l'aimes pas !

EMMERIC, vivement.

Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime !... je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne

occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR.

Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

EMMERIC, vivement.

Du tout!... Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR.

Ta cousine?

EMMERIC.

Eh bien! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!... qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (Avec amour.) Moi, son mari!... (Avec désespoir.) Et ces liens que je ne peux briser!...

HECTOR.

Tu ne le peux?

EMMERIC.

Eh! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement!... oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours... j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et, ne fût-ce que par châtiment, par expiation... je resterai, bon gré mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être!...

HECTOR.

Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, avec impatience.

Lesquels? C'est impossible. (A Olivier qui entre.) Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

SCÈNE V.

EMMERIC. OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, au fond du théâtre.

Une visite pour Monsieur!

EMMERIC, avec impatience.

Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER.

Voici la carte...

EMMERIC.

Qu'importe? je n'y suis pas! (Ollivier remet alors la carte sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et lui dit, en lui donnant le coupon de loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER.

Oui, Monsieur!...

HECTOR, qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a jetée sur la table.

Le comte de Saint-Géran... pair de France.

EMMERIC, vivement.

M. de Saint-Géran?... Que me veut-il? où est-il?

OLLIVIER.

En bas, chez votre oncle...

EMMERIC.

Qu'il vienne!... qu'il vienne!... (Ollivier sort.)

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, tenant toujours la carte.

M. de Saint-Géran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme?...

EMMERIC.

C'est lui-même!...

HECTOR.

Ah! mon Dieu! Et tu le reçois?

EMMERIC.

Pourquoi pas!

HECTOR.

Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main? Et moi, qui suis un homme de conciliation... je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais!

EMMERIC.

Tu n'aimes donc pas les marins?

HECTOR.

Ils me font peur, surtout celui-là.

SCENE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, OLLIVIER.

OLLIVIER, annonçant.

M. le contre-amiral comte de Saint-Géran! (Emmeric et Hector vont au devant de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en prie, Messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais!

EMMERIC.

Comment donc!... monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma visite... et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC.

Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR.

Ah! Monsieur est amateur?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (A Emmeric.) Vous m'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis longtemps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (A Emmeric.) Je viens vous rappeler un plaisir que vous m'avez promis... celui d'assister à votre première répétition...

HECTOR, d'un air avantageux.

J'y serai aussi...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, Monsieur, le plaisir sera double!... J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur?...

HECTOR.

Non, Monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mieux encore!... un artiste?

HECTOR.

Je suis avoué.

EMMERIC.

Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Un homme d'honneur et de probité! la meilleure réputation du Palais!.. Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissions déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC.

Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GÉRAN.

S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC.

Quoi! Monsieur, vous veniez?...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!... Asseyons-nous! (Hector va chercher une chaise qu'il avance à M. de Saint-Géran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Hector, qui reste debout.

Après vous, Monsieur, je vous en prie...

HECTOR.

Non... Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, forçant Hector à s'asseoir, en même temps que lui.

Je ne souffrirai pas!...

HECTOR.

C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, Monsieur! j'ai bien l'honneur de parler à monsieur de Saint-Géran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, Monsieur!...

HECTOR.

Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pourquoi pas?

HECTOR.

Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marins qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tribord.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Il y en a peut-être! je n'en connais pas!...

HECTOR.

On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est différent? Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR.

Est-il possible?... Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aussi, Monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu, de plus... j'étais pair de France et marié!... trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... ça commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR.

Je comprends...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au

pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR.

Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comme vous dites, cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR.

Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infaillible... Mais vous vouliez, monsieur le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!...

EMMERIC.

Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

En vérité!... Eh bien? m'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne, j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne falsaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes, il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant... c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC.

Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous comprenez que ces choses-là ne s'oublient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faute de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo!...

heureusement nous étions tous du même avis! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC.

Vous, Monsieur?

HECTOR.

Est-il possible?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh! oui, sans doute!... Il faut qu'un artiste se marie : trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointements cruels entourent sa vie extérieure; il y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédommagement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instants, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire : ce sera sa femme!... Et quand, le cœur froissé d'une critique injuste et barbare, il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?... devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC.

Ah! vous avez raison.

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-il pas vrai?

EMMERIC.

Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes font rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, se levant.

O ciel!...

EMMERIC, se levant aussi.

C'est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, se levant un instant après eux.

Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite... et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant

tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC.

Moi, Monsieur?...

HECTOR, vivement.

Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettriez de la rendre heureuse?...

EMMERIC.

Ah! je vous le jure, et sur l'honneur!

M. DE SAINT-GÉRAN, lui prenant la main.

C'est bien!... (Froidement.) Elle est à vous!

EMMERIC ET HECTOR, poussant un cri.

Comment?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous la donne...

EMMERIC.

Comment, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN, avec force.

Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce que j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard...

HECTOR.

Permettez!... permettez!... Moi, qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien et si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GÉRAN

La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très-bien, et quoi qu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc, et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu le jour même de l'arrivée, aborder la question.

HECTOR, se frottant les mains.

C'est cela même!... à l'abordage!... (A part.) J'adore les marins!

EMMERIC.

Et qu'a dit M. Clérambeau?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qu'il a dit? il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC.

O ciel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et m'a même prié assez brutalement, moi l'ancien ami de la famille, moi, le parrain de sa fille, de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR.

Diable! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Moi! je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « monsieur Clérambeau... vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtiments marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, renfermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle... quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtiments étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Géran... Je le vois encore... descendre son escalier. . se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que je possède, tous mes biens sont à vous... » « Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le plus précieux... votre fille! Me la refuserez-vous?...

EMMERIC ET HECTOR.

Eh bien?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien!... c'était une lettre de change que je lui présentais!... un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement... et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négociants ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà! payez-vous. »

EMMERIC.

Ah! Monsieur... ah! mon sauveur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négociants ont aussi d'autre ambition que celle de l'argent... La première est que son gendre... n'ayant

pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (Vivement.) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC ET HECTOR.

Quelle est-elle ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Quoique ami des mœurs, m'a-t-il dit, je ne suis pas d'un ri-
« gorisme assez ridicule pour exiger que mon gendre ait été
« jusqu'ici un modèle de raison et de sagesse... je pardonne-
« rais même quelques-unes de ces folies de jeunesse... erreurs
« éphémères qui n'ont point de lendemain et passent sans
« retour...

HECTOR.

L'excellent père!

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Mais ne voulant exposer à aucune chance le bonheur de
« ma fille, je ne veux pas d'attachement réel et sérieux qui
« survive au présent et compromette l'avenir... »

EMMERIC, à part.

O ciel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Donnez-moi, a-t-il ajouté, votre parole et la sienne qu'aucun
« danger pareil n'existe... et je consens à l'instant...

EMMERIC.

Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien! vous vous troublez!..

EMMERIC, troublé.

C'est que...

M. DE SAINT-GÉRAN,

Eh bien?...

HECTOR.

C'est que justement... il est engagé depuis longtemps dans des liens...

EMMERIC, vivement, à M. de Saint-Géran.

Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR.

A la bonne heure!... c'est bien facile...

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez...

EMMERIC, avec force.

Quand on y est décidé.

HECTOR, de même.

Quand on le veut bien.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce n'est pas une raison!... des ménagements à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari.., le désespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous... j'avais un amour dans le cœur... lorsque des amis imprudents, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et longtemps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grâce au ciel! n'a connu le secret de ma froideur et de mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC.

Non, Monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre... aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, à M. de Saint-Géran, qui secoue la tête avec incrédulité.

Je suis sa caution... et à nous deux...

M. DE SAINT-GÉRAN.

A nous trois!...

EMMERIC, se retournant.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, OLLIVIER, qui sort de la porte du fond à droite, et s'approche d'Emmeric.

OLLIVIER, à demi-voix.

Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, vivement.

C'est bien! c'est bien!...

OLLIVIER, de même.

Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, à Ollivier, qui se retire.

Cela suffit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et moi aussi...

HECTOR, à M. de Saint-Géran.

C'est d'elle... c'est évident... Eh bien! il n'y a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GÉRAN, prenant la main d'Emmeric qui tressaille.

Et vous tremblez déjà... Allons, du courage!...

EMMERIC.

J'en aurai...

HECTOR, regardant la pendule.

Et mon affaire à la quatrième chambre... Je vais au Palais.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma voiture est en bas, et si je peux vous conduire, monsieur Ballandard...

HECTOR.

Trop d'honneur... (A part.) La voiture d'un pair de France! d'un contre-amiral!... Si Victoria me voyait passer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant, monsieur Ballandard, que je vous estime déjà beaucoup comme homme et comme avoué... et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, d'un bon procès...

HECTOR.

Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à courir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien...

HECTOR.

Et, au premier commandement, feu de toutes les batteries!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! nous causerons en allant au Palais...

HECTOR, riant.

Vous voulez donc bien me prendre à bord?

M. DE SAINT-GÉRAN, emmenant Hector à qui il donne le bras.

Oui, sans doute... De là je vais au Luxembourg... à la Chambre des pairs.

EMMERIC, prenant son chapeau.

Et moi, je vais chez elle...

ACTE II

Un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond; Portes latérales. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, assise à la gauche du théâtre, devant une table, une broderie à la main et ne travaillant pas; M. DE SAINT-GÉRAN, entrant par la porte du fond.

LOUISE, se retournant.

Vous, Monsieur, d'aussi bonne heure!... Qui s'y serait attendu? Et ce discours que vous deviez prononcer à la Chambre des pairs?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

La séance est remise... je viens de l'apprendre au Palais!...

LOUISE.

Vous allez au Palais?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quand on a des procès et des avoués... et j'en ai un charmant.

LOUISE.

Un procès?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, un avoué.

LOUISE.

C'est tout comme!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je lui ai expliqué en route la succession de votre oncle...

LOUISE.

Ce n'est pas facile!

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est vrai ! et il m'a compris sur-le-champ... et mieux que moi-même... C'est un habile homme!... Il viendra ici en sortant du Palais, où je l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxembourg... quand j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collègue !

LOUISE.

Ah ! le vicomte plaide aussi !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Contre sa femme!... Il venait de gagner en séparation... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE.

Mais vous, Monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pas dans ce moment!... puisque je vous trouve seule... ce qui est bien rare pour moi !...

LOUISE.

Et fort ennuyeux !

M. DE SAINT-GÉRAN, allant prendre une chaise, et s'asseyant près de Louise.

Du tout... Au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfice.

LOUISE, se retournant vers lui.

Savez-vous, Monsieur, que vous devenez très-aimable et très-galant ?

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Et savez-vous, Madame, depuis quelle époque?

LOUISE.

Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien ! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE.

Non, vraiment!... car, grâce au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et

pensant à lui qui ne pensait guère à moi, séduit comme il était par des charmes plus puissants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, Madame?...

LOUISE, avec ironie.

Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il paraît prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, Monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillé... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre part et surtout de la mienne... à moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Très-bien! égayez-vous à mes depens!... vous avez raison... Mais que voulez-vous? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE.

D'autres encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est possible! mais le temps, la réflexion, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux même l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE.

C'est vrai!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et dès-lors... je me suis promis... Tenez, Madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts, tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, souriant.

Où nous aurons beaucoup de temps devant nous!...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres!

LOUISE.

J'en ai donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Eh! mais...

LOUISE, vivement.

Lesquels? Parlez... (Voyant qu'il hésite.) Un seul!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous me mettez dans un grand embarras...

LOUISE, triomphante.

Vous voyez bien!...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

L'embarras du choix...

LOUISE.

Comment, Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droits d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE.

Ah! il y a un ensuite!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, Madame... Vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut-être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement les leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, se levant.

Ah! ne parlez pas ainsi... car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc?...

LOUISE.

Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois!

LOUISE.

Non, Monsieur, non... mais vous n'avez jamais su quelle noble affection je vous portais ! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on crut que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur dont je savais depuis longtemps la vie entière... Oui, Monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures... J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce patrimoine de gloire... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, troublé.

Et jamais jusqu'ici le moindre reproche !...

LOUISE.

Ah! Monsieur!... des plaintes !... des reproches, de la jalousie !... Moi, à qui vous accordez quelque orgueil !... j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise ?...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec franchise.

Non, Madame. Tout cela est vrai, et ce récit qui devrait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma tendresse, par un dévouement de tous les instants... de reconquérir... ce cœur que j'ai perdu... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE.

Non, sans doute.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoique votre mari, je puis comme un autre aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer... on me donne un nouveau commandement, et sous peu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, vivement.

Vous partez?...

M. DE SAINT-GÉRAN

Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis longtemps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre présence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, Madame!...

LOUISE.

Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux... et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif?

LOUISE, avec émotion.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller dont vous ne vous défendez point, amène sur vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, mes fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité!... il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde!... Déjà, et vous savez que je suis peu endurant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé alors autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE.

Quoi donc?... Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes émue?

LOUISE.

Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce que je sais... Eh bien! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Lan---

LOUISE, riant.

Lui!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce fat moyen âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, riant.

Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE.

C'est vrai!... je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore!

LOUISE.

Que ferez-vous?

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Ce que je ferai?... je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE, froidement.

Allons donc!...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Parole d'honneur!

LOUISE.

Allons donc!

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est un sot!

LOUISE, riant.

Ce n'est pas une raison pour tuer les gens!... vous seriez toujours l'épée à la main!... Et dans votre intérêt, Monsieur, je vous supplie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, vivement.

Ah! de grand cœur! si c'est en mon pouvoir!

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmeric d'Al-

bret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE.

Pouvez-vous le penser?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferais autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial ; mais ce n'est pas ainsi qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale ; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir!... Je sors de chez lui.

LOUISE.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, avec émotion.

Ballandard!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous le connaissez?...

LOUISE.

En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque-là il vaut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE.

Eh bien! Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE.

Contre lui.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le qrix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE.

Moi, Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela du moins me serait agréable; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE.

Non, sans doute... et pour vous, Monsieur...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il soit le bien-venu!

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

EMMERIC, s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue.

Madame la comtesse se porte-t-elle bien?

LOUISE, froidement et lui faisant la révérence.

Très-bien, Monsieur... (Se mettant à gauche devant son métier à broder.) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte, je ne vous en empêche pas!

M. DE SAINT-GÉRAN, attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse.

Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle!...

EMMERIC, troublé.

C'est-à-dire, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! vous nous l'aviez promis.

EMMERIC.

Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Vous en avez été ravi...

EMMERIC, sérieusement.

C'est vrai!... car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Eh bien! que vous disais-je? vous le voyez déjà?... On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC.

J'y parviendrai, je vous le jure!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! alors, il faut y retourner! il faut tout lui dire! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A la bonne heure!... Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC.

Tantôt... ce soir, je l'espère.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, s'inclinant

Comment donc, monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN, lui tendant la main.

Ainsi, à tantôt... (M. de Saint-Géran sort par le fond.)

SCÈNE III.

EMMERIC, après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder.

Madame la comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer?

LOUISE, souriant.

Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, gaiement et se levant.

Nous ne serons pas en tête-à-tête, je le sais bien, et à peine

pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (Vivement.) Rassurez-vous, je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux... car je serai superbe et on me regardera... (Vivement.) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément.., je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux !

EMMERIC.

En vérité!... je ne sais comment vous dire...

LOUISE.

Eh ! quoi donc, Monsieur ?

EMMERIC.

Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE.

O ciel!... quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts? Il faut y aller, Monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerai à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée; je vous engage.

EMMERIC.

Moi !...

LOUISE.

Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs...

EMMERIC.

Je le sais...

LOUISE.

Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille...

EMMERIC, vivement.

Ce n'est que trop vrai !...

LOUISE.

D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches... d'autres tourments... les miens... je ne vous en parle pas! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous

aurons moins de gêne, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloigner... on doit partir... on me l'a dit. (Vivement.) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!... moi, vous quitter!... jamais!

EMMERIC, à part.

O ciel!

LOUISE.

Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera, sans doute.

EMMERIC.

Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, étonnée.

Ni ce soir... ni demain?...

EMMERIC.

Ni demain.

LOUISE.

Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC.

Jamais!... je ne dois plus vous revoir...

LOUISE.

Ce n'est pas possible!... J'ai mal entendu!... ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC.

Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y a au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!... Je lui dois trop!

LOUISE.

Et à moi, Monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus?... croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer.

EMMERIC.

O ciel!...

LOUISE.

J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, Monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul... car, moi, je savais comment me défendre : je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait longtemps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser

sa chaîne... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres... je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rien au monde pouvait me justifier.

EMMERIC.

Que dites-vous?

LOUISE.

Non... non... je ne m'abuse pas!... Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas aux miens, et cependant vous savez si j'ai combattu, si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et dont j'aurais triomphé... si une nouvelle fatale et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!...

EMMERIC.

Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi qui ne mérite pas de grâce!

LOUISE.

Tant mieux!... j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!...

EMMERIC.

Il en existe... qui me sont personnelles... qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE.

C'est volontairement que vous voulez me quitter?... ce n'est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!... O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!... Lui aussi peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!...

EMMERIC, vivement.

M. de Langeac!...

LOUISE, avec joie.

Jaloux!... il est jaloux!... Ah! que c'est bien à vous, Monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore...

Il ne s'en est même pas aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence... je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal... j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, avec colère.

Il serait possible?...

LOUISE, vivement.

Que j'aurais jeté à ses pieds... que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Géran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC.

Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, vivement.

Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire... et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC.

C'est inutile... Madame!

LOUISE, vivement.

Et puis, j'oubliais encore, car je veux tout vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC.

Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, avec tendresse.

Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... et maintenant qu'humble et repentante j'ai avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... Monsieur?...

EMMERIC, avec émotion.

Louise!

LOUISE, doucement.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai?... Pourquoi vous en défendre encore?...

EMMERIC.

Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, sévèrement.

Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, Monsieur... c'est très-mal! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagnerez demain à l'Opéra... dans ma loge... vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot : Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus! (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, seul.

Non... non!... je ne le pourrai jamais!... et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (Allant placer son chapeau sur la table, à gauche.) Allons! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence... celui de l'absence... puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit... sera fini!

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, entrant par le fond.

EMMERIC.

Ah! te voilà?

HECTOR.

Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Géran... une clientelle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC.

Ah çà! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR.

C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes clients... Et toi,

qui t'amène?... Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?...

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR, vivement et à demi-voix.

Raconte-moi donc cela... Tu sors de chez elle?...

EMMERIC.

Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR.

Eh bien?...

EMMERIC.

Eh bien! mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR.

Vivat! Et M. de Saint-Géran qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout!... Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!... Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attend, par parenthèse.

EMMERIC.

Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que mademoiselle ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR.

Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?... Sa fille, causant... avec qui?... avec Victoria Giraut!

EMMERIC.

Ta prétendue?...

HECTOR.

Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des médoc et des saint-émilion, emmenait souvent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié...

EMMERIC.

Eh bien! où est le mal?

HECTOR.

Tu ne le devines pas?... Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes... Elle lui aura raconté cette con-

quête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe...

EMMERIC, cherchant à le rassurer.

Peut-être, mon ami !

HECTOR.

Il n'y a pas de peut-être... J'en suis sûr ; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit : « Ah ! ah ! monsieur Hector Ballandard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC.

Eh bien ! ne disons rien !

HECTOR.

Ne rien dire !... Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu !...

EMMERIC.

Quelques jours encore, et je te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance !...

HECTOR.

A la bonne heure !... car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... de dot... Et quand on est amoureux...

EMMERIC, souriant.

De la dot ?

HECTOR.

Du tout !... Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection ! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre ; car, je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC.

Qu'en sais-tu ?

HECTOR.

Je viens d'en entendre parler... moi, qui ne connais rien !

EMMERIC.

Et où donc?

HECTOR.

Dans un endroit qui n'a rien de bien mystérieux... au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens, qui déjeunaient en parlant beaucoup et en buvant de même... l'un d'eux prononça ton nom... Un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, à part.

Le vicomte de Langeac.

HECTOR, continuant.

« Oui, lui disait son voisin, je soupçonne le jeune compositeur « de l'emporter sur toi...

« L'oreille est le chemin du cœur...

« Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain dans sa loge « à l'Opéra, je gage que c'est lui qui en profitera... — Je l'en « empêcherai bien! — Et comment cela? — La comtesse est « ma parente, j'ai le droit de veiller à sa réputation, et si son « mari ne voit rien... je m'opposerai, moi, à ce qu'on la com- « promette... j'écrirai à Emmeric que je lui défends d'aller de- « main à l'Opéra avec elle. — Allons donc! — Je vais lui écrire... « vous en êtes témoins... et je vous jure qu'il n'ira pas, ou « sinon... »

EMMERIC.

L'insolent!...

HECTOR.

Qu'est-ce que ça te fait? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu!

EMMERIC.

Eh! non! rien ne peut l'être maintenant...

HECTOR.

Et pourquoi!

EMMERIC.

Pourquoi?... parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR.

Numéro 10, entre les colonnes, je ne l'ai point oublié.

EMMERIC.

Eh bien! elle m'a offert une place en me disant : Vous vien-

drez demain, ou tout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR.

Très-bien!

EMMERIC.

Et, maintenant, d'après ce que tu viens de me dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR.

Cela n'a pas le sens commun! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC.

Et cette impertinente épître que sans doute je vais trouver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis? Non... non! j'irai!

HECTOR.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Je te dis que si!

HECTOR.

Je te dis que non! Ah! monsieur le comte! (Il va au devant de lui.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, sortant de l'appartement à gauche et tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh! mais, Messieurs, qu'y a-t-il donc?

HECTOR.

Je m'en rapporte à monsieur le comte.

EMMERIC, à part, avec effroi.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous apportais les pièces de notre procès.

HECTOR.

Et moi, j'en ai un autre à vous soumettre...

EMMERIC.

Hector, je t'en supplie!...

HECTOR.

Ah! dame... si tu ne te laisses pas conduire par nous... Il faut

cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est juste. De quoi est-il question?

EMMERIC.

Non, tu ne parleras pas!

HECTOR.

Je suis avoué... je parlerai! j'expliquerai les faits de la cause, (Montrant M. de Saint-Géran.) et le tribunal jugera. (Montrant Emmeric.) Il arrive de l'autre bout de Paris; il vient de chez elle... il nous l'avait promis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! vous y êtes retourné?... A merveille!

HECTOR.

Oui, à merveille... Mais, attendez, il a rompu.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien!

HECTOR.

Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement, par une circonstance inattendue.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce que je vous disais? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR.

Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC.

Hector, au nom du ciel!

HECTOR.

Tu te fâcheras si tu veux.

EMMERIC, s'emportant.

Eh! oui, sans doute!...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant entre eux deux.

Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR.

C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'arranger.

EMMERIC, à part.

Ah! c'en est fait de nous!

HECTOR.

On lui a donc dit : Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous...

EMMERIC, avec colère.

Hector!...

HECTOR.

Ses propres paroles... je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il ira?...

HECTOR.

C'est absurde ! n'est-il pas vrai ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, c'est tout naturel!...

EMMERIC, vivement.

N'est-ce pas, Monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, stupéfait et laissant tomber ses bras.

Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Si, vraiment ! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR ET EMMERIC.

Oui, certainement!

M. DE SAINT-GÉRAN, gravement.

Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR.

Bravo!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ni paraître dans sa loge.

HECTOR.

Bien jugé!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il viendra dans la mienne... Nous en avons une..

EMMERIC, stupéfait.

Monsieur!..

M. DE SAINT-GÉRAN.

Avec son beau-père et Aline sa future, que j'inviterai...

EMMERIC.

Permettez!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!... Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue*, une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

HECTOR.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC.

Je le sais, Monsieur; et je m'y attends, je le désire, même... J'irai dans votre loge... j'irai...

HECTOR.

A la bonne heure! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de monsieur le comte, pour demain...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès. (Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau qu'il y a placé.)

HECTOR.

A vos ordres.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et si demain monsieur Ballandard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra...

HECTOR.

Quoi! vraiment? monsieur le comte, vous seriez assez bon... (Bas, à Emmeric qui est près de lui.) O Victoria!... si elle pouvait y aller! (Haut) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Du tout!... une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC ET HECTOR, stupéfaits et à part.

O ciel!... (Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui

céder non sans peine, car on se les arrache : tout Paris y sera !... (Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir, mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.) Eh bien ?... qu'avez-vous donc ?...

EMMERIC.

Rien... Monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aline... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt ! (Emmeric sort tout troublé.)

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN, qui vient de reconduire Emmeric.

Pauvre jeune homme ! il en est réellement tout bouleversé... (Regardant Hector.) Eh mais ! et vous aussi ?...

HECTOR, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GÉRAN.

La même physionomie...

HECTOR, balbutiant.

Je... je l'aime tant, ce... cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Je conçois cela !... Oreste et Pylade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR.

Vous êtes bien bon ! (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité... dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (Montrant la table à gauche.) Nous allons, si vous le voulez bien, les examiner ensemble. (Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche, en face d'Hector.)

HECTOR, pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.)

Cet homme si terrible !... Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à la table et l'appelant.

Quand vous voudrez...

HECTOR.

Oui, monsieur le comte... (Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici *primo* les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession...

HECTOR, toujours troublé.

Oui, Monsieur... Vous dites une succession?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR.

De votre femme... (S'oubliant malgré lui.) Ah! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc?

HECTOR, cherchant à se remettre.

Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR.

Celui de la Martinique?..

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir... puisque c'était la tante de ma *femme*. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... vous comprenez...

HECTOR, avec trouble, et vivement.

Je comprends... je comprends... à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GÉRAN, partant d'un éclat de rire.

Qu'est-ce que vous me dites là?

HECTOR.

Pardon! pardon!... (A part.) Dieu! quel tort je me fais!... (Haut.) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... *qui* m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GÉRAN.

En effet .. votre main est glacée.

HECTOR.

Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé

affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, s'essuyant le front.

Je respire!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, à part.

La peur me reprend!

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, entrant vivement, HECTOR.

LOUISE, à M. de Saint-Géran.

Ah! Monsieur... que je vous fasse part de la plus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GÉRAN, l'interrompant.

M. Hector Ballandard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter. (Louise fait à Hector une profonde révérence.)

HECTOR, à part.

Dieu! quelle est belle!... (S'interrompant.) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, cherchant à sourire.

C'est vrai... J'y suis très-sujet... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis là...

M. DE SAINT GÉRAN, à Hector.

Trop de modestie... (A Louise.) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, de l'air le plus aimable.

Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remerciements...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, fait un geste de joie, se reprend et dit froidement.

C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M DE SAINT-GÉRAN, souriant.

C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, froidement.

Nullement !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mon Dieu !... je le vois... je vous connais...

LOUISE.

Vous vous trompez!

HECTOR, à part et se détournant.

J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE.

Et la preuve... c'est que vous aurez, Monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment cela?

LOUISE, vivement et avec joie.

Ah ! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, à part.

Ce n'est pas comme à moi !

LOUISE.

J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez prié de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne le devineriez jamais... mon oncle...

HECTOR, vivement et à part.

Celui de la Marti... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis?... il est mort...

LOUISE.

Ce cher oncle !... qui m'aime tant et que je ne vois jamais !... C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

A ses ennemis !

LOUISE, gaiement.

Comme vous dites... Monsieur... J'ai sur-le-champ songé à ma pétition ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C' st donc accordé?...

LOUISE, gaiement.

Eh ! oui, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près d'Hector.

Vous l'entendez? Emmeric, votre ami, a la croix d'honneur...

HECTOR, balbutiant.

J'en suis ravi !

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE.

A qui donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'oreille de sa femme.

A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, stupéfaite.

Son beau-père !

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et gaiement.

Eh! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (A Hector.) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, à part.

Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah! quelle fausseté ! (Louise est debout à gauche du théâtre, M. de Saint-Géran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit)

LOUISE, cachant son trouble et affectant un air gracieux.

Monsieur... monsieur Ballandard...

HECTOR, revenant près d'elle et redescendant à gauche.

Madame la comtesse!... (A part et la regardant.) Dieu ! comme elle tremble!... et moi aussi!...

LOUISE, affectant de sourire.

Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret?...

HECTOR, lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.

Mais, oui... du moins il en est question... on en parle vaguement.

LOUISE, cherchant à se contraindre.

Ah !... Avec qui ?

HECTOR, baissant la voix.

Je ne sais .. je l'ignore.

LOUISE.

Vous, son ami intime?...

HECTOR.

Il est très-discret, très-caché... il ne dit rien.

LOUISE, avec plus d'émotion.

Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue?...

HECTOR.

Je ne m'en doute même pas. (M. de Saint-Géran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici mon message à la famille... et je vais envoyer... (Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.)

LOUISE, traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.

Julien!... vous porterez cette lettre. (Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.) A... M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GÉRAN, au domestique.

Sur-le-champ!... car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée!

LOUISE, sur le devant du théâtre et avec résolution.

Tant mieux!... (Au domestique.) Julien, mes chevaux.

HECTOR, à part.

Bonté divine! tout est perdu! (Le domestique sort par le fond. M. de Saint-Géran et sa femme par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.

ACTE III

Un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond; deux portes latérales. Table à gauche et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAMBEAU, ALINE, entrant vivement.

ALINE, causant avec son père.

C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Géran?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille .. cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE.

Et vous ne me l'avez pas montrée!... Ce sont donc de mauvaises nouvelles?

CLÉRAMBEAU.

Plût au ciel!

ALINE.

Comment cela?

CLÉRAMBEAU.

Comment! comment!... C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE.

Obtenait la croix d'honneur... (Avec joie.) Eh! bien?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Eh bien! il est nommé...

ALINE.

Est-il possible? Et cela vous fâche?

CLÉRAMBEAU.

Non; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint-Géran, on ne peut jamais compter sur un obstacle! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il veut que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE.

Il faut alors se hâter... Il a raison, ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU.

Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise; et quand on ne me prévient pas d'avance, quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus; rien ne sera prêt.

ALINE.

Parce que vous ne le voulez pas, mon papa! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses même malgré soi, il faut les faire de bonne grâce. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin?

CLÉRAMBEAU, avec humeur

Ce que j'ai?...

ALINE.

N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime?

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ce que j'ai...

ALINE.

Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... celui que vous avez élevé?... le seul parent qui vous reste?... Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, hors de lui.

Ce que j'ai?... c'est que tu l'aimes trop.

ALINE.

C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous n'êtes pas juste envers lui. Alors en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Albret.

ALINE, à demi-voix.

Le voici. Allez au-devant de lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, avec embarras et à demi-voix.

Quoi? tu veux que...

ALINE, de même.

A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Non, non... (Courant au devant d'Emmeric qui entre.) Mon ami, mon cher neveu...

SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

Emmeric, se jetant dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.

ALINE, à son père, d'un air d'approbation.

A la bonne heure au moins! (A Emmeric.) Voilà mon père, que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, à Clérambeau, avec joie.

Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré:.. et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien different.

ALINE.

Pas toujours!

CLÉRAMBEAU.

Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoue franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit : Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE.

Lesquelles?

CLERAMBEAU, passant près d'elle.

Tu n'as pas besoin de les savoir. (A Emmeric.) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres ni à moi-même.

ALINE.

Quel malheur peut m'attendre avec lui... et avec vous?

CLÉRAMBEAU.

Eh! certainement. Je me disais : Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus!... quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien?... je la connais mieux que toi... elle en mourrait d'abord.

ALINE, souriant.

Allons donc.

CLÉRAMBEAU.

Parbleu!... comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver...

Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir? parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, lui mettant la main devant la bouche.

Mon père!...

CLÉRAMBEAU.

Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE.

Ce n'est pas vrai!...

CLÉRAMBEAU.

Je te dis, moi, qu'elle mourrait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE.

Quelle idée! Est-ce que c'est possible?

EMMERIC, vivement.

Ah! ma cousine!

ALINE.

Je vous défends de vous justifier. (Avec bonté.) Je vous le défends!... (A Clérambeau.) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (A Emmeric.) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais! voilà qui est indigne... Aussi, j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne! (A Emmeric qui tressaille.) Qu'avez-vous donc?

EMMERIC, vivement.

Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE.

Eh bien! pas trop... C'est étonnant! Victoria avait l'air surprise plutôt qu'indignée... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame... (Naïvement.) Vous ne le savez pas, mon cousin?

EMMERIC, troublé.

Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, haussant les épaules.

Comme si il te le dirait!

ALINE, avec confiance.

Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en

récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-Géran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU.

Grâce aux soins de sa femme, madame de Saint-Géran, qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE.

Quelle bonne et aimable femme!... La connaissez-vous, mon cousin?... Elle doit être charmante!

CLÉRAMBEAU.

C'est ce que tout le monde dit.

ALINE.

Ah! que je l'aimerai, que je la bénirai!... C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (Baissant les yeux.) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que ça ne vous contrarie par trop.

EMMERIC, avec amour.

Ah! ma cousine!... ma femme!

CLÉRAMBEAU, qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.

Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, s'approchant.

Quoi donc encore?...

CLÉRAMBEAU.

A lui, à lui seul. (Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.) Reste là!... (A Emmeric, à droite du théâtre.) Je t'avoue franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Géran, mon ancien ami, m'a juré, et sans cela, je n'aurais jamais consenti! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Géran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC.

Ah! mon oncle!

CLÉRAMBEAU.

Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (Remontant le théâtre.) Eh! mon Dieu! qui vient là?

SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, entrant vivement et s'adressant à Emmeric.

Mon ami, mon ami!... (Apercevant Clérambeau et sa fille) Pardon, je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU.

Quel air agité!... on dirait que vous êtes poursuivi.

ALINE.

Et que vous avez peur.

HECTOR, troublé.

Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je voulais demander conseil à Emmeric... une affaire personnelle et qui m'intéresse. (Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la table à gauche, feuilletant des brochures.)

ALINE, qui s'est approchée d'Emmeric, lui dit à voix basse.

Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette grande dame.

EMMERIC, troublé.

C'est possible!

ALINE, de même.

Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne doit aimer que sa femme.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement.

ALINE.

Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous laisse. (Elle remonte le théâtre et passe à gauche près de son père, qui est assis, et lit par dessus son épaule.)

EMMERIC, s'approchant avec impatience d'Hector, qui est à droite.

Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir ainsi?

HECTOR, à demi-voix.

Dis que tu as une répétition... prends ton chapeau et va-t'en.

EMMERIC.

Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR.

Va-t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les explications.

EMMERIC.

Et pourquoi?

HECTOR.

Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC.

HECTOR.

couru... je l'ai précédée de quelques in-

EMMERIC.

mment empêcher...

HECTOR.

s! C'est... elle...

SCÈNE IV.

ALINE, LOUISE, paraissant à la porte du fond, et précédant le qui venait pour l'annoncer, HECTOR, EMMERIC.

ant un instant au fond du théâtre et les regardant tous les quatre. Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait un pas vers Emmeric.)

R, se jetant au devant d'elle, et la présentant à Clérambeau.

a comtesse de Saint-Géran! (Le domestique qui suivait Louise

CLÉRAMBEAU.

me de notre ami!...

ALINE.

tre bienfaiteur... (Courant à elle.) Notre bienfaitrice elle-

CLÉRAMBEAU.

daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, avec émotion, et regardant Emmeric.

de Saint-Géran voulait en vain me retenir... je suis venue ce matin, tant il me tardait de connaître sa filleule... et son ien et intime ami... M. de Clérambeau.

CLÉRAMBEAU.

Vous êtes trop bonne!... c'était à nous à ne pas nous laisser révenir... à nous rendre à votre hôtel... mais à peine arrivés... (Prenant sa fille par la main.) J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aline Clérambeau, la filleule de votre mari... et ma fille...

LOUISE, qui n'a cessé de regarder Aline.

Ah!... (Cherchant à se contenir.) Elle est très-bien!...

CLÉRAMBEAU, avec bonhomie.

Pas trop mal!... pour quelqu'un qui n'a jamais quitté Bordeaux. Et vous, Madame, ne quittant jamais Paris; il était dif-

ficile de faire connaissance... mais maintenant, je l'espère.. maintenant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR ET EMMERIC, à part, détournant la tête.

O ciel!...

LOUISE.

Fiancée!... (Avec amertume.) Ah!... j'en fais compliment à M. Emmeric d'Albret, son fiancé...

ALINE, passant près de Louise.

Grâce à vous, Madame... et je ne sais comment vous remercier... car c'est vous qui êtes cause de tout... du consentement de mon père... de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, voulant l'interrompre.

Aline!...

ALINE.

Et pourquoi donc cacher à Madame et notre reconnaissance... et notre bonheur?...

CLÉRAMBEAU.

Qui est son ouvrage...

LOUISE, avec amertume.

Pas encore!...

ALINE.

Est-ce qu'il y aurait des obstacles?...

LOUISE, regardant Emmeric.

Peut-être!

HECTOR, vivement.

Au sujet de cette croix d'honneur...

CLÉRAMBEAU.

Lesquels?

LOUISE, cherchant à modérer son émotion.

Je devais en parler avec monsieur d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici... (A Clérambeau et à Aline.) Ne vous effrayez pas! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, vivement.

De ces obstacles...

CLÉRAMBEAU, s'inclinant.

Nous vous laissons!...

ALINE, à Louise.

Ah! mon Dieu! s'il fallait encore différer et attendre...

EMMERIC, bas, à Hector.

Emmène-la donc.

CLÉRAMBEAU, bas, à sa fille.

Allons... allons, ma fille. (Il sort le premier par la gauche.)

ALINE, fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise.

Adieu, Madame...

LOUISE, la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience.

Adieu!... adieu... (Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.)

ALINE, sortant en causant avec Hector.

Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible... (Ils sortent tous deux par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Enfin, nous voilà seuls!... Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!... tout est réel!... et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments. . un mariage se tramait pour vous! que dis-je?... il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissait, excepté moi... (Avec ironie.) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?... pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamations ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?... C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, Monsieur, que c'était trop exiger!...

EMMERIC.

Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Géran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire... En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE.

Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, Monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliez depuis si longtemps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arran-

gement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Géran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination ?

EMMERIC.

Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE.

Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC.

Ah ! Madame.

LOUISE, avec colère.

Oui... c'est un mariage d'argent... c'est à de vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC.

Jamais !... jamais !... je vous le jure...

LOUISE.

Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos serments, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant *moi*, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à *qui* vous devez tout !

EMMERIC, l'interrompant vivement.

Ah ! vous n'avez pas besoin de me le rappeler ; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches mêmes ne les ont pas brisés... Oui !... vous êtes une grande dame et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages, frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre ! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, cherchant à l'interrompre.

Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai ni la volonté ni le droit...

EMMERIC.

De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE.

Eh bien donc !... et pour la dernière fois... Pardonnez à cette fierté même qui malgré moi se révolte, et que je ne puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud

qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... vingt
ai tenté... et je me le reprochais... et je tremblais d'y
.. Vos torts me donneront le courage que mon cœur me
.... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore
s, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir
stime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi
que vous le pensez et que je le croyais moi-même... Peut-
a-t-il dans mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour...
être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre
don... Et dans ce moment, où je vous vois non plus tel que
imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous
... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis
s oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer...
même... (Avec passion) non... non... je ne suis pas comme
s... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous
ne toujours!

EMMERIC.

O ciel!... si on nous entendait!...

LOUISE, avec colère.

Ah! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez
e l'entendre... Vous!... (S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.)
Ne craignez rien, Monsieur, ne craignez pas que je vous com-
promette... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux
encore que vous même : le sang dont je sors, et surtout le nom
que je porte... C'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute,
sans le flétrir encore par un éclat; et quant à moi, qui croyais
jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs
trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtiment
plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout
méconnu! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de
l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas!

EMMERIC.

Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même... ces liens que
je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi... de mes
chaînes et plus encore de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUIS

Vous l'épouserez?...

SCÈNE VI.

JULIEN, entrant vivement, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Vous ici, Julien? Qui vous amène?

JULIEN, à demi-voix, à la comtesse.

M. le comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très-agité...

LOUISE, à part.

O Ciel! (Haut, à Julien, et lui faisant signe de passer devant elle. Julien sort.) Allez... allez... j'y cours!... (Elle s'élance vers la porte du fond.)

EMMERIC, faisant quelques pas vers elle.

Madame... au nom du ciel!...

LOUISE, se retournant vers lui.

Adieu... Monsieur, adieu pour jamais! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

EMMERIC, seul.

Ah!... (Il reste quelques instants la tête dans les mains, puis il regarde autour de lui avec joie.) Libre!... je suis libre!... je respire enfin... je renais... je sors d'esclavage!...

SCÈNE VIII.

HECTOR, passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer, EMMERIC.

EMMERIC, courant à lui.

Ah! mon ami, mon cher Hector!

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

EMMERIC, lui sautant au cou.

Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR.

En vérité?

EMMERIC.

Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... toute est brisé... et à jamais.

HECTOR.

Que le ciel t'entende!...

EMMERIC.

Tu en doutes encore...

HECTOR.

Non... Mais, comme disait ce matin .. quelqu'un... (Avec crainte.) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC.

C'est vrai!... Pauvre femme!...

HECTOR.

Tu la regrettes déjà?

EMMERIC.

Non... mais je la plains.

HECTOR.

Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide!...

EMMERIC.

Mon pauvre Ballandard!...

HECTOR.

Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames!... Vive la bourgeoisie! vive mademoiselle Giraut!... Elle est ici.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC.

Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, le retenant.

Garde-t'en bien.

EMMERIC.

Et pourquoi donc?

HECTOR.

Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois... et qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!... Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, souriant.

Et mademoiselle Victoria?...

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute.:. c'est la tienne! Je ne te demandais pas à être mauvais sujet; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôterais tous mes avantages.

EMMERIC.

C'est juste! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, lui prenant la main.

Je te remercie! Et conçois-tu mon bonheur?

EMMERIC.

Il n'égale pas le mien... C'est Aline! (Il va au devant d'Aline qui sort de l'appartement à gauche.)

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE.

Eh bien! Monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher! J'ai entendu partir la voiture de madame de Saint-Géran... Et ces obstacles dont il était question?

EMMERIC.

Rien, rien.

HECTOR.

Il n'y en a plus.

ALINE, avec joie.

A la bonne heure! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant! Et vous, monsieur Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche des yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi... Je cours près d'elle. (Il sort.)

ALINE, allant à des domestiques qui paraissent au fond.

Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Mademoiselle.

EMMERIC, souriant.

En vérité, vous vous occupez de tout !

ALINE.

C'est notre devoir à nous autres ; mais... quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien mieux encore. (Montrant le salon à gauche.) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?... On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (S'enfuyant.) Adieu, Monsieur ! (Se frappant le front.) Ah ! mon Dieu !... moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, prenant la lettre en regardant Aline.

Merci, ma cousine, merci. (Jetant les yeux sur l'écriture.) O ciel ! (Il traverse vivement le théâtre. Aline, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraîchissements.) Vous, dans le grand salon. (A un autre domestique.) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (A Emmeric.) Vous venez, n'est-il pas vrai ?

EMMERIC, troublé.

Oui... oui... Je vous suis... (Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.)

HECTOR, vivement.

Une glace !... une glace !... pour mademoiselle Victoria. (Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.) Eh bien ! il chancelle !... il se trouve mal !... Est-ce l'excès du bonheur ? (Courant à lui.) Mon ami !...

EMMERIC, vivement.

Tais-toi... tais-toi...

HECTOR.

Qu'as-tu donc ?

EMMERIC.

C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, lisant.

« Mon mari a tout découvert... Il sait tout ! » (Tremblant) Ah ! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, lui prenant le billet.

« Je n'ai plus que vous seul au monde pour me défendre ou me donner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, avec colère.

Qu'est-ce que je te disais ? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, avec désespoir.

Et au moment le plus heureux de ma vie! Adieu, mon ami... adieu!

HECTOR.

Est-ce que tu iras près d'elle?

EMMERIC.

Et le moyen d'hésiter sans être un infâme! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que j'ai offensé et outragé?

HECTOR.

Ah! ne me dis pas cela.

EMMERIC.

Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, hors de lui.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Silence!... et calme-toi! Tâchons de conserver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Je n'en ai pas!...

HECTOR.

Qu'importe? puisque j'en ai...

EMMERIC.

Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!... partons!... (S'arrêtant.) Mais mon oncle... mais ma cousine?...

HECTOR, remontant à gauche vers le salon.

Et tout ce monde qui est invité!... et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, qui a passé à droite.

Impossible!... je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué...

HECTOR.

Que dis-tu?

EMMERIC, froidement.

Est-ce que cela peut être autrement?

HECTOR, hors de lui.

Tué!... tué!... Je ne le veux pas

EMMERIC.

Silence!...

HECTOR.

Mais c'est absurde ! Se battre et se faire tuer ou fuir en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus !... et, pour elle, abandonner...

EMMERIC.

Mais tais-toi donc !...

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC, ALINE, sortant du boudoir à droite.

ALINE, vivement.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? (A Hector et s'arrêtant en le regardant.) Ah! mon Dieu ! comme vous êtes pâle, monsieur Ballandard!

HECTOR.

Moi !... c'est vrai !... je ne m'en cache pas...

ALINE.

Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé? quel événement ?...

HECTOR, troublé.

Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, bas.

C'est un secret.

ALINE, vivement.

Vous me le direz?

EMMERIC, de même.

Certainement! (Bas, à Hector et lui montrant la porte du fond.) Veille sur elle !

HECTOR, effrayé.

Moi !... Et si pendant ce temps...

EMMERIC.

Quoi donc?

HECTOR.

Le mari... allait venir.

EMMERIC, le poussant.

Je vous rejoins.. Va donc...

HECTOR, à part.

Ah ! Ballandard ! si on t'y rattrape jamais... Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpét... (Rencontrant un regard d'Emmeric.) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (Sortant.) Ah ! c'est à perdre la tête. (Il sort.)

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, gaiement et le regardant sortir.

Il est très-amusant, M. Ballandard. (Courant près d'Emmeric.) Dites-moi vite son secret.

EMMERIC.

Son secret ?

ALINE, le regardant et voyant son trouble.

C'est donc sérieux ?...

EMMERIC.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE.

Encore cette dame, cette passion de ce matin ?...

EMMERIC.

Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE.

C'est bien fait... il le mérite.

EMMERIC.

Vous dites vrai !... mais il y va de ses jours.

ALINE.

Ah ! le pauvre jeune homme !

EMMERIC.

Un duel.

ALINE.

Miséricorde !

EMMERIC.

Et comme je suis son témoin...

ALINE, vivement.

Il n'y a pas de danger pour les témoins ?

EMMERIC.

Aucun.

ALINE.

A la bonne heure !...

EMMERIC.

Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute... Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE.

Surtout pour Victoria...

EMMERIC.

Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!...

ALINE, vivement.

Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC.

Est-il possible!

ALINE, avec tendresse.

Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, à part.

Ah! malheureux que je suis!

ALINE.

Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi...

SCÈNE XII

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU.

Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Géran... mon ami...

ALINE.

Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLERAMBEAU.

Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, à part.

Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU.

Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!...

ALINE.

Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU.

Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

ALINE, bas à Emmeric, qui fait un geste de crainte.

N'ayez donc pas peur. (Haut, à Clérambeau.) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce à dire?

ALINE.

C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (Bas, à Emmeric.) Est-ce bien? (Emmeric lui serre la main.)

CLÉRAMBEAU.

Puisqu'il le permet et nous y autorise.

ALINE, passant près de son père en regardant Emmeric.

C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, s'échauffant.

Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE.

Je ne le suis plus.

CLÉRAMBEAU.

Toi, qui ce matin encore ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE.

C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire!

ALINE.

Un caprice!

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu?... Quelle idée va-t-il avoir de toi?

ALINE, regardant Emmeric avec amour.

Une bonne... je l'espère...

CLÉRAMBEAU, vivement et passant près d'Emmeric.

Mon neveu, mon neveu... n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.

Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, de même.

Plus qu'un instant.

CLÉRAMBEAU, à sa fille.

Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, à son père, qui se dirige vers le salon.

Oui, mon père, je vous suis. (Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement près d'Emmeric.) Êtes-vous content de moi, mon cousin?

HECTOR, étonné.

Comment?...

ALINE, d'un air de reproche.

Ah! vous causez bien des chagrins à vos amis, monsieur Ballandard!

HECTOR, étonné.

Moi!...

ALINE.

C'est égal... partez, partez vite... (Se rapprochant de la porte à gauche.) Adieu, et à bientôt ..

EMMERIC, à la porte du fond, regardant Aline.

Et renoncer à tant de bonheur!...

ALINE, à gauche.

A demain!

HECTOR, entraînant Emmeric par le fond.

Viens... partons!

ACTE IV

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond, à la cantonade.

Eh oui... M. Clérambeau... il faut que je lui parle... Je ne

croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde... (Entrant en scène.) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Géran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!... et convenu avec Emmeric seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!... (Avec douleur.) Et mon étude!... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!... D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!... et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (Apercevant M. de Saint-Géran qui sort de l'appartement à gauche.) Là! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR.

HECTOR.

Quoi!... c'est vous... monsieur le comte? de si bonne heure sorti de votre hôtel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y rentrais!... Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, à part.

Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et puisque je vous rencontre, monsieur Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous...

HECTOR, à part.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (Souriant.) Le

mal de tête était dissipé... je l'ai vu sans peine, car je n'ai jamais rien lu de plus clair, de plus précis et de mieux raisonné... c'est un chef-d'œuvre.

HECTOR, s'inclinant.

Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non... non... il n'y a plus de discussions possibles, je regarde mon procès comme gagné, et j'aurais dû sur-le-champ passer chez vous ou vous écrire pour vous en remercier... mais hier, excusez-moi, une affaire aussi fâcheuse qu'imprévue...

HECTOR, balbutiant, à part.

Dieu! si je pouvais arriver à quelque arrangement. (Haut.) Une affaire bien malheureuse ..

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Quoi! cela se sait déjà... c'est déjà connu?...

HECTOR, troublé.

De moi... de moi seul... Le hasard... la clientelle... et l'amitié... qui me lie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Amitié... dont je ne vous fais pas compliment.

HECTOR.

Vous avez raison... Mais n'y aurait-il pas moyen, dans l'intérêt de tout le monde, d'arranger cette affaire...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Elle est terminée... j'en sors...

HECTOR.

Vous l'avez déjà vu ce matin?... Il est à peine sept heures!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Nous nous sommes battus à cinq...

HECTOR.

Mort... mort... Vous l'avez tué?

M. DE SAINT GÉRAN.

Je l'aurais dû peut-être!... mais au moment je me suis rappelé... qu'hier matin, en causant de lui, j'avais étourdiment promis de... c'est ce qui l'a sauvé... J'ai adressé tout uniment ma balle à l'épaule gauche.

HECTOR.

O ciel!... Et vous l'avez atteint?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Parbleu!...

HECTOR, avec colère et tremblant.

Mais c'est horrible!... Monsieur, c'est atroce!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous le défendez?

HECTOR, hors de lui.

Oui... Monsieur. Je ne suis qu'un avoué... mais c'est égal... dès qu'il s'agit d'un ami...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement et lui prenant la main.

Avant de m'accuser, lisez, Monsieur. Si vous aviez trouvé dans le secrétaire de votre femme une lettre comme celle-ci...

HECTOR, à part et jetant les yeux sur la lettre.

O ciel!... ce n'est pas l'écriture d'Emmeric!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Faire la cour à ma femme... se plaindre de son indifférence et même lui adresser une déclaration, surtout quand elle est dans ce style... peu m'importe... Mais ces deux lignes qui ne regardent que moi... (Reprenant la lettre et lisant.) « Comme nous le disions l'autre jour à notre club... ce terrible amiral qui, avec sa longue vue marine, ne voit pas même ce qui se passe chez lui... » Devais-je laisser impunies de telles offenses... de tels propos tenus publiquement dans un club... par votre protégé le vicomte?...

HECTOR, à part.

C'est un vicomte!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Le seul tort que j'ai eu c'est, quand cette lettre m'est tombée par hasard sous la main .. de laisser éclater devant mon valet de chambre, qui était là, un premier mouvement de colère... que j'ai réprimée, car ma femme ne devait pas me savoir instruit de cette insulte qu'elle m'avait cachée avec raison, et je voulais d'abord écrire à Emmeric... le prier d'être mon témoin... mais cela aurait effrayé sa prétendue... J'ai pris un de mes officiers... un lieutenant de vaisseau avec qui je me suis rendu ce matin chez M. de Langeac.

HECTOR.

M. de Langeac?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Votre ami... vous me l'avez dit...

HECTOR.

Je veux dire... mon client... Tous mes clients sont mes amis... Mais maintenant que je sais ce qui s'est passé... c'est bien différent... je ne le connais plus...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en remercie...

HECTOR.

Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GÉRAN, d'un air indifférent.

Je n'en sais rien!... Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, à part.

Nous sommes sauvés! Courons prévenir Emmeric. Dieu! le voici...

SCÈNE III.

EMMERIC, SAINT-GÉRAN, HECTOR.

(Emmeric, pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de Saint-Géran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.)

EMMERIC, avec émotion.

Vous m'avez fait dire, Monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres!...

HECTOR, à part.

C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

A mes ordres!... et pourquoi?...

EMMERIC, de même.

Je ne comprends pas, Monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, vivement.

En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GÉRAN.

En vérité!... Je vous en remercie, mon cher... J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR.

C'est ce que M. le comte me disait à l'instant.

EMMERIC, étonné.

O ciel!... que signifie...

HECTOR, passant près de lui.

Par malheur, tout est terminé... laisse là tes pistolets... on

n'en a plus besoin. (Les lui prenant ainsi que son chapeau et les mettant sur la table.) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A cinq heures.

HECTOR, vivement.

Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC.

Ah ! blessé !...

HECTOR, de même.

Pas dangereusement... ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos... C'est une bonne leçon.

EMMERIC, le regardant, avec émotion.

Oui... oui... en effet.

HECTOR, de même.

Dont il se souviendra.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser. Je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt ! (Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois...

HECTOR, à part.

Dieu le veuille !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation... où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, étourdiment et avec joie.

Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et pourquoi ?

HECTOR, embarrassé.

Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'importe ! nous y serons... nous autres. Adieu, mes jeunes amis !

HECTOR.

Adieu, monsieur le comte!... (M. de Saint-Géran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil à gauche, pendant qu'Emmeric s'assied de l'autre côté à droite.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR.

Encore un assaut de passé!...

EMMERIC, accablé.

Je ne sais plus où j'en suis!...

HECTOR.

Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrègent l'existence... J'en ferai une maladie!

EMMERIC, ne revenant pas de sa surprise.

C'était M. de Langeac!... Et sans ta présence d'esprit...

HECTOR.

Moi, qui n'en ai jamais... J'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, se levant vivement et passant à gauche.

Ah! mon Dieu!

HECTOR.

Qu'as-tu donc?

EMMERIC.

Et sa femme!

HECTOR.

Où est-elle?

EMMERIC.

Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre fuite... notre départ...

HECTOR.

Encore une terreur!... Ça recommencera donc toujours?... Courons vite... (Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.)

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, entrant vivement par la porte du fond, ne voit pas d'abord Emmeric, qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui.

J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient

de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.) Ah!

EMMERIC.

Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, vivement.

Mais pas avec lui!

EMMERIC.

Avec M. de Langeac...

LOUISE.

Est-il possible?...

HECTOR, de même.

Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC.

Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Géran.

LOUISE.

Ah! ce que c'est que d'être coupable!... J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC.

Et tout est sauvé...

HECTOR.

Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture!...

EMMERIC.

Qu'elle attende en bas!

HECTOR.

C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah!... cette boîte! (Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table à gauche, son chapeau et la boîte qu'il emporte.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC.

Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Géran n'y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous y trouvait pas...

LOUISE, hors d'elle-même.

Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais

que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, inquiet et regardant autour de lui.

Venez!... Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, sans l'écouter.

Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille, votre patrie!... Tant d'amour, malgré mes outrages!... Vous voyez bien que nous nous aimions toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer!... Et quant à ce mariage...

EMMERIC, avec effroi.

Qu'osez-vous dire?

LOUISE, vivement.

Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, effrayé.

Grand Dieu!... Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE.

Et pourquoi?

EMMERIC.

Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez mon oncle...

LOUISE.

C'est vrai!... Je n'y pensais pas.

EMMERIC.

Remontons chez moi... attendre Ballandard. (Ils font quelques pas et s'arrêtent.) Non, écoutez... On parle.

ALINE, en dehors.

Comment! il est déjà venu!...

EMMERIC.

C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, effrayée.

Ah!... qu'elle ne me voie pas!

EMMERIC, lui montrant la porte à droite.

Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, hésitant.

Et cependant...

EMMERIC.

Non! De grâce... si vous m'aimez... (Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.)

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, entrant par la porte du fond et accourant avec joie.

Mon cousin!... et de si bonne heure... Ah! que c'est bien à vous!... que c'est aimable!... Je m'en doutais... Je me disais : Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, avec embarras.

Ah! sans doute!

ALINE.

Eh bien?... quelle nouvelle? Et ce vilain combat?

EMMERIC.

Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, vivement.

Et M. Ballandard?

EMMERIC.

Il ne lui est rien arrivé...

ALINE.

A la bonne heure... Et son adversaire?...

EMMERIC, troublé et regardant vers la porte à droite.

J'ignore... je ne sais...

ALINE.

Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, de même.

Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE.

Il est donc blessé?

EMMERIC, vivement.

Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE.

Mais, du tout!... Et voyez donc ce M. Ballandard! Qui s'en serait jamais douté?... Se battre ainsi!... Quelqu'un de blessé... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC.

Ma cousine!

ALINE.

Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC.

Au ciel!...

ALINE, vivement.

C'est votre ami!... mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que c'est?... Déjà ensemble!...

ALINE, étourdiment.

Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions!... à propos... (Courant à lui, et l'embrassant.) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, souriant en regardant Emmeric.

Pas aujourd'hui à ce que je vois!... On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (A Aline, qui cause bas avec son cousin.) Qu'est-ce que tu fais là?... ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE.

C'est vrai!...

CLÉRAMBEAU.

Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, à Emmeric.

Est-ce vrai, mon cousin?... Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe... (Elle remonte le théâtre.)

CLÉRAMBEAU, passant près d'Emmeric.

Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, revenant à gauche, près de son père.

Bah!... j'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric?

CLÉRAMBEAU, se retournant vers elle.

Mais, allez donc, car cet enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (Montrant Emmeric.) pour revenir plus vite!

ALINE, gaiement.

Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens. (Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.)

LOUISE, à demi-voix.

Puis-je sortir maintenant?

EMMERIC, vivement et refermant la porte.

Pas encore...

CLÉRAMBEAU, se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas.

Hein?... qu'y a-t-il? On a fermé cette porte...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... je n'ai pas vu.

CLÉRAMBEAU, traversant à droite

Il me semblait avoir entendu parler...

EMMERIC, le retenant par le bras.

C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU.

Et à qui?...

EMMERIC.

A qui!... à Ballandard... que j'avais cru voir là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix.

La voiture est en bas.

EMMERIC, tressaille, et lui dit à voix basse.

C'est bien!...

HECTOR, de même

Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, de même.

Non!... (Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.)

CLÉRAMBEAU, à demi-voix.

Voilà Ballandard qui est ici.

EMMERIC, troublé.

Cela m'étonne.

CLÉRAMBEAU, de même.

Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semble entrevoir une robe...

EMMERIC, de même.

Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU.

Personne n'a traversé ce salon...

EMMERIC.

C'est vrai... mais par un autre escalier... une autre sortie.

CLÉRAMBEAU.

Il n'y en a pas...

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Alors... je ne sais... je ne puis m'expliquer... je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, faisant un pas.

Ce qu'il est facile de voir... (S'arrêtant.) C'est ma fille!...

SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, arrivant du fond, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, entrant gaiement.

Mon parrain... mon parrain qui arrive!...

CLÉRAMBEAU, allant au devant de lui.

Qu'il soit le bien venu!

EMMERIC, à part.

Malédiction!

ALINE, retenant Hector qui veut s'éloigner.

Vous ne partirez pas, je vous garde; vous resterez avec nous au déjeuner de famille. (Clérambeau a été au fond du théâtre au devant de M. de Saint-Géran, et lui a serré la main. Pendant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, a voulu se rapprocher de la porte à droite; il a trouvé devant lui Clérambeau qui vient de quitter M. de Saint-Géran, et qui ne cesse d'examiner Emmeric; celui-ci redescend alors le théâtre.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline.

Je me suis encore fait attendre, et pourtant je n'ai pas perdu de temps! Avant même de rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chancellerie pour une surprise que je réservais à ma filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE.

En vérité!...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline, à demi-voix.

Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier devant moi... celui de nouveau chevalier... que ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donneras ce soir en signant le contrat.

ALINE.

Ah! que de bontés!

CLÉRAMBEAU, qui a quitté l'extrême droite du théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Géran, et lui dit avec émotion.

J'ai encore un service à réclamer de vous, mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, s'avançant.

Me voilà !

CLÉRAMBEAU, à Hector.

Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille, nous attendre dans le petit salon... où nous vous rejoignons à l'instant...

ALINE, à Hector.

C'est pour la dot... Venez.

HECTOR.

Comme votre père a la figure défaite !

ALINE, gaiement.

Il a faim... j'en suis sûre !... Mais soyez tranquille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Venez donc, monsieur Ballandard. (Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clérambeau remonte le théâtre de quelques pas pour bien s'assurer de leur sortie.)

SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, redescendant à gauche, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Parlez !... Que me voulez-vous?

CLÉRAMBEAU, avec émotion.

Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en me demandant ma fille pour mon neveu, vous vous êtes rendu sa caution... Vous m'avez juré, ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Certainement !... Et où voulez-vous en venir?

CLÉRAMBEAU.

A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Y pensez-vous?

EMMERIC.

Et pourquoi? de grâce !...

CLÉRAMBEAU.

Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une

femme... (Traversant le théâtre.) qui est cachée là, dans cet appartement!

EMMERIC, se mettant devant Clérambeau qui veut y entrer.

Monsieur... (M. de Saint-Géran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite.)

CLÉRAMBEAU, à M. de Saint-Géran.

Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer!...

EMMERIC, avec impatience.

Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte... je ne veux pas, après mon mariage... me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissants... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU.

Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, voulant entrer dans l'appartement à droite.

Alors, voyons...

EMMERIC, se mettant devant lui.

C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU.

Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC.

Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, vivement, s'élançant au devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Géran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à *droite* du spectateur.

Non pas... non, Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Et pourquoi donc?...

EMMERIC, troublé, et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite.

Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

C'est juste!

EMMERIC, regardant Clérambeau d'un air suppliant.

Pas même à mon honneur!

CLÉRAMBEAU, qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant indécis et étonné.

En vérité... je ne sais plus si je dois... (Emmeric fait un geste de joie.) Non, ma foi. (Il s'élance dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la voix de M. de Saint-Géran.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui.

Dites-moi donc. (A demi-voix.) Est-ce que vraiment (Montrant la porte à droite.) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait-elle... encore elle?

EMMERIC, vivement.

Non, Monsieur, personne! et je vous jure!...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à gauche, EMMERIC, debout près de lui, CLÉRAMBEAU, sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.

M. DE SAINT-GÉRAN, le regardant.

Eh bien! (Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.) Eh bien! donc?

CLÉRAMBEAU, essayant de rire.

Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, à M. de Saint-Géran.

Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GÉRAN, regardant Clérambeau en riant.

Il en est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU.

Nullement; c'est-à-dire, c'est possible... la surprise de n'avoir rien vu. (Regardant Emmeric.) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près de lui.

Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de vous défier de tout... Que cela vous serve de leçon!...

CLÉRAMBEAU.

Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pour hâter son mariage. (Geste de Clérambeau.) Ah! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, emporté malgré lui.

Mais, au contraire!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, il y avait donc?...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Personne, personne au monde.... Mais vous me parlez de soupçons, je dis : au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Est revenue.

CLÉRAMBEAU.

Certainement.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, c'est ce que je disais; plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, balbutiant.

Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (A Emmeric.) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée.

EMMERIC, avec honte.

Ah! grand Dieu!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez l'envoyer au notaire.

CLÉRAMBEAU, remontant le théâtre, avec agitation.

Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GÉRAN, gaiement, et gagnant la porte à gauche.

Et le déjeuner.

EMMERIC, passant près de Clérambeau.

Mais, Monsieur...

CLÉRAMBEAU, à voix basse et d'un ton solennel.

C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GÉRAN, se retournant vers Emmeric.

Eh bien?

CLÉRAMBEAU.

Allez donc, Monsieur... allez, on vous attend. (Emmeric sort avec M. de Saint-Géran par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBEAU, allant ouvrir la porte à droite, puis LOUISE.

CLÉRAMBEAU.

Partez, Madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle.

Ah! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, effrayé.

Au nom du ciel!

LOUISE.

Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi!...

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On peut revenir!

LOUISE, avec égarement.

Qu'importe? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir ni moi non plus! (Se reprenant.) Pardon, Monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU.

Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus?...

LOUISE.

Si vraiment! hier... ici-même... Ah! j'avais de la force alors! j'avais du courage; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (Avec joie.) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU.

Est-il possible?

LOUISE.

Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, sévèrement.

Avec vous!

LOUISE.

Ah!... ne m'accablez pas, Monsieur!... Je sais combien je suis coupable; mais à qui confier mes craintes et mes tourments... je n'ai plus de père!... Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds, je lui dirais : Prenez pitié de moi !.. pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (Tombant à ses genoux.) car moi, je ne peux rien, que l'aimer!...

CLÉRAMBEAU, attendri et cherchant à la relever.

Madame, Madame... mon enfant!

LOUISE, se relevant, avec joie.

Mon enfant! vous l'avez dit!

CLÉRAMBEAU.

Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel!

LOUISE.

Je pars, je vous obéis... si vous me jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On vient... peut-être votre mari.

LOUISE.

Mon juge! il saura tout... (Avec joie.) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, s'élançant près de Clérambeau.

Monsieur!

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise.

Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, poussant un cri.

Je pars! (Elle sort par la porte du fond.)

EMMERIC, avec désespoir, à Clérambeau.

Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉRAMBEAU.

Mon devoir! Je dirai tout à ma fille.

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, sortant de la porte à gauche et courant à Emmeric.

Eh bien! et le déjeuner? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU.

Nous voici, mon enfant, nous voici... (Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.) Lui! mon gendre!... jamais!...

ACTE V

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, HECTOR.

HECTOR.

Oui, Mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table j'ai couru de votre part chez mademoiselle Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE.

Et elle accepte?

HECTOR.

Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant : « Ma foi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!...

ALINE.

Est-il possible!...

HECTOR.

Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai : *In vino veritas*.

ALINE, ne comprenant pas.

Quoi donc?

HECTOR.

Rien! c'est du latin!... mais dans ma joie... dans ma recon-

naissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, lui tendant la main.

C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR.

Comment?

ALINE.

Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, effrayé.

Y pensez-vous?

ALINE.

Je le devais.

HECTOR, de même.

Tout est perdu!...

ALINE.

Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise : « Ballandard s'est battu!... Ballandard a eu un duel!... Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous!...

HECTOR, hors de lui.

Elle m'aime!...

ALINE.

Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler madame Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR.

Eh bien! on l'appellera madame Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime.

ALINE.

C'est inconcevable!

HECTOR.

Et vous aussi...

ALINE.

Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR.

Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondrez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien...

ALINE.

Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, gaiement.

Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE.

Quoi!... quelle voiture?

HECTOR, se reprenant.

Rien!... un client fâcheux que je redoutais... Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui, pour le bonheur taciturne.

ALINE.

Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ALINE, gaiement.

Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : Aline!... il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... (Gaiement.) Ce secret, à quoi bon?... est-ce qu'il y a besoin de dire cela?... Mais pendant qu'il parlait ainsi j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, à part.

Grand Dieu!...

ALINE.

Je dis : je crois!... car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, à part, avec colère.

Elle a raison... il y a encore quelque chose...

ALINE.

Qu'est-ce que ce peut être? Vous en doutez-vous?

HECTOR.

Parbleu! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'in-

quiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme mademoiselle Victoria... pour ma bravoure.

ALINE.

Allons donc... ce ne peut-être un pareil motif.

HECTOR.

A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE.

Vous croyez?... Le voici... Laissez-nous, de grâce!

HECTOR, s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche.

Qu'est-ce encore?

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Je te le dirai... Laisse-nous!

HECTOR, à part.

Allons! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria. (Il sort.)

SCÈNE II.

ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, à part et regardant Aline.

Aurai-je cette fois plus de courage?... il le faut, pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances!...

ALINE, à part.

Certainement! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, avec embarras.

Ma cousine...

ALINE.

Eh bien?...

EMMERIC, de même.

Vous causiez avec Ballandard?...

ALINE.

Oui... nous causions de sujets indifférents... de jeunes gens de ses amis... (Vivement.) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état!... En attendant les succès... il faut vivre... et alors

il est tout naturel qu'il emprunte... qu'il fasse des dettes... (Mouvement d'Emmeric.) Il n'y a pas de mal... au contraire... je l'en estimerais davantage...

EMMERIC, étonné.

Pourquoi me dites-vous cela?

ALINE.

Pourquoi?... parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-père... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur... une cousine... une fiancée... moi, par exemple.

EMMERIC.

Quoi! vous pourriez croire?... On vous a trompée... je vous le jure... je vous l'atteste...

ALINE.

Ah! tant pis!...

EMMERIC.

Et vous veniez?...

ALINE.

Tout partager avec vous... C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, Monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple?.. vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas?...

EMMERIC.

Ah! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE.

Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, effrayé.

Que dites-vous?

ALINE.

Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit... mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux! dans l'ivresse du triomphe, je vous serai inutile... Mais pour l'artiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous... mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah! que je vous aimerai alors... car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines... et si vous en doutez... essayez [illegible]reux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC.

Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE.

Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (Avec amour.) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération... une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!... car nous nous aimons si bien... et jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si longtemps...

EMMERIC, hors de lui.

Ah! toujours, toute la vie... (S'arrêtant.) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce que je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, se jetant dans ses bras.

Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, poussant un cri et la pressant contre son cœur

Ah!

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, s'avançant avec colère.

Qu'est-ce que je vois là?...

ALINE.

Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous étions disputés... nous nous raccommodons, voilà tout.

CLÉRAMBEAU.

Est-ce ainsi, Monsieur, que vous tenez vos promesses?...

ALINE.

Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU.

Laisse-nous.

ALINE.

Est-il sévère, mon père... plus que moi (Regardant Emmeric.) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU.

Je te prie de nous laisser...

ALINE, passant près de lui.

Oui, mon père, mais je voulais vous recommander...

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

C'est bien ! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE.

Joliment! vous aviez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, madame de Saint-Géran, que vous n'aviez pas invitée: c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (Courant gaiement à Emmeric.) Adieu, Emmeric... (Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.) Adieu, Monsieur !

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU.

Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi!... et je le préférais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC.

Demandez-moi des serments que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec madame de Saint-Géran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU.

Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC.

Jamais! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant, qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU.

Qu'en savez-vous?... vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui en vouloir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, Monsieur, moi, qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq!

EMMERIC.

Ah! Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas!... lui. J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut-être sans se plaindre et sans vous accuser... Mais je m'accuserais, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourments et au malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC.

Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU.

Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma fortune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC.

Jamais!

CLÉRAMBEAU.

Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise; tandis que si elle était mariée... (Voulant sortir.) Enfin, et puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC.

e l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au dessus de mes forces... et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU.

C'est possible!... car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerai toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh

bien! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (Montrant la table à gauche.) Mettez-vous là, Monsieur, et écrivez.

EMMERIC.

Et que lui dire, mon Dieu!

CLÉRAMBEAU.

Je vais vous dicter : « Ma cousine, il faut de la franchise, ie ne vous aime plus... »

EMMERIC, vivement.

Mais, je vous répète, Monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez.

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

Alors, prenons un autre prétexte... (Dictant.) « Je vous aime... »

EMMERIC.

A la bonne heure! (Avec amour.) « Je vous aime... »

CLÉRAMBEAU, dictant.

« Mais je dois vous avouer que votre caractère... »

EMMERIC, s'arrêtant, et avec chaleur.

Le caractère le plus doux, le plus aimable!

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas non.

EMMERIC, de même.

L'esprit, la grâce, un cœur excellent.

CLÉRAMBEAU, avec fierté.

Je le crois bien!

EMMERIC, vivement.

Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ah! il faut cependant bien rompre... et que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être, m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, hors de lui.

Eh bien! vous la direz... je le préfère!... S'il faut mettre fin à mes jours... autant qu'un autre prenne ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU.

Monsieur!... Dieu!... M. de Saint-Géran!

EMMERIC, déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.

Tant mieux!... Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU.

Moi!...

SCÈNE V.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'y a-t-il?... Qu'est-ce encore?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a?... rien.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est-à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours en discussion... (A Clérambeau.) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GÉRAN, regardant Emmeric.

A cette femme?...

CLÉRAMBEAU, de même.

Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, de même.

Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'aime donc encore?

EMMERIC, avec dépit et impatience.

Moi!... je la déteste.

M. DE SAINT-GÉRAN, à Emmeric.

Eh bien! voilà ce qu'il faut écrire. (A Clérambeau.) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN, sévèrement.

Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagements à garder... et puisque cet amour vous

est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Ça ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Comment ?...

CLÉRAMBEAU.

Ça ne suffirait pas... pour moi... à qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et me le demande elle-même...

EMMERIC, avec colère.

Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Autant dire que vous retirez votre parole.

CLÉRAMBEAU, de même.

C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Saint-Géran.

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, troublé.

Madame la comtesse ! (Louise fait à Clérambeau une profonde révérence)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme qui venait pour ce contrat... pour ce mariage qui n'a plus lieu...

LOUISE, avec une joie qu'elle réprime.

Est-il possible ?..

M. DE SAINT-GÉRAN, avec humeur.

Eh ! oui... nouvel incident... (Montrant Emmeric.) Monsieur refuse.

LOUISE, avec joie.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'épaule de Louise.

Pour une femme...

LOUISE, avec joie et tendresse.

Qu'il aime donc bien ?...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Au contraire... qu'il abhorre... qu'il déteste...

LOUISE, à part.

O ciel !

EMMERIC, vivement.

Permettez...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Il nous l'a dit... tout à l'heure... ici-même... il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui lui est insupportable...

LOUISE, avec émotion.

Et comment de pareils sentiments peuvent-ils être ignorés de cette personne?

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et à demi-voix.

Eh! que sais-je? de vains égards, une délicatesse absurde, l'empêche d'avouer la vérité... (A voix haute et avec force.) Et je soutiens, moi, qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je devrais la lui dire moi-même.

LOUISE, vivement.

Vous avez raison!

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-ce pas?

EMMERIC, vivement.

Au nom du ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN, montrant Emmeric.

Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt... La seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, jetant un regard de mépris sur Emmeric, qui baisse les yeux.

Vous dites vrai!...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Clérambeau.

Et maintenant, mon ami, je ne connais plus qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma filleule! sa vue lui donnera peut-être le courage qui lui manque... ou bien je penserai comme vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il n'aime plus! (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, tombant dans le fauteuil à gauche qui est près de la table.

Ah!

EMMERIC, suit quelque temps des yeux M. de Saint-Géran qui entre dans l'appartement à droite, puis il s'approche de Louise.

Par pitié!... daignez m'entendre!

LOUISE, lui faisant signe de la main de s'éloigner.

Laissez-moi!

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Oui, Madame... croyez bien... je vous l'atteste...

LOUISE, lui faisant signe de la main de se taire.

Cela suffit! (Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une plume et du papier, elle écrit précipitamment et avec agitation.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, à la table à gauche, écrivant; CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR, entrant par la porte du fond.

HECTOR, courant à Emmeric.

Ah! mon ami, je viens d'amener Victoria et son père... et, grâce à toi... elle consent... elle m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, lui montrant Louise qui écrit.

Silence!...

HECTOR, stupéfait en l'apercevant.

Ah! je tremble pour nous!... Elle ici!...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, en lui montrant Hector.

Il sait donc...

HECTOR, à demi-voix.

Eh! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, regardant à droite.

On vient!...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Madame, au nom du ciel!... prenez garde... on vient...

LOUISE, écrivant toujours.

Laissez-moi, vous dis-je!

EMMERIC, qui regarde vers la droite.

C'est M. de Saint-Géran.

HECTOR, à Clérambeau.

C'est son mari!...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Votre mari!...

LOUISE, froidement

N'importe!...

SCÈNE IX.

LOUISE, à la table, écrivant; CLÉRAMBEAU ET HECTOR, devant elle et cherchant à la cacher; EMMERIC, allant au devant de M. DE SAINT-GÉRAN; qui sort par la porte à droite, tenant ALINE par la main.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venez, Aline, venez... vous saurez pourquoi.

ALINE, gaiement.

Vous n'avez pas besoin de votre air mystérieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout disposer. (Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domestiques de placer au fond, au milieu de l'appartement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond, et rentre quelques instants après avec le notaire.)

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

LOUISE, au moment de la sortie d'Aline se lève de la table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.

Lisez, Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Ah! grand Dieu! (Louise s'éloigne de lui.)

HECTOR, s'en rapprochant vivement.

Comment?

M. DE SAINT-GÉRAN, qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.

Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Une lettre!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, troublé, et montrant Hector qui est près de lui.

Oui... oui... c'est Ballandard qui vient de l'apporter.

HECTOR, à part.

Encore moi!...

M. DE SAINT-GÉRAN, s'avançant.

Une lettre d'elle... Voyons?

HECTOR, qui est entre eux deux et étendant la main.

J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à Monsieur...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, lisez-nous donc.

LOUISE, avec dignité.

Oui, Monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, lisant avec émotion.

« Je vous supplie, Monsieur, de donner votre fille en mariage à M. Emmeric d'Albret, car entre lui et moi tout est fini à jamais, je vous le jure, et si vous pouviez en douter, cette lettre d'où dépendent mon honneur et ma vie, vous est un sûr garant de ma parole. » Et c'est signé...

HECTOR ET EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près de Clérambeau, et d'un air d'approbation.

Eh bien!... cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, s'empressant de l'interrompre.

N'est-ce pas? (Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de replover.) C'est bien!... c'est très-bien!...

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR, EMMERIC.

ALINE, qui est entrée par la porte du fond, et qui a entendu les derniers mots.

Qu'est-ce donc?... mon père... qu'est-ce donc?

CLÉRAMBEAU, vivement.

Cela ne te regarde pas... Où est le notaire?

ALINE.

Le voici. (Tout le monde se retourne et remonte la scène; le notaire est assis devant la table où sont plusieurs bougies; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.)

CLÉRAMBEAU

A merveille!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Signons! signons!...

ALINE.

Quel bonheur!... (Aline et Emmeric remontent le théâtre et vont se placer debout à droite et à gauche du notaire, qui leur présente la plume; ils signent tous les deux.)

CLÉRAMBEAU, qui est à gauche du spectateur, traverse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.

Et quant à cette lettre... (Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.)

LOUISE.

Que faites-vous?

CLÉRAMBEAU, avec intention et regardant Louise.

Moi!... j'y vois assez!... (Allumant avec le papier enflammé les deux autres bougies qui sont sur la table.) mais, monsieur le notaire... (Le notaire s'incline en signe de remerciement.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à sa femme, montrant Clérambeau.

Il a raison, on peut avoir confiance. (Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Géran, sur le devant du théâtre à gauche; Aline, debout derrière la table, près du notaire; le notaire, assis; Emmeric, debout près de lui, derrière la table; Clérambeau, à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.)

CLÉRAMBEAU, signant debout, à droite devant la table.

Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble!

M. DE SAINT-GÉRAN, signant debout, à gauche devant la table.

Vous êtes bien heureux!... Et moi aussi, je pars demain... (Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.) Et je pars seul. (M. de Saint-Géran, Louise, sur le devant du théâtre; Clérambeau, qui a passé derrière la table et s'est assis près du notaire; le notaire, Aline, Emmeric, Hector.)

LOUISE.

Peut-être, Monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, vivement.

Que voulez-vous dire?...

LOUISE, sur le devant du théâtre avec son mari.

Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que ma présence était indispensable à la Martinique!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et qui donc?

LOUISE.

Votre avoué!... M. Ballandard.

HECTOR, à part.

Toujours moi!... je suis l'homme d'affaires de tout le monde!...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec joie.

C'est admirable, Madame! Vous qui redoutiez tant la mer!...

LOUISE, avec émotion et essayant de sourire.

C'est vrai!... mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!...

(Se rapprochant de la table.) N'est-ce pas à moi de signer, monsieur le notaire?

ALINE, lui présentant la plume.

Là... Madame... à côté de moi...

HECTOR, regardant Louise, qui signe.

Enfin! et non sans peine!

ALINE, à Hector.

A vous, monsieur Ballandard.

HECTOR, prenant la plume.

O Victoria! (S'approchant de la table.) Bientôt nous serons ainsi! (M. de Saint-Géran, assis à gauche; Louise, assise près de lui; puis Clérambeau, le notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui à l'extrême droite.)

ALINE, à l'oreille d'Hector pendant qu'il signe.

Oui, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Entends-tu?

ALINE, de même.

Mais que ça vous serve de leçon!... et ne vous y exposez plus!

HECTOR.

Oui, Mademoiselle... (Serrant la main d'Emmeric.) Ou vous le promet! (Tous sont assis et groupés autour de la table. — La toile tombe.)

FIN DE UNE CHAINE.

OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

En société avec M. Duveyrier

Théâtre-Français. — 21 avril 1842

PERSONNAGES

OSCAR BONNIVET, receveur général.
JULIETTE, sa femme.
GÉDÉON BONNIVET, son neveu.
MANETTE, femme de chambre de Juliette.
THÉRIGNY, jeune notaire.

ACTE PREMIER

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, THÉRIGNY.

JULIETTE.

Monsieur de Thérigny, notre jeune notaire!... de si bonne heure chez moi!... C'est charmant et très-dangereux!... On est bavard en province, et une visite aussi matinale va me compromettre.

THÉRIGNY.

Vous, Madame!... Vous savez bien que c'est impossible... Vous avez été jusqu'ici, impunément, la plus aimable et la plus jolie femme du département.

JULIETTE, vivement.

Silence!... Si les femmes vous entendaient!

THÉRIGNY.

Et puis, je viens pour affaires, tout uniment.

JULIETTE, souriant.

Tout uniment?

THÉRIGNY.

Oui, Madame... par malheur!...

JULIETTE.

C'est très-galant... Eh bien! Monsieur?

THÉRIGNY.

Eh bien! Madame... cette belle campagne dont vous avez tant d'envie... à deux lieues de la ville?...

JULIETTE.

Celle du préfet?

THÉRIGNY.

Il veut s'en défaire.

JULIETTE.

En êtes-vous sûr?

THÉRIGNY.

Il me l'a dit lui-même... Et comme plusieurs fois je vous avais entendu parler de cette propriété...

JULIETTE.

C'est mon rêve!... J'en ferais quelque chose de délicieux... mais il faut que mon mari veuille bien l'acheter...

THÉRIGNY.

Lui... fils d'un riche banquier et receveur général de notre département, peut bien, sans se gêner, et sur son superflu...

JULIETTE.

On n'en a jamais.

THÉRIGNY.

D'accord... Mais, enfin, il vous aime éperdument... il obéit à toutes vos volontés.

JULIETTE.

Pas tous les jours... Il y en a où j'ai tout crédit, où je puis tout demander, et d'autres où il faut...

THÉRIGNY.

Céder?

JULIETTE.

Je ne cède jamais!

THÉRIGNY.

'es-vous, alors?

JULIETTE.

J'attends! ce qui est déjà beaucoup... C'est si ennuyeux d'attendre.

THÉRIGNY.

Je le sais, Madame, et plus qu'un autre; car près de vous... il est depuis longtemps une personne dont je voudrais... dont je n'ose vous parler... votre jeune cousine... Athénaïs.

JULIETTE.

Est-il possible!... Vous, Monsieur, qui veniez pour me parler d'affaires... tout uniment.

THÉRIGNY.

Un amour pur, véritable... légitime...

JULIETTE.

Je m'en doute bien... Il ne peut pas y en avoir d'autres... par devant notaire!... Ainsi, Monsieur, vous aimez ma cousine?...

THÉRIGNY.

Depuis les vacances dernières, depuis les trois mois qu'elle est venue passer ici.

JULIETTE.

Et malgré l'éloignement et son séjour à Paris?...

THÉRIGNY.

J'y pense toujours... je la vois sans cesse près de moi, dans mon modeste ménage, qu'elle embellit.

JULIETTE.

C'est très-bien... Mais vous ignorez que ma jolie petite cousine n'est pas riche... elle n'a que vingt mille francs de dot.

THÉRIGNY.

En vérité?... Je croyais qu'elle n'avait rien.

JULIETTE.

Et vous venez me la demander en mariage?

THÉRIGNY.

Oui, sans doute.

JULIETTE.

Votre charge est donc payée?

THÉRIGNY.

Non, Madame. Je ne suis qu'un pauvre notaire de province.

JULIETTE.

Je le vois bien!... Ceux de Paris sont moins romanesques. Et savez-vous, Monsieur, que je vous trouve sublime, héroïque, admirable! Épouser, sans fortune, une femme qui n'en a pas!

THÉRIGNY, avec joie.

Ainsi, vous serez pour moi?

JULIETTE.

Certainement... Je le veux, je le dois... Et, dès aujourd'hui, vous seriez mon cousin... si cela ne dépendait que de moi.

THÉRIGNY.

N'êtes-vous pas la seule parente d'Athénaïs?...

JULIETTE.

C'est vrai!... mais, depuis trois mois, mon mari a été nommé son tuteur... à cause de ces vingt mille francs dont je vous parlais tout à l'heure... Un riche négociant... un oncle qu'elle avait à New-York...

THÉRIGNY.

En vérité?

JULIETTE.

Oui! Il y a encore des oncles d'Amérique... ils sont rares... mais il y en a!... c'est peut-être le dernier. Cet oncle, dis-je, qui n'avait que deux héritiers, deux parents... au lieu de décéder *intestat*, ce qui lui aurait donné bien moins de peine, a tout laissé par testament à l'autre, et, à ma pauvre cousine, une chétive somme de vingt mille francs... pour laquelle, comme je vous l'ai dit, il a fallu lui nommer un tuteur, et le choix est tombé sur mon mari, qui même s'en défendait... Et c'est à lui, vous le voyez, qu'il faut vous adresser.

THÉRIGNY.

Pour cela, il me faudrait votre protection...

JULIETTE.

Qui vous est acquise... et je veux même que M. Bonnivet ajoute à la dot. Comme tuteur, il a ce droit.

THÉRIGNY.

Quoi! Madame...

JULIETTE.

Soyez tranquille, il n'en abusera pas... car mon mari est un homme d'ordre, un homme de finance, qui a des sentiments exacts et réguliers comme ses livres de caisse. Il ne donne pas... il paie... excellent homme, du reste... mais chez qui l'économie est une telle vertu, que, quand on le force à être généreux, il en est honteux... il s'en excuse... il croit qu'il se dérange! Aussi, et comme avant de penser à vos affaires, il faut que je m'occupe des miennes...

THÉRIGNY.

C'est trop juste.

JULIETTE.

Je réserve d'abord tous mes moyens d'attaque pour cette campagne avec ses circonstances et dépendances!... Deux lieues d'ici... impossible d'y aller à pied tous les jours... Il faudra donc de toute nécessité la calèche et les chevaux qu'il me refuse depuis si longtemps et que je désire... comme tout ce qu'on refuse... Ainsi, vous le voyez, Monsieur, il est trois choses que je veux, que je saurai obtenir... Votre mariage sera la troisième...

THÉRIGNY.

Et comment réussir?

JULIETTE.

Cela me regarde... Silence! c'est mon mari!

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE, OSCAR, entrant vivement.

OSCAR, à part.

Dieu! ma femme!... Je la croyais partie!

JULIETTE.

Eh! mais... qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Tu m'avais quitté tout à l'heure pour aller au devant de notre oncle...

JULIETTE.

M. Gédéon Bonnivet, qui arrive ce matin par la malle-poste, et j'allais sortir quand j'ai rencontré M. Thérigny, notre ami, qui venait me parler pour vous d'une importante affaire.

OSCAR, troublé.

Je l'en remercie. (A part, et regardant avec inquiétude la petite porte à droite.) Si, pendant ce temps, on allait arriver! (Haut.) Nous en parlerons dans un autre moment, car notre oncle mérite des égards et des prévenances... Un inspecteur des finances à qui j'ai dû, dans le temps, ma place de receveur général.... Il est en tournée, et vient visiter toutes les caisses... à commencer par la mienne...

JULIETTE.

Ce n'est pas là, je l'espère, ce qui vous inquiète et vous tourmente depuis quelques jours.

OSCAR.

Non, certainement.

JULIETTE.

Alors, c'est un autre motif...

OSCAR, à part

Elle se doute de quelque chose !... (Haut.) Aucun... aucun motif... mais il y a des moments où l'on est dans des dispositions d'esprit...

JULIETTE.

Fâcheuses... et il faut des idées gaies pour les distraire... Vous savez bien, cette délicieuse habitation du préfet... que j'avais tant d'envie de posséder... et vous de me donner...

OSCAR, toujours troublé et regardant la porte à droite.

Certainement... moi, d'abord, tout ce qui peut te faire plaisir... mais pour songer à une pareille folie... il aurait fallu que notre préfet consentît à s'en défaire... ce qu'il ne voudra jamais... il me l'a dit.

JULIETTE.

Et s'il y était décidé...

OSCAR.

Ce n'est pas possible...

JULIETTE.

C'est certain... Alors, Monsieur...

OSCAR, embarrassé.

Alors... alors... à coup sûr je ne dirais pas non... mais je ne dirais pas oui...

JULIETTE.

Eh bien ! que diriez-vous donc ?

OSCAR.

Je dirais qu'il faut voir.

JULIETTE.

C'est aussi notre avis, et voilà M. Thérigny, notre notaire, qui peut examiner, prendre tous les renseignements...

THÉRIGNY.

Avec grand plaisir... dès aujourd'hui, et quant au prix...

JULIETTE.

C'est vrai ! je n'y pensais pas.

THÉRIGNY.

Cinquante mille francs.

JULIETTE.

Ah ! c'est bien cher... n'est-ce pas, mon ami ?

OSCAR, avec impatience.

Oh ! le prix ! le prix, chère amie, ce n'est pas là ce qui m'ar-

rête... parce que, une fois qu'on est bien décidé... (A part.) A ne pas acheter... (Haut.) Mais, mon oncle, mon oncle, qui ne trouvera personne à son arrivée !

JULIETTE.

C'est vrai. (Elle sonne. A Manette qui entre.) Manette, mon ombrelle et mon chapeau.

OSCAR.

Il y a bien loin d'ici aux malles-postes.

JULIETTE

Très-loin... surtout quand on va à pied... Ah ! si nous avions la voiture dont nous parlons depuis si longtemps !... (Geste d'Oscar.) Pas dans ce moment... ce n'est pas lorsque déjà vous achetez une campagne qu'il me viendrait à l'idée de vous demander... je n'y pense seulement pas... Me voilà prête, mon ami... prête à partir.

OSCAR

Ce n'est pas sans peine.

JULIETTE.

Si vous veniez avec moi ?

OSCAR.

Y pensez-vous ?... C'est jour de recette... Et ma caisse, mes bordereaux ?...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien... je vous laisse. Monsieur Thérigny, votre bras. (Geste d'Oscar.) Ah ! il faut bien un cavalier quand on a, comme moi, un mari occupé... et qu'on n'a pas de voiture !... (Elle sort avec Thérigny.)

SCÈNE III.

OSCAR, MANETTE, qui est debout, à l'écart.

OSCAR.

Enfin, et grâce au ciel, me voilà seul ! (Se retournant et apercevant Manette qui est immobile.) Qu'est-ce que tu fais là ?

MANETTE.

Moi ?

OSCAR.

Oui, toi.

MANETTE, le plumeau à la main.

Je range votre cabinet, comme je le fais tous les jours à cette

heure-ci... A moins qu'aujourd'hui Monsieur n'ait des raisons particulières...

OSCAR.

Lesquelles?

MANETTE.

Je n'en sais rien... Monsieur peut en avoir... il est le maître!... et s'il veut absolument que madame s'en aille, lui qui la retient toujours... c'est qu'il a pour ça des motifs qui ne regardent personne.

OSCAR, à part.

Voyez-vous les dometisques... dès qu'une fois, par malheur, on s'expose à leur contrôle. (Haut.) Vous êtes folle, Manette, et je vous aurais déjà mise à la porte, si vos suppositions étaient vraies... mais comme elles ne le sont pas...

MANETTE, revenant du fond où elle a laissé son plumeau sur un meuble.

A la bonne heure... je le veux bien... et puisque Monsieur n'attend personne... puisqu'il n'a rien qui l'occupe...

OSCAR.

Non, sans doute.

MANETTE.

J'aurais avec le respect que je lui dois, une chose à lui demander?

OSCAR.

Laquelle?... parle vite!

MANETTE.

Est-il vrai, Monsieur, vous qui lisez tous les journaux, que le dix-septième léger soit revenu d'Afrique?

OSCAR, étonné.

Pourquoi me demandes-tu cela?

MANETTE.

Pour savoir... parce que Chanteloup, le garçon mercier qui est parti, il y a cinq ans, comme remplaçant de M. Thérigny, est dans ce régiment-là... et doit revenir d'Afrique pour m'épouser... si Abd-el-Kader le permet, et vous aussi, Monsieur.

OSCAR.

Eh bien! on t'a dit vrai... le régiment a débarqué à Toulon, et d'ici à quelques jours il traversera notre ville... Et si tu es sage, fidèle, et surtout pas curieuse...

MANETTE, vivement.

Il y a donc quelque chose?...

OSCAR, sévèrement.

Encore!...

MANETTE.

Pardon, Monsieur!... ça n'est pas ma faute... j'aime à savoir... c'est plus fort que moi... Et quand on devrait me le rabattre sur mes gages... Après cela, Monsieur aurait des secrets, ce qui arrive dans les meilleures maisons et dans les meilleurs ménages, qu'il pourrait sans crainte me les confier. Je suis curieuse tant que je ne sais pas... mais une fois qu'on m'a dit... le silence et la discrétion me gagnent.

OSCAR, à part.

Elle veut être gagnée... c'est clair et facile... (Il met la main à son gousset.) Mais, si je lui donne quelque chose... c'est presque lui avouer... me mettre dans sa dépendance... (Haut.) Va-t'en!...

MANETTE.

Déjà!... (A part.) Il avait eu d'abord un bon mouvement... mais il n'a jamais de suite dans les idées... C'est égal... il a beau dire, il y a quelque chose... et je finirai par savoir...

OSCAR.

Je t'ai dit de me laisser... de t'en aller...

MANETTE.

C'est bien entendu... Monsieur... et je m'en vais...

OSCAR.

Eh bien?

MANETTE.

Eh bien! je prends mon plumeau. (Elle sort par la porte du fond, et Oscar court à la porte à gauche, dont il tire les verroux.)

MANETTE, rouvrant la porte du fond.

Il a mis les verroux! (Oscar fait un pas vers la porte du fond, que Manette referme vivement, et dont Oscar tire également les verroux.)

SCÈNE IV.

OSCAR, seul.

Oh! qu'on a de peine à être seul et à se soustraire à la domination de ses inférieurs!... Employés... commis... domestiques... dès qu'on a quelque chose que par hasard on veut cacher... il semble qu'ils aient tous intérêt à le découvrir... C'est une coalition permanente, et maintenant surtout... (On frappe à la porte de droite.) Ah! il était temps... Une minute de plus, et nous étions surpris!... (Il va ouvrir avec mystère.)

SCÈNE V.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, l'embrassant.

Mon cher oncle!...

GÉDÉON.

Mon neveu!... comment, ce n'est que toi?... Tant de précautions... une entrée si mystérieuse... Je me suis cru en bonne fortune... et destiné encore une fois aux grandes aventures...

OSCAR.

Est-ce que vous n'avez pas trouvé un mot de moi à la dernière poste?

GÉDÉON.

Si vraiment.

OSCAR.

Et vous n'avez pas reconnu mon écriture?

GÉDÉON.

Tout au plus!... « Laissez votre voiture dans la dernière maison du faubourg, arrivez à pied par la porte du jardin, qui « sera ouverte, et de là par la petite salle basse... » Tout s'est exécuté de point en point... et me voici à ce rendez-vous, qui se trouve une réunion de famille... J'espérais mieux!

OSCAR.

Comment, mon oncle...

GÉDÉON.

Ta femme, par exemple... qui est charmante! car elle est très-jolie, ma petite nièce... et m'a rappelé la comtesse de Roquencourt, ma première passion... et puis...

OSCAR.

Oui, mon oncle... je sais que vous en avez eu beaucoup!...

GÉDÉON.

Quelques-unes... sous le Consulat... sous l'Empire surtout... C'était le bon temps!... le temps des conquêtes... Nous en faisions tous!... Par malheur, les conquêtes coûtent cher!... J'y ai laissé une partie de ma fortune... mais il m'en reste encore... ainsi que quelques moyens de séduction... de la philosophie, une seconde jeunesse... et de l'expérience!...

OSCAR.

Justement, mon oncle... c'est à cette expérience que je viens m'adresser... Une aventure que ma femme ignore et doit ignorer toujours...

GÉDÉON.

Une affaire d'honneur... je comprends... Tu me fais venir pour être ton témoin.

OSCAR.

Eh! non, mon oncle... Je sais que vous êtes brave!...

GÉDÉON.

Toujours le temps de l'Empire... D'ailleurs, c'est dans le sang... Nous descendons par les hommes de l'amiral Bonnivet, qui, à la cour de François Ier, fut une forte lame, et surtout un vert galant... un audacieux séducteur!...

OSCAR, soupirant.

C'est donc cela!... Et ça m'amène tout naturellement à la terrible aventure dont j'ai à vous parler...

GÉDÉON.

Je t'écoute.

OSCAR.

D'abord, vous le savez, je me suis marié... Une femme gentille, bonne... qui m'aime... qui m'adore!...

GÉDÉON.

Et toi?...

OSCAR.

Moi!... Je l'aime comme un fou, et je suis le plus heureux des hommes!...

GÉDÉON.

Où est donc le terrible?

OSCAR.

Attendez... attendez donc... Homme de finance et de bureau, ayant passé ma jeunesse dans les chiffres... ma femme est ma première passion.

GÉDÉON, riant.

Allons donc!... ta comtesse de Roquencourt...

OSCAR.

C'est comme je vous le dis...

GÉDÉON.

Diable! je t'en fais compliment!... c'était bien commencer.

OSCAR.

Aussi, après mon mariage, c'était une adoration continuelle; et pendant deux ans et demi, tous les instants que je ne passais pas à ma caisse, je les passais près de ma femme. J'étais cité dans le département comme le modèle des maris et des receveurs généraux. Toujours avec Juliette... en visites, en prome-

nades... Tous les soirs, rentrés de bonne heure; et comme on ne peut pas toujours causer, nous lisions... Je n'avais pas eu le temps jusqu'alors, et je me hâtais de faire connaissance avec la littérature nouvelle, qui venait de détrôner l'autre... Je lisais tous les soirs ce qu'il y avait de mieux... je veux dire ce qu'il y a de plus horrible!... Et moi qui, jusque-là, n'étais jamais sorti du classique ni de ma recette générale... ces orages du cœur, ces passions criminelles et délirantes... ces héros du drame moderne, qui, après avoir foulé aux pieds toutes les entraves sociales, se font sauter la cervelle au dénoûment... tout cela, sauf le dénoûment, me plaisait infiniment... A force de lire des forfaits, je me mis à en rêver... à force d'en rêver, j'aspirai à en commettre!...

GÉDÉON.

Ah! mon Dieu!

OSCAR.

Et par un instinct ou un reste de moralité... je choisis de tous ces forfaits le plus honnête et le plus agréable.

GÉDÉON.

L'infidélité...

OSCAR.

Oui, mon oncle!... madame Bonnivet était charmante... mais c'était ma femme, c'était le paradis, mais un paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un monde nouveau... un élysée fantastique, un paradis infernal!... A cette pensée, mon sein palpitait, et je m'écriais : Et moi aussi, je serai le héros de quelque drame brûlant et haletant! Et alors la première héroïne qui s'offrit à mes yeux...

GÉDÉON.

Je devine, une femme mariée...

OSCAR.

Du tout!

GÉDÉON.

Une veuve... il y en a de charmantes!

OSCAR.

C'est possible! N'exigez pas de détails, je vous en supplie... la personne, l'époque... tout doit être un mystère profond.

GÉDÉON.

Du mystère, moi, j'en use peu... mais toi, tu as raison.

OSCAR.

Qu'il vous suffise de savoir que n'ayant pas le courage de me

déclarer de vive voix, j'osai lui demander un rendez-vous dans un billet délirant qui finissait ainsi : « Ce soir, à dix heures, « dans la grotte du parc, une minute de bonheur ou je meurs! » A quoi elle répondit : « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON.

O Oscar!

OSCAR, achevant.

Je t'attends! Impossible de reculer... mon honneur était engagé... Qu'auriez-vous fait, si on vous avait écrit : « O Oscar!... »

GÉDÉON.

Tu me le demandes! Dès qu'il s'agit d'un entraînement excentrique.

OSCAR.

Mais, non, j'avais beau faire, je n'étais pas entraîné... je n'aimais que ma femme; et cependant vous ne comprendrez pas cela.

GÉDÉON.

Si vraiment, très-bien.

OSCAR.

Aussi, j'étais surpris et embarrassé de mon bonheur... je ne croyais pas que les choses iraient si vite et si loin...

GÉDÉON

Ah! dame!... c'est ainsi dans l'école moderne.

OSCAR.

Et une heure avant ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Tu as renoncé?

OSCAR.

Non!... j'ai été souper avec des amis pour m'étourdir, pour me donner du cœur... et après le champagne... au moment de partir, une averse.

GÉDÉON.

C'était superbe!

OSCAR.

Pour vous... mais moi, je me promis bien que ce premier bonheur-là serait le dernier... et le ciel m'exauça, car ma nouvelle passion, forcée de quitter notre ville, partit sans me revoir.

GÉDÉON.

Eh bien! tout est fini...

OSCAR.

Du tout... J'ignore comment cela se fait... mais depuis ce temps ma femme, autrefois si confiante, a maintenant des soupçons.

GÉDÉON.

En vérité!...

OSCAR.

Pour les dissiper... il faut bien aller au devant de ses volontés ou de ses moindres caprices, et j'augmente ainsi chaque jour le luxe de ma maison, je donne des dîners... des soirées... même des bals...

GÉDÉON.

Qu'importe?... si tu le peux!

OSCAR.

Certainement je le peux... Mais les caprices... je veux dire les soupçons de ma femme, loin de diminuer, redoublent encore... Elle ne rêve depuis quelque temps que maison de campagne et équipage... Ici, en province!

GÉDÉON.

Il n'y a pas grand mal.

OSCAR.

Et puis ma femme est jeune et jolie... on l'entoure d'hommages... Le préfet même lui fait la cour... Il y a des préfets qui n'ont que cela à faire... Je sais bien que Juliette est sage, qu'elle a des principes... mais si elle découvrait... Et dans ce moment, mon cher oncle, tout va se découvrir si vous ne venez à mon aidé.

GÉDÉON.

Parle donc vite, alors.

OSCAR, d'une voix étouffée

Ah! mon Dieu... taisez-vous!

GÉDÉON.

Qu'y a-t-il donc ?

OSCAR, l'oreille au guet.

La femme de chambre de ma femme, qui est si curieuse, si elle nous entendait... (Il va ouvrir la porte à droite.) Non... non... personne... Mais pour plus de sûreté... (Il met le verrou et revient.) Vous le voyez, mon oncle, l'inquiétude... la terreur... voilà comme je suis du matin au soir... Ce que c'est que de tromper sa femme!...

GÉDÉON.

Il est amusant!...

OSCAR.

Les préfets... les calèches... les maisons de campagne... Ah! une femme que l'on trompe vous donne bien du mal!

GÉDÉON.

Il vaut mieux être trompé... c'est elle qui a toute la peine... Tu disais donc...

OSCAR, revenant à lui.

Qu'avant-hier, un incident affreux...

GÉDÉON.

Tu t'es trahi!

OSCAR.

A moitié... mais ce qui a failli me perdre peut, grâce à vous, me rendre le repos!... Dans ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Celui de la grotte?

OSCAR.

Oui... En s'enfuyant... car elle s'est enfuie... Elle avait laissé en mes mains un nœud de ruban... Gage précieux que j'avais enfermé et cacheté dans un débris de son billet. Ces choses-là se font... et l'on a tort! Quoi qu'il en soit n'oubliez pas ce nœud qui va devenir celui de l'horrible péripétie dans laquelle nous entrons... Donc, avant-hier, je m'habillais pour aller dîner chez le préfet avec ma femme, qui était prête, et je ne l'étais pas... Elle était charmante... une robe délicieuse... et elle venait me chercher... elle m'attendait. Moi, je m'impatientais... je sonnais... je demandais une cravate, et pour m'aider, elle ouvre ma commode, mes tiroirs... elle renverse tout...

GÉDÉON.

Et trouve le mystérieux souvenir...

OSCAR.

Juste... Elle me le présente d'un air défiant et curieux, me demandant avec ironie ce que contenait ce sachet si précieusement cacheté... Moi, tout troublé, je réponds : Chère amie, je l'ignore. Alors, dit-elle vivement, il y a un moyen de le savoir, et elle allait briser le cachet... lorsqu'une idée m'illumine, et me rappelant bien à point votre ancienne réputation de conquérant... Arrête, m'écriai-je!... c'est mon oncle... mon oncle Gédéon, qui à son dernier voyage m'a confié ce dépôt, me priant de le lui garder avec fidélité, et surtout discrétion...

GÉDÉON.

Pas trop mal pour un conscrit!...

OSCAR.

Savez-vous ce qu'elle me répond : Puisque votre oncle arrive après-demain, je me charge de lui rendre moi-même ce mystérieux trésor, à condition qu'il mé dira d'abord ce qu'il contient.

GÉDÉON.

Ah ! diable...

OSCAR.

Et ce n'est rien encore... Vous ne connaissez pas sa malice... Comme la dernière fois vous êtes venu par la malle, elle a voulu aller au devant de vous pour m'empêcher de vous prévenir... Et moi, à qui vous aviez écrit que vous arriviez en poste... Je n'ai rien dit, je n'ai pas montré votre lettre... mais j'ai laissé partir ma femme... et maintenant vous devinez le service que j'attends de vous !

GÉDÉON.

C'est convenu !... dès qu'il y va de ton bonheur et de ton repos.

OSCAR, l'embrassant.

Ah ! mon sauveur !

GÉDÉON.

A propos, je t'apporte les loyers de ta maison de Paris... dix mille francs que j'ai là en portefeuille !

OSCAR, à mi-voix.

Taisez-vous, on a marché.

GÉDÉON.

Tu as l'oreille fine...

OSCAR.

Je crois bien... l'habitude... C'est elle.

JULIETTE, en dehors, voulant ouvrir.

Mon ami, vous êtes enfermé?

OSCAR.

Quand je le disais ! (A Gédéon.) Partez, mon oncle... (Le rappelant) Ah ! j'oubliais !... un nœud de ruban bleu et cerise... N'allez pas confondre.

GÉDÉON, à mi-voix.

Non... mon cher... bleu et cerise... Je connais ces situations-là.

JULIETTE, frappant en dehors.

Ouvrez-moi ! ouvrez donc !

OSCAR.

Vite... sortez par le jardin... allez reprendre votre voiture, et une entrée solennelle... Grand fracas, le fouet du postillon !

GÉDÉON, disparaissant.

Compte sur moi... Dans deux minutes, je suis ici. (Juliette, en dehors, frappe toujours.)

OSCAR, allant ouvrir.

Voici, chère amie.

SCÈNE VI.

OSCAR, JULIETTE.

JULIETTE.

En vérité, Monsieur, j'ai cru que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

OSCAR.

J'achevais un compte assez embrouillé... Et, vous savez... quand je suis dans mes chiffres...

JULIETTE, avec défiance.

Ah ! vous calculiez ?... C'est singulier.

OSCAR.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Je m'imaginais que vous étiez, ici, enfermé avec quelqu'un...

OSCAR, à part.

Elle devine tout.

JULIETTE.

Qui s'était enfui à mon approche...

OSCAR.

Comment peux-tu supposer...

JULIETTE, regardant avec défiance.

Cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ?...

OSCAR, à part.

Elle se doute de quelque chose.

JULIETTE.

Mais ce jour-ci est, pour moi, un jour de contrariétés... Je viens des malles-postes attendre votre oncle...

OSCAR, jouant l'étonnement.

Ah ! mon Dieu !... est-ce qu'il n'est pas arrivé ?

JULIETTE, le regardant.

Comme vous dites cela ?

OSCAR.

Je dis ah ! mon Dieu !... comme un homme qui est surpris...

parce que ce retard me surprend et vous fâche... à ce que je vois !

JULIETTE.

Certainement... car, malgré ses ridicules...

OSCAR, effrayé.

Taisez-vous donc...

JULIETTE, haussant la voix.

Je dis que, malgré ses ridicules, c'est votre oncle, et que je voulais être la première à l'embrasser.

OSCAR, à part.

Ou à l'interroger...

JULIETTE.

Ce retard m'inquiète, il n'est pas naturel.

OSCAR, à part.

C'est vrai !

JULIETTE, avec inquiétude.

A moins de quelque accident...

OSCAR, à part.

J'ai oublié de lui en recommander un... (Haut et gaiement.) Un accident !... C'est cela même... il n'y a pas de doute... un accident...

JULIETTE.

Et vous me dites cela d'un air ravi et enchanté ?

OSCAR, à part.

Je n'y pensais plus... Dieu ! qu'il est difficile de tromper sa femme !...

MANETTE, dans la coulisse.

Monsieur !... Monsieur !...

OSCAR.

Tiens... tiens, calme-toi. Entends-tu le roulement d'une voiture... le fouet du postillon ?...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE, entrant en sautant.

Une chaise de poste qui entre dans la cour... C'est M. Gédéon, votre oncle... Il se porte bien... il n'est pas changé... Il m'a embrassée en sautant de voiture... et un bruit... un tapage... Ce n'est pas celui-là qui fait des mystères...

OSCAR, à part.

Petite sotte !

JULIETTE.

Et qui donc en fait ici ?

MANETTE.

Personne... je voulais seulement vous dire... Le voilà !... le voilà !...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GÉDÉON.

GÉDÉON, entrant vivement et en chantant.

« Où peut-on être mieux
« Qu'au sein de sa famille ?... »

Bonjour, mes parents... bonjour, mon neveu, et surtout ma nièce... J'aime les nièces...

JULIETTE.

Et elles vous le rendent bien.

OSCAR.

Je le crois sans peine !...

GÉDÉON.

Un oncle à succession !

JULIETTE, souriant.

C'est votre seul tort...

GÉDÉON.

Rassurez-vous... Mes torts diminuent tous les jours... et il faudra bientôt, je l'espère, m'aimer pour moi-même.

JULIETTE.

Je ne demande pas mieux... Confiance et franchise entières... à condition que vous nous donnerez l'exemple...

GÉDÉON, souriant.

De quoi s'agit-il ?... car je ne m'en doute pas !

JULIETTE.

D'une explication. Laissez-nous, Manette.

MANETTE.

Oui, Madame. (Elle cherche à ouvrir la porte de gauche.)

JULIETTE.

Eh bien !

MANETTE, ôtant le verrou.

Tiens, c'est qu'on avait mis le verrou... Qu'est-ce qui met donc les verroux ici ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MANETTE.

GÉDÉON.

Eh bien ! vous parliez d'une explication ?...

JULIETTE.

Que j'ai à vous demander.

GÉDÉON.

En tête-à-tête...

JULIETTE.

Non... devant témoin.

OSCAR, à part.

Elle ne perd pas de temps !

GÉDÉON.

Je suis à vos ordres !... (Chantant.)

« Tout à l'amour, tout à l'honneur !
« D'un bon Français c'est la devise. »

(Juliette, qui pendant ce temps a été ouvrir une petite cassette placée sur une table, revient près de Gédéon avec un paquet cacheté.)

OSCAR, bas, à Gédéon.

Bleu et cerise...

GÉDÉON, de même.

Sois donc tranquille.

JULIETTE, présentant le paquet à Gédéon.

Reconnaissez-vous cela, mon cher oncle ?

GÉDÉON, feignant l'étonnement.

Si je reconnais ! (Regardant Oscar d'un air de reproche.) Comment, mon neveu... toi, qui m'avais promis de garder discrètement ce souvenir qui m'est cher !...

OSCAR, à sa femme.

Vous l'entendez... c'est bien à lui, et vous pouvez le lui rendre.

JULIETTE.

Un instant !... je suis très-défiante... (A Gédéon.) Dites-moi alors, monsieur mon oncle, ce que contient ce mystérieux papier ?

GÉDÉON.

Mais, ma jolie nièce...

JULIETTE.

Vous hésitez...

GÉDÉON.

Nullement... mais on est discret ou on ne l'est pas.

JULIETTE.

Peu importe, avec sa nièce...

GÉDÉON.

Eh bien! donc, ce papier contient un nœud de ruban... et ce ruban, autant que je me rappelle, doit être bleu et cerise.

JULIETTE, qui a décacheté vivement le paquet.

C'est vrai!

OSCAR, à mi-voix, à sa femme.

Vous le voyez!...

JULIETTE, après avoir remis le ruban à Gédéon.

Et il n'y a pas autre chose dans ce papier?...

GÉDÉON, regardant Oscar.

Non, vraiment. (Il passe à la gauche de Juliette.)

JULIETTE.

Cherchez bien.

OSCAR, à part.

O ciel!... je l'avais oublié!

GÉDÉON.

Je ne me rappelle rien.

JULIETTE.

Ce que j'y vois cependant est assez remarquable, et je vous prie de m'expliquer ces mots que je viens de lire: « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON, à part.

Le maladroit!

OSCAR, à part.

Le fatal papier qui m'avait servi d'enveloppe.

JULIETTE.

Il me semble qu'Oscar est le nom de mon mari?

GÉDÉON.

C'est vrai! mais ça n'empêche pas que ce ne soit aussi le mien.

JULIETTE.

Le vôtre?

GÉDÉON.

Nom romantique dont je ne me servais que dans les occasions de même nature, mais qui m'appartient légitimement. Et la preuve, c'est qu'autrefois, dans ma jeunesse, je l'ai donné à mon neveu, en qualité de parrain!

OSCAR, à part.

Dieu!... si je pouvais l'embrasser!

JULIETTE, à Oscar.

Ah! votre oncle est votre parrain!

OSCAR.

Oui, chère amie, et il m'a nommé...

GÉDÉON.

Oscar Bonnivet... toute la ville de Montpellier vous le dira.

JULIETTE, d'un air gracieux et lui rendant la lettre.

Montpellier est un peu loin... et j'aime mieux vous en croire sur parole. (Tendant la main à son mari.) Je n'ai plus de soupçons?

OSCAR.

Ah! chère amie!... (A part.) Pauvre femme! comme je la trompe!

JULIETTE, à Gédéon.

Maintenant, mon cher oncle, pardonnez-moi les explications dont je vous ai assailli à votre entrée et dont je vous dois indemnité... Vous nous restez quelques jours?

GÉDÉON.

Le plus longtemps possible.

JULIETTE.

Tant mieux, car je vous prépare une surprise, ainsi qu'à mon mari.

OSCAR.

Laquelle?

JULIETTE.

Devinez!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Le dîner est servi.

OSCAR, inquiet.

Je ne devine pas!

JULIETTE.

Une petite personne qui depuis six mois, depuis les vacances dernières, n'était pas venue nous voir.

OSCAR, à part.

O ciel! (Haut.) Athénaïs?

JULIETTE.

Athénaïs de Beauregard... ma petite cousine, que vous trouviez très-jolie, même avant qu'elle fût votre pupille.

OSCAR.

C'est-à-dire... oui, oui... elle n'est pas mal.

JULIETTE.

L'éloge est mince... je m'en rapporte à mon oncle, qui l'a vue à Paris et qui s'y connaît.

GÉDÉON.

Elle est ravissante, délicieuse!

OSCAR, à part.

Je suis sûr que je rougis!

JULIETTE, gaiement.

Eh bien! Messieurs, je vous annonce que je l'attends.

OSCAR, hors de lui.

Elle revient!

GÉDÉON.

Je le savais, et j'en suis charmé... On m'avait dit à Paris que probablement je me rencontrerais ici avec elle.

JULIETTE.

Et une lettre que j'ai trouvée tout à l'heure à la poste m'apprend qu'elle arrive aujourd'hui.

OSCAR.

Aujourd'hui!...

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Moi, rien... (A part.) La recevoir devant ma femme... A mon embarras elle va tout deviner.

MANETTE, qui est debout au fond du théâtre.

Madame, je vous ai dit que le dîner...

JULIETTE.

Nous y allons. (A Gédéon.) Mon oncle, votre bras...

OSCAR, à part sur le devant du théâtre.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!... Qu'est-ce que je vais faire?... qu'est-ce que je vais dire?... Maintenant, surtout, qu'elle est ma pupille... Et mon oncle à qui je n'ai pas eu le temps de demander conseil!

MANETTE, près de lui.

Monsieur... le dîner...

OSCAR, avec impatience

Je n'ai pas faim !

MANETTE, avec curiosité.

Pourquoi donc?

OSCAR, vivement.

Si, si !... je meurs de faim. (A part.) Les maudits domestiques ! (A Gédéon et à Juliette qui entrent dans la salle à manger.) Attendez-moi donc, je vous rejoins.

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE

MANETTE, THÉRIGNY.

MANETTE.

Oui, Monsieur, c'est lui ! je viens de le revoir.

THÉRIGNY.

Ce pauvre Chanteloup, mon remplaçant?

MANETTE.

Lui-même !... c'est-à-dire, non, c'est bien autre chose ! Imaginez-vous que je servais monsieur et madame, qui dînent avec leur oncle... lorsque tout-à-coup, plan, rataplan, rataplan... je regarde par la fenêtre comme je fais toujours; on courait sur la grande place, au devant d'un régiment... qui s'avançait tambour battant, tous jeunes gens, avec un vieux drapeau déchiré... C'était le dix-septième !... le régiment de Chanteloup... J'en ai laissé tomber mon assiette, et j'ai couru.

THÉRIGNY.

Et tu l'as revu?...

MANETTE.

Je ne le reconnaissais pas; mais lui, il m'a reconnue et m'a sauté au cou... Ah ! il est joliment bien, l'air martial, un peu noir, mais toujours fidèle; il me l'a dit, avec un sentiment et une ardeur... Dame ! quand on revient d'Afrique... et puis un coup de sabre magnifique !

THÉRIGNY.

Mon pauvre remplaçant !

MANETTE.

Ça doit vous toucher, vous qui êtes censé l'avoir reçu...

THÉRIGNY.

Ce que je n'oublierai jamais... Et en son absence, je me suis chargé de sa petite fortune... je lui ai placé et arrondi ses deux mille francs, et maintenant, avec le capital et les intérêts pendant cinq ans...

MANETTE.

Ah! mon Dieu! il va être millionnaire!... et moi, qui n'ai toujours que mes cent écus de gages... ça va faire un mariage disproportionné...

THÉRIGNY.

On t'augmentera.

MANETTE.

Madame, peut-être... mais c'est monsieur qui tient les clés de la caisse, et si vous pouviez lui en dire un mot.

THÉRIGNY.

Ce n'est pas facile... j'ai moi-même autre chose à lui demander.

MANETTE.

Quoi donc?

THÉRIGNY, souriant.

Tu le sauras, je l'espère!

MANETTE.

Et moi aussi... car ici on ne peut jamais rien savoir... Tout à l'heure encore, pendant le dîner, monsieur n'avait pas la tête à lui... il était tout rouge, tout pâle, demandait à boire quand son verre était plein... appelait son oncle ma femme, et sa femme mon oncle... Qu'est-ce que ça peut être?

THÉRIGNY.

Je m'en doute.

MANETTE.

Il s'en doute, il est bien heureux!

THÉRIGNY, à part.

La maison de campagne qui déjà le tourmente.

MANETTE.

Les voici...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GÉDÉON, JULIETTE, OSCAR.

GÉDÉON.

Vivent les receveurs généraux! on fait chez eux des dîners de ministre.

JULIETTE.

Ah! M. Thérigny... (A Gédéon.) Notre notaire, un des deux notaires de l'endroit, que je vous présente.

GÉDÉON.

Un notaire, bravo!... j'aime aussi les notaires.

JULIETTE, souriant.

Vous aimez tout le monde en sortant de table.

GÉDÉON.

C'est vrai, et j'aime surtout le café.

JULIETTE, à Manette.

Vite, Manette...

GÉDÉON, à Manette qui sort.

Bien chaud!... parce que le café, (Prenant la main d'Oscar.) c'est comme les amis.... il faut qu'il soit chaud... Et toi, je ne sais pas ce que tu as... tu es glacé, tu es stupide, tu es là comme un livre de caisse tout ouvert, et sans rien dire.

OSCAR.

Du tout, mon oncle, je suis comme à mon ordinaire.

GÉDÉON.

Alors, ma pauvre nièce...

OSCAR, à part.

Voilà une heure que je crains de voir arriver Athénaïs... à l'improviste!... (Haut.) Je voudrais bien vous parler... vous consulter...

JULIETTE, vivement.

Sur notre nouvelle campagne...

THÉRIGNY.

Dont je vous apporte le plan et les titres.

OSCAR, troublé.

Oui... oui... c'est cela.

GÉDÉON, voyant un domestique qui apporte un plateau.

Après le café... Aussi bien, j'ai aussi à vous parler d'affaires importantes qui me concernent... et puisque nous voici en fa-

mille... Restez, monsieur le notaire... vous n'êtes pas de trop... j'aurais besoin de vous.

JULIETTE.

Vous voulez aussi acheter une campagne...

THÉRIGNY.

La même, peut-être...

OSCAR, vivement.

Si c'est ainsi... je me retire.

GÉDÉON.

Eh! non... c'est bien mieux que cela. (Tout le monde s'assied.) Vous saurez, mes amis, qu'après une jeunesse indéfiniment prolongée j'éprouve le vague besoin de donner ma démission...

OSCAR.

D'inspecteur des finances...

GÉDÉON, prenant le café.

Non... de ma vie aventureuse et conquérante. Je vote pour la réforme... je me marie!...

OSCAR ET JULIETTE.

Vous, mon oncle?

GÉDÉON.

Comme un philosophe! comme un sage!... Je ne tiens pas à la fortune.

OSCAR.

Vous qui l'aimiez tant!...

GÉDÉON.

Pas plus que mes autres maîtresses... Comme je renonce à toutes... autant commencer par celle-là... J'avais une trentaine de mille livres de rente, dont l'Opéra m'a absorbé la moitié... le chant et la danse... tour à tour, ou simultanément... Et ce qui me reste, je veux l'offrir à une femme pauvre, mais belle, vertueuse! C'est une économie... La vertu ne coûte rien.

OSCAR.

En vérité!...

GÉDÉON.

C'est comme je vous le dis.

JULIETTE, lui prenant la main.

C'est bien, mon oncle!... très-bien!... Je ne m'y attendais pas.

OSCAR.

Ni moi non plus... Sans dot!

GÉDÉON.

Sans dot!... Je n'en veux pas... Qu'est-ce que l'or... de l'ar-

gent... des billets de banque... des inscriptions de rente?... Nous ne voyons que cela au ministère des finances... Mais, la candeur, l'innocence!... voilà du nouveau dans l'administration!... de l'original, de l'imprévu! Enfin... vous m'approuvez?

OSCAR.

Certainement!

JULIETTE.

Et il nous tarde de voir notre nouvelle tante!

GÉDÉON.

Vous la verrez dès aujourd'hui... Ou, plutôt, vous la connaissez déjà!

OSCAR ET JULIETTE.

Est-il possible!

GÉDÉON.

Bien mieux encore!... Elle *dépend de vous, ou* plutôt de votre mari... car c'est sa *pupille*...

JULIETTE, OSCAR ET THÉRIGNY, *à la fois.*

Athénaïs!... (*Tous se lèvent, excepté* Gédéon.)

GÉDÉON, *les regardant.*

Eh bien! vous voilà tous trois stupéfaits!...

THÉRIGNY.

Monsieur...

JULIETTE, *le retenant, et à demi-voix.*

Silence!...

OSCAR.

Quoi! mon oncle... Athénaïs de Beauregard...

GÉDÉON.

Que j'ai vue à Paris, et que je trouve charmante!...

OSCAR.

Est la... jeune personne...

GÉDÉON.

Que je veux épouser... que je te demande en mariage...

OSCAR.

A moi!... (*A part.*) Ah! c'en est trop!... car après tout, c'est mon oncle... (*Haut.*) et je ne puis souffrir... je ne puis pas consentir...

GÉDÉON.

Et pourquoi pas s'il vous plaît?

OSCAR, *troublé.*

Parce q

GÉDÉON, le pressant.

Eh bien! achève.

OSCAR, à part.

Il ne voit pas... il ne comprend pas... On a beau lui faire des signes... (Haut.) Parce que la différence d'âge et de caractère...

GÉDÉON.

Ça ne te regarde pas.

OSCAR.

Feront... qu'indubitablement... il arrivera malheur!...

GÉDÉON.

Ça me regarde... Et si tu hésites encore, après les services que je t'ai rendus...

JULIETTE.

Lesquels?

OSCAR, à sa femme.

Aucun... (A Gédéon.) Je voulais seulement, dans votre intérêt, vous dire... vous apprendre... que c'était... (A voix basse.) c'était elle!...

GÉDÉON, avec impatience

Qui donc?

OSCAR, à voix basse.

La grotte mystérieuse... le ruban bleu...

GÉDÉON, stupéfait.

Et cerise!... O ciel!...

JULIETTE, vivement.

Qu'y a-t-il?... Vous changez de couleur?...

GÉDÉON.

Du tout! la couleur n'y fait rien. Mais... votre mari... qui, sans doute... se trompe... prétend... ou plutôt me donne à entendre...

OSCAR, voulant le faire taire.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Qu'on accusait cette jeune personne de quelque étourderie... quelque légèreté...

THÉRIGNY, s'avançant près d'Oscar.

C'est une imposture! et je défie M. Bonnivet, ou qui que ce soit, de citer le moindre fait...

OSCAR, à part.

A l'autre, maintenant... (Haut.) Permettez, j'ai dit que je croyais...

GÉDÉON.

Alors, tu n'es donc pas sûr...

OSCAR.

Si vraiment!..

THÉRIGNY.

Alors... Monsieur... vous m'en donnerez à l'instant même... des preuves...

OSCAR.

Je ne le puis... Écoutez-moi...

THÉRIGNY.

Je n'écouterai rien... vous parlerez...

JULIETTE.

Eh ! oui, Monsieur, il faut parler !...

TOUS.

Parlez! parlez!...

OSCAR, à part.

Dieu! quelle situation!... (Haut.) Eh bien! je ne sais rien... Épousez, mon oncle, épousez!

GÉDÉON.

Non, non, tu parleras!...

OSCAR.

Je ne connais rien... personnellement... mais j'ai entendu dire vaguement... confusément... et mon oncle aussi... qu'il y a quelques mois, dans un parc... une rencontre.., un hasard innocent...

JULIETTE, vivement, et riant.

N'est-ce que cela?... Calmez-vous... je sais ce que c'est..,

OSCAR, à part, avec effroi.

Ah! mon Dieu!...

JULIETTE.

Je croyais que cette plaisanterie ne serait jamais sue...

OSCAR, étonné.

Une plaisanterie!...

JULIETTE.

Eh ! oui, Monsieur... Mais dès qu'elle prend la moindre gravité, ou peut compromettre quelqu'un... je dois vous apprendre hautement l'anecdote tout entière...

OSCAR, à part.

A moi!... Voilà qui est curieux!...

JULIETTE.

Athénaïs, qui me confiait tout... me raconta un jour qu'elle avait trouvé dans son panier à ouvrage...

OSCAR, bas, à Gédéon.

C'est bien cela!...

JULIETTE.

Une lettre d'amour!... Une lettre où l'on osait lui demander un rendez-vous!...

GÉDÉON.

Et cette lettre...

JULIETTE.

Je ne l'ai pas lue... Dans un premier mouvement d'indignation, Athénaïs l'avait jetée au feu.

OSCAR, à part.

Je suis sauvé!

JULIETTE.

Et par discrétion, ou par égard, elle ne voulut jamais me nommer le coupable...

OSCAR, à part.

Très-bien!...

JULIETTE.

Mais, moi, je voulais qu'il fût découvert et confondu!... et sans en rien dire à Athénaïs... le soir... car c'était le soir...

OSCAR, à part.

Elle croit me l'apprendre!...

JULIETTE.

Et par une nuit d'orage... j'envoyai au rendez-vous désigné une personne de confiance...

GÉDÉON.

Eh! qui donc?

JULIETTE.

Manette... ma servante...

OSCAR.

Grand Dieu!... quoi! c'était...

GÉDÉON, riant.

Délicieux!...

JULIETTE.

Oui, Messieurs... Mais le temps était si affreux... que le séducteur avait manqué au rendez-vous... à ce que nous a dit Manette... et elle revint sans avoir trouvé personne.

THÉRIGNY

Et quinze mille livres de rente et une noblesse... un désintéressement...

JULIETTE.

Que je ne comprends pas, et qu'il n'a jamais eus... C'est jouer de malheur!...

THÉRIGNY.

C'est fait pour moi... Car, enfin, votre mari lui a formellement donné sa parole...

JULIETTE.

Qu'il lui était impossible de refuser... Mais il se peut qu'il la retire.

THÉRIGNY.

Et qui pourrait l'y contraindre... Qui pourrait nous sauver?

JULIETTE, souriant

De nouveaux alliés. (Elle sonne.)

THÉRIGNY.

Que faites-vous?

JULIETTE.

Je sonne Manette, ma femme de chambre.

THÉRIGNY.

Celle que vous avez envoyée à ce rendez-vous?

JULIETTE.

N'en croyez pas un mot... Manette est une honnête fille... qui ne va à aucun rendez-vous, pas même par procuration.

THÉRIGNY.

Et pourquoi, alors, avez-vous dit?..

JULIETTE.

Pourquoi?... Parce que le mensonge rapporte souvent plus que la vérité... Vous en aurez la preuve...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Les caisses à chapeaux que Madame attendait de Paris, viennent d'arriver...

JULIETTE.

C'est bien... c'est bien... je les verrai plus tard.

THÉRIGNY.

Ah! Mada[illegible]reil sacrifice!...

JULIETTE, souriant.

Oui, il y a comme cela, dans la vie, des moments d'héroïsme... l'amitié d'abord. (Haut.) Approche ici, Manette... Te plais-tu chez moi? et tiens-tu à y rester?

MANETTE.

Si on peut demander cela!... La meilleure maison de la ville... Et Madame est si généreuse et si bonne!... Pas d'humeur, pas de caprices... et cependant, plus que personne elle aurait droit à en avoir... Je m'en rapporte à monsieur...

JULIETTE, souriant.

Je te remercie! (Froidement.) Crois-tu aussi que je sois réellement la maîtresse?

MANETTE, vivement et étendant la main.

Oui... quoique ça n'en ait pas l'air; car monsieur, qui a le pouvoir et l'autorité en main, ne commande jamais que ce que Madame a dans l'idée.

JULIETTE.

Très-bien!

MANETTE.

Et c'est si bien, que ce sera ainsi dans mon ménage... quand j'aurai épousé Chanteloup.

JULIETTE.

A merveille... Mais pour épouser Chanteloup, écoute-moi bien, il faut aujourd'hui m'obéir de point en point.

MANETTE.

C'est facile...

JULIETTE.

Sans répliquer, sans raisonner, et sans rien demander.

MANETTE.

C'est plus difficile, parce que j'aime à savoir... mais c'est égal.

JULIETTE.

Tu vas aller trouver ton maître, qui est dans son cabinet avec son oncle, à écrire un contrat de mariage... Tu t'approcheras de lui doucement, et tu lui diras à voix basse : « Je ne veux pas que ce mariage ait lieu, je vous le défends. »

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!

MANETTE.

J'irais dire à mon maître, à M. votre mari, que je respecte et que j'honore...

JULIETTE, sévèrement.

Tu lui diras, ou sinon...

MANETTE.

Mais quand j'aurais cette audace... comment imaginer qu'il pourra m'entendre sans me mettre à la porte?

JULIETTE, froidement.

Il t'écoutera avec égards...

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!... Et, s'il résistait, tu ajouteras : « Je vous le défends, ou je dis tout! »

MANETTE, vivement.

Il y a donc un secret?

JULIETTE, sévèrement.

Déjà!... Et nos conditions?

MANETTE.

Ce n'est pas curiosité... mais dans l'intérêt de Madame. Ce qu'elle me charge de dire...

JULIETTE.

Est facile à retenir : « Je vous le défends... »

MANETTE.

« Ou je dis tout!... » Ça suppose que je sais quelque chose... et si je ne sais rien...

JULIETTE.

Cela produira exactement le même effet... Va vite, obéis.

MANETTE, s'approchant du cabinet.

Oui, Madame... C'est égal, voilà une commission bien extraordinaire... J'aurais autant aimé que Madame s'en chargeât elle-même. (Voyant la porte qui s'ouvre, et retournant vivement près de Juliette.) Le voici...

JULIETTE.

Raison de plus... Dis ce que je t'ai dit, rien de plus, rien de moins!... et ne sors pas de là... (A Thérigny.) Nous, Monsieur, occupons-nous de choses plus importantes.

THÉRIGNY, étonné.

De quoi donc?

JULIETTE.

De cette maison de campagne dont nous n'avons pas encore parlé... et c'est là pourtant l'essentiel.

THÉRIGNY.

A vos ordres, Madame... (Tous deux s'asseyent près de la table à gauche, examinant les titres et les plans de la propriété.)

SCÈNE V.

THÉRIGNY ET JULIETTE, à gauche; MANETTE, OSCAR, sortant du cabinet à droite.

OSCAR, parlant à la cantonade.

Eh! oui, mon oncle... soyez donc tranquille, tout sera rédigé comme vous l'entendez. (A part.) Je n'ai jamais vu un empressement pareil. (Apercevant Manette.) Ciel! Manette!... c'est la première fois que je la revois depuis que je sais, à n'en pouvoir douter, que... que c'est elle... Et se retrouver ainsi face à face!...

MANETTE.

Monsieur!

OSCAR, à part.

Ah! mon Dieu! elle approche!... Et ma femme qui est là...

MANETTE, avec embarras.

Monsieur...

OSCAR.

Plus de doute, elle veut me parler. (La regardant.) Et quel trouble!... quelle agitation!... Je n'avais jamais remarqué... (Haut, à Manette.) Je suis en affaire.

MANETTE.

Je n'ai qu'un mot à dire à Monsieur.

OSCAR, à part.

Si je refuse... elle est capable de faire une scène. (Lui faisant signe d'avancer près de lui, au bord du théâtre à droite.) Me voici!

MANETTE, à part.

Voilà le moment!... Comment est-ce que je vais m'y prendre?

OSCAR, baissant les yeux et à mi-voix.

De quoi s'agit-il, Manette?

MANETTE.

C'est que... (A part.) Je n'oserai jamais!... (Haut.) C'est que... je... je viens prévenir Monsieur que les percepteurs de la banlieue l'attendent au jardin.

OSCAR.

C'est bien!... (A part.) Je respire! (Haut.) Je vais m'y rendre... (Il fait quelques pas.)

MANETTE.

Monsieur...

OSCAR, se retournant.

Il y a autre chose, Manette?

MANETTE.

Justement... Non pas que je veuille manquer de respect à Monsieur, qui doit savoir si je lui ai jamais parlé...

OSCAR, à mi-voix et vivement.

Non, Manette, non, je vous rends justice... et jusqu'à ce jour, j'apprécie votre discrétion... Mais dans ce moment, voyez-vous, j'ai des affaires à traiter avec M. Thérigny... un contrat de mariage.

MANETTE.

Précisément, c'est pour cela.

OSCAR, étonné.

Pour ce mariage...

MANETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Ma foi tant pis... (A mi-voix.) Il ne peut pas avoir lieu, je vous le défends!

OSCAR, attéré.

O ciel!

MANETTE.

Voilà le mot lâché!... Il va être furieux!

OSCAR, bas.

Vous me le défendez? Manette... que signifient ces nouvelles prétentions, ces manières, ces exigences intolérables? Et dans quel but, quelles raisons?

MANETTE, de même.

Mes raisons, mes raisons... je vous le défends, je ne sors pas de là!

OSCAR.

Mais encore...

MANETTE.

Ou je dis tout!

OSCAR.

Plus bas... plus bas, malheureuse.

MANETTE.

Tiens!... on dirait qu'il a plus peur que moi.

OSCAR.

Certainement, je ne demanderais pas mieux; mais mon oncle, qui est chez le préfet... et à qui j'ai promis...

MANETTE.

Dame! voyez... Je dis tout!... je dis...

OSCAR, bas, et vivement.

C'est bien, c'est convenu... mais tais-toi! (A part.) Et ne pas oser la mettre à la porte, et me voir dans sa dépendance!

JULIETTE, se levant.

Qu'est-ce donc?

OSCAR, montrant Thérigny.

C'est... ce... projet de contrat que j'apportais à Monsieur.

JULIETTE.

Et c'est là ce qui vous trouble à ce point?

OSCAR, regardant Manette.

Certainement, parce que depuis la promesse faite à mon oncle... j'ai pensé, j'ai réfléchi que malgré sa fortune,.. il était d'un âge tel, que c'était compromettre le bonheur d'Athénaïs.

THÉRIGNY, avec joie.

O ciel!

JULIETTE.

C'est ce que nous disions.

OSCAR.

Et si vous pouvez m'aider à faire comprendre à mon oncle... Qu'est-ce que je demande, moi? (Regardant toujours Manette.) que tout se passe à l'amiable et sans bruit... et que tout le monde soit satisfait.

JULIETTE.

A merveille! Je m'en charge, et dès qu'il sera rentré... Mais vos percepteurs qui vous attendent au jardin.

OSCAR.

J'y vais. (S'approchant de Manette pendant que Thérigny et Juliette serrent les papiers qu'ils ont laissés sur la table à gauche.) Es-tu contente, despote?

MANETTE, à part.

Ah! une idée!... (Haut.) Pas tout à fait... et si pour mon mariage à moi, mes gages pouvaient seulement être augmentés d'une centaine de francs.

OSCAR.

Quoi! tu voudrais encore...

MANETTE.

Oui, vraiment... ou je dis tout!

[redacted]

[redacted]

[redacted]

JULIETTE, toujours écrivant.

Eh bien?

MANETTE.

Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir... un peu, rien qu'un peu!

JULIETTE

Impossible!... Je t'ai défendu les demandes. (Se levant.) Mais écoute ici.

MANETTE, avec joie.

Encore quelque chose!... tant mieux.

JULIETTE.

Voici une lettre que tu remettras tout à l'heure, mystérieusement, à monsieur.

MANETTE, ouvrant le billet qui n'est que plié.

Ça n'est pas difficile, et dès que vous n'y serez plus...

JULIETTE, l'arrêtant.

Non, pendant que je serai là, et sans que je m'en aperçoive.

MANETTE.

Par exemple! voilà qui est trop fort!... Et si vous me disiez, du moins...

JULIETTE.

Silence!... C'est mon mari... songe à nos conventions.

SCÈNE VIII.

JULIETTE, passant à la gauche du théâtre; OSCAR, entrant du fond; MANETTE, se tenant à l'écart, à droite.

OSCAR, entrant avec colère.

Cela n'a pas de nom! c'est comme un fait exprès.

JULIETTE, avec douceur.

Qu'est-ce donc, mon ami?

OSCAR.

Ils semblent tous se donner le mot pour demander Athénaïs en mariage.

JULIETTE, naivement.

En vérité!... Et qui donc?

OSCAR.

Vous ne vous en douteriez jamais... M. Thérigny, votre notaire!... Qu'est-ce que vous dites d'une pareille prétention?

JULIETTE, froidement.

Moi? rien... Cela vous regarde... Qu'avez-vous répondu?

OSCAR.

Ce qu'on répond quand on ne sait que dire... quand on n'a pas d'idées... et qu'on attend qu'il vous en vienne... Je suis très-flatté, je verrai... j'aurai l'honneur de vous en écrire...

MANETTE, à demi-voix.

Monsieur...

OSCAR, avec impatience.

Encore! (Manette lui montre la lettre qu'elle tient à la main pendant que Juliette remonte le théâtre. — A demi-voix.) Une lettre ! devant ma femme !

MANETTE, de même.

Elle ne regarde pas.

OSCAR, de même.

C'est égal, je ne la prendrai pas !

JULIETTE, vivement.

Qu'est-ce?

OSCAR.

Je dis que je vais tant bien que mal... répondre à ce M. Thérigny.

MANETTE, s'approchant de lui et à demi-voix.

Monsieur, je l'ai mise sur votre bureau.

OSCAR, lui faisant signe de s'en aller.

Eh! je ne le vois que trop!

MANETTE, en s'en allant.

Dites donc, Monsieur... (Lui indiquant du doigt.) elle est là.

OSCAR.

Cette fille est d'une imprudence et d'une maladresse!...

MANETTE, en s'en allant, passant près de Juliette.

Est-ce bien comme cela? (Juliette lui fait signe que oui. Manette sort par le fond.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, allant s'asseoir à la table et cachant la lettre sous un tas de papiers.

Heureusement, ma femme n'a rien vu.. Il y a un Dieu pour les maris. (Juliette, qui s'est levée, se trouve en ce moment derrière lui.)

JULIETTE.

Eh bien ! Monsieur, vous n'écrivez pas?

OSCAR, avec embarras.

Je... je cherchais une phrase et une plume !

JULIETTE, lui présentant une plume:

En voici une. (S'appuyant sur l'épaule de son mari.) Je ne vous gêne pas?

OSCAR.

Nullement.

JULIETTE.

Je voulais donc vous dire, pendant que vous écrivez... que cette campagne... celle du préfet, c'est lui-même qui m'en a donné l'idée... car il est très-aimable... très-galant pour moi...

OSCAR, cherchant à sourire.

Oui, l'on croirait presque qu'il vous fait la cour...

JULIETTE, riant.

On croirait juste!... Mais il perd son temps, car je lui ai dit sur-le-champ: « J'aime mon mari, et tant qu'il m'aimera, tant qu'il me sera fidèle... »

OSCAR, à part.

O ciel!

JULIETTE.

Si, par exemple, il en était autrement... oh! alors... (Se reprenant.) Heureusement, il n'est pas question de cela, mais de cette campagne, qui est, dit-il, nécessaire à votre santé.

OSCAR, à part, et écrivant toujours.

Elle ne s'en ira pas!

JULIETTE.

Et je suis de son avis, car depuis quelque temps... Et, tenez, aujourd'hui, vous n'êtes pas bien!

OSCAR.

En effet... je ne me sens pas à mon aise...

JULIETTE.

Vous le voyez bien... l'air de la campagne... une campagne ou vous iriez à votre aise... en calèche!... c'est là ce qu'il vous faut, et dès que votre santé en dépend... Si vous m'aimez, Monsieur...

OSCAR.

Peux-tu en douter?

JULIETTE, avec tendresse.

Je ne vous quitte pas, d'abord, que vous n'ayez consenti...

OSCAR, à part.

Ah! on dirait qu'elle devine les moments où je ne peux pas la refuser. (Haut.) Eh bien! oui, oui... là... j'y consens... je te l'achète... je te la donne!...

JULIETTE, vivement.

Et la calèche aussi?

OSCAR, avec impatience.

Et la calèche aussi.

JULIETTE.

Ah! que vous êtes bon! que vous êtes aimable!... Je vais le dire à tout le monde... à commencer par le notaire, qui est toujours ici, parce qu'il attend votre réponse.

OSCAR.

Dont je n'ai encore pu écrire deux lignes de suite.

JULIETTE.

C'est juste... je vous empêche... Adieu, mon ami.

OSCAR.

Adieu, ma bonne.

JULIETTE.

Je vous laisse... Adieu, Oscar.

OSCAR.

Adieu, Juliette... (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, respirant.

Enfin!... (Cherchant la lettre sous les papiers.) Voyons donc ce que cette malheureuse peut m'écrire...

GÉDÉON, entrant par le fond.

Me voici!... Vive la joie et le plaisir! Je viens de voir le préfet et les autorités locales, à qui j'ai fait part de mon mariage...

OSCAR.

Ah! mon Dieu!... impossible... impossible, à présent.

GÉDÉON.

Qu'est-ce que tu me dis là?

OSCAR, lui donnant la lettre.

Lisez, mon oncle... lisez ce billet de Manette.

GÉDÉON

« O Oscar!... » L'écriture de ce matin..

OSCAR.

Ce que c'est que d'apprendre à écrire aux femmes de chambre!

GÉDÉON, lisant.

« O Oscar! M. Thérigny, le jeune notaire dont Chanteloup est le remplaçant... »

OSCAR.

GÉDÉON, lisant.

...romet trois mille francs s'il épouse
Quand je le disais qu'il en était

OSCAR.

...fait, lisez toujours!

GÉDÉON, lisant.

...ic, sans vous commander... »

OSCAR.

GÉDÉON.

...ui donner pour femme dès aujourd'hui... sinon... je
... la vôtre. »

OSCAR.

...e dit tout!... Vous l'entendez. Quel éclat!... quel bruit!...
...el scandale! Et le chapitre des représailles, dont ma femme
...ne parlait tout à l'heure...

GÉDÉON.

Laisse-moi donc tranquille?

OSCAR.

Et pour mon honneur, pour le repos de mon ménage... il faut absolument...

GÉDÉON.

Que je renonce au mien.

OSCAR.

Non! Mais si vous tenez à vous marier, il y a tant d'autres femmes! Pourquoi vous obstiner à celle-là, que vous connaissez à peine, et qui est sans fortune!

GÉDÉON.

Sans fortune!... (Avec une voix concentrée.) Elle a cinq cent mille francs!

OSCAR, vivement.

Du tout! ce n'est pas elle qui a hérité, c'est son cousin...

GÉDÉON, appuyant.

C'est-à-dire... c'était...

OSCAR.

Que dites-vous?...

GÉDÉON.

Il y a trois semaines, dans un duel à New-York pour une dan-

seuse de l'Opéra qui révolutionne le congrès... il a reçu un coup d'épée... sans testament!

OSCAR.

Vous en êtes sûr?

GÉDÉON.

J'étais aux affaires étrangères hier quand la nouvelle est arrivée... Pas d'autres parents, pas d'autre héritière qu'Athénaïs.

OSCAR.

Je comprends maintenant le désintéressement et la donation mutuelle...

GÉDÉON.

Tu l'as dit, et si tu me manques de parole, je ne suis plus obligé de tenir la mienne ni de garder le silence avec ta femme!

OSCAR, effrayé.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Décide-toi!

OSCAR.

Et que voulez-vous que je fasse?... Comment me soustraire à la domination de ce tyran domestique... enhardi par ma faiblesse?

GEDÉON.

Rien de plus simple!... Le texte même de cette lettre prouve qu'il ne s'agit que d'une surenchère.

OSCAR.

Allons donc!

GÉDÉON

Comme dans toutes les affaires de conscience! Pour trois mille francs... elle est du parti opposé... En lui en donnant quatre elle sera du nôtre... et gardera le silence

OSCAR.

Vous croyez?...

GÉDÉON.

Je m'en charge, je prends tout sur moi.

OSCAR.

Ah! mon oncle, mon bon oncle!... que de reconnaissance... Je suis seulement fâché de vous mettre ainsi en frais.

GÉDÉON.

Du tout... Ce n'est pas moi... c'est toi que cela regarde, et comme j'ai de l'argent à toi...

OSCAR.

Il me semble, cependant...

GÉDÉON.

Quoi donc?

OSCAR.

Qui est-ce qui veut se marier?... C'est vous!...

GÉDÉON.

D'accord... Mais, qui est-ce qui a fait la faute? C'est toi!... Qui est-ce qui doit la payer? C'est toi!

OSCAR.

Permettez...

GÉDÉON.

La voici!

SCÈNE XI.

MANETTE, OSCAR, GÉDÉON.

MANETTE.

Monsieur! Monsieur!

OSCAR.

Encore un événement!

GÉDÉON.

Silence et attention!

MANETTE.

Mademoiselle Athénaïs qui arrive... Elle est avec madame, qui me charge de vous en prévenir.

GÉDÉON, bas, à Oscar.

Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... (Haut.) C'est bien, Manette, approche ici.

MANETTE, approchant.

Monsieur a besoin de moi?...

GÉDÉON.

Oui. (Bas, à Oscar, en examinant Manette.) Je n'avais pas remarqué... elle est très-gentille, cette petite... Coquin!... tu n'es pas malheureux!...

OSCAR, bas.

Mon oncle, pouvez-vous avoir de pareilles pensées?... (Le regardant de côté.) Le fait est qu'elle n'est pas mal! (Se reprenant.) Avancez, avancez, Manette, mon oncle veut vous parler.

MANETTE, passant entre les deux.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

OSCAR, après un instant de silence.

J'ai lu votre lettre, Manette.

MANETTE.

Ah! vous l'avez lue?..

GÉDÉON, froidement.

Il l'a lue...

MANETTE.

Il l'a lue?

GÉDÉON.

Et moi aussi.

OSCAR.

Je ne vous fais pas de reproches.

MANETTE.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

OSCAR, timidement.

Ce qui est passé... est passé, Manette.

GÉDÉON.

N'en parlons plus!

MANETTE.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

OSCAR.

Vous m'avez dit cependant : Je dirai tout.

MANETTE.

Je l'ai dit, c'est vrai!

GÉDÉON.

Mais elle n'en fera rien... car elle tient à épouser Chanteloup.

MANETTE.

Certainement.

GÉDÉON.

Et nous lui offrons...

OSCAR.

D'abord, six cents francs de gages...

MANETTE.

C'est convenu.

GÉDÉON.

Et, de plus, quatre mille francs.

MANETTE, stupéfaite.

Hein?... A moi... quatre mille francs?...

GÉDÉON.

Comptant! (Il ouvre son portefeuille.)

OSCAR.

Si tu te tais... si tu ne dis rien.

GÉDÉON.

Si tu gardes un silence inviolable.

MANETTE, étendant la main.

Ah ! pour ce qui est de ça... Mais ce n'est pas possible !...

GÉDÉON, les lui présentant.

Les voici.

OSCAR, à mi-voix.

Mais tu promets de te taire?... tu en sens la nécessité?

GÉDÉON, de même.

Mieux que nous encore... puisqu'elle va se marier. Ainsi, pas un mot.

OSCAR.

Pas un mot.

MANETTE.

Je le jure !... et si un seul m'échappe...

GÉDÉON.

Ça suffit.

MANETTE, à Oscar.

Vous me connaissez.

OSCAR, avec joie.

Embrasse-moi... (La repoussant.) Non... embrasse mon oncle...

GÉDÉON.

Très-volontiers... car je te dois mon mariage...

OSCAR.

Et moi, mon repos... je n'ai plus rien à craindre. Je retrouve ma dignité d'homme, mon autorité de mari.

GÉDÉON.

Tu les as reconquises?

OSCAR.

Et, comme vous le disiez, mon oncle, les conquêtes coûtent cher !... C'est égal.

GÉDÉON.

Tu dois en user?...

OSCAR.

Et parler en maître... Je vais chez ma femme!

GÉDÉON.

Et moi, chez le notaire... chez l'autre. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

MANETTE, seule, restant immobile au milieu du théâtre.

Et n'y rien comprendre! N'importe! (Élevant en l'air la main qui tient les billets.) O Chanteloup!... Courons lui dire tout ce que je sais... ça ne sera pas long!... (Elle sort.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, MANETTE.

MANETTE.

Oui, Madame, oui, vous aviez bien raison en me disant que je m'enrichirais, que j'épouserais Chanteloup.

JULIETTE.

Je suis ravie d'en être cause.

MANETTE.

Vous, Madame, et puis monsieur, qui, d'abord, a doublé mes gages.

JULIETTE.

En vérité?...

MANETTE.

Et puis M. votre oncle, qui, après avoir lu ma lettre, c'est-à-dire la vôtre, m'a donné quatre mille francs... pour garder le silence que vous m'avez recommandé.

JULIETTE.

Je comprends! Et tu as accepté cet argent?...

MANETTE.

En honnête fille, décidée à le gagner.

JULIETTE, riant.

Très-bien... Je m'en vais te donner, alors...

MANETTE.

Encore une lettre?... Je ne demande pas mieux!

JULIETTE.

Non!... De nouvelles instructions pour répondre...

MANETTE.

Oh! non, Madame...

JULIETTE.

Je veux te charger seulement de dire...

MANETTE.

Je ne peux pas... Je suis obligée de virer de bord; nous ne pouvons plus marcher de compagnie.

JULIETTE.

En quoi cela?

MANETTE.

Avec vous, il faut dire; avec eux, il ne faut pas dire. Vous comprenez, alors, que pour gagner mes nouveaux gages... je ne peux plus me charger de rien... que de me taire, si ça peut vous rendre service... parce que ça rentre dans mes engagements.

JULIETTE.

C'est juste! Voilà mademoiselle Manette passée dans les rangs ennemis!

MANETTE.

Je prie Madame de ne pas m'en vouloir!

JULIETTE.

En aucune façon.

MANETTE.

Je viens de parler à Chanteloup de mes quatre mille francs, dont il est resté stupéfait, parce que me voilà plus riche que lui... et ce qu'il voudrait maintenant, ce serait de quitter le service et d'entrer ici, avec moi, à celui de Madame.

JULIETTE.

En vérité!

MANETTE.

Je n'en ai pas encore parlé à monsieur... cela ira tout seul.

JULIETTE.

Voyez-vous cela!

MANETTE.

Mais cela dépend de Madame... et si elle voulait seulement dire quelques mots à Chanteloup... une bonne parole...

JULIETTE.

Moi, Manette, je suis comme vous, je suis vouée au silence... et pour cause!

MANETTE.

Oh! je suis sûre que non...

JULIETTE.

Vous vous trompez...

MANETTE.

Madame est si bonne qu'elle consentira... sans cela et malgré moi...

JULIETTE.

Vous me quitterez?

MANETTE, vivement

Oh! non, Madame, parce que l'affection... le dévouement... mais... (Timidement et baissant les yeux.) je dirai tout.

JULIETTE.

Oui-da!... (A part.) Je suis prise à mon tour. (Haut.) Et que direz-vous, s'il vous plaît?

MANETTE.

Je dirai à monsieur que c'est vous qui m'avez dit de lui dire: « Je dirai tout, tout!... »

JULIETTE, à part.

Elle a raison... cela seul en dirait beaucoup. (Haut.) C'est bien, Manette. Où est M. Chanteloup?

MANETTE.

A sa caserne... à une demi-lieue d'ici... mais j'irai le chercher.

JULIETTE.

Je vous le permets... Allez, et, ce soir, je rendrai réponse à vous et à lui...

MANETTE.

J'y vais à l'instant. (Timidement.) Je savais bien que Madame comprendrait...

JULIETTE, à Manette, qui sort.

A merveille! je comprends! (A elle-même.) je comprends qu'il faut se hâter de frapper les grands coups, ou Manette deviendrait la maîtresse de la maison.

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE.

THÉRIGNY.

Ah! Madame!...

JULIETTE.

Eh bien? quelles nouvelles?

THÉRIGNY.

Désastreuses... Je me rendais chez votre mari pour savoir de lui cette réponse que j'attendais! Il n'était pas seul! Lui, votre oncle et mon confrère le notaire causaient avec tant de vivacité d'abandon, qu'au moment où j'ouvrais la porte de son cabi- ces paroles sont arrivées jusqu'à moi : « Oui, mon oncle,

« Athénaïs est maintenant à vous ! Je suis fort, je suis brave !... « je ne crains plus rien !... » Ma présence l'a empêché de continuer, mais il a dit cela.

JULIETTE.

Et, malheureusement, il a dit vrai ! La fortune nous abandonne, tout nous trahit... (Souriant.) excepté Athénaïs que je viens de voir et qui est toujours pour nous... Mais Manette, sur laquelle je comptais pour agir sans me compromettre et pour tenir continuellement nos adversaires en échec...

THÉRIGNY.

Elle vous était si dévouée !

JULIETTE.

Elle est passée à l'ennemi, et je ne sais plus que faire !

THÉRIGNY.

Vous qui commandez aux événements et vous jouez des obstacles ! Ne vous ai-je pas vue ce matin, par un pouvoir magique et miraculeux, changer à votre gré les résolutions de votre mari ! Pour cela, il ne faut qu'un mot !

JULIETTE, réfléchissant.

C'est possible ! et ce mot, si je le disais, le forcerait peut-être à obéir... aujourd'hui encore... mais ce serait pour la dernière fois... Ce mot mystérieux qui fait ma force et par lequel je règne depuis six mois, ne sera pas plus tôt prononcé et connu, que le prestige sera dissipé, le talisman brisé... enfin, Monsieur, c'est abdiquer le pouvoir, et l'on y tient toujours.

THÉRIGNY.

Je ne vous comprends pas.

JULIETTE.

Je l'espère bien ! (Écoutant.) C'est mon mari !

THÉRIGNY, vivement.

Vous nous protégerez... vous me sauverez !

JULIETTE, de même.

C'est tout mon désir... et pourtant... (Avec hésitation.) je ne sais... je ne réponds de rien... mais j'essaierai ! Partez ! Partez vite !

THÉRIGNY.

Je n'ai d'espoir qu'en vous ! (Il sort.)

SCÈNE III.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Je n'entends pas qu'il en soit ainsi ! Et Manette, pourquoi

n'est-elle pas là, quand je la demande ? Pourquoi s'est-elle absentée sans ma permission ?

JULIETTE, à part.

Quelle fermeté dans l'organe ! Thérigny a raison !... il n'a plus peur ! il a retrouvé l'aplomb et le pouvoir...

OSCAR, avec contentement.

Je renais ! je respire ! je viens de les gronder tous !... Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé ! (Apercevant Juliette.) Ah ! c'est vous, chère amie ?

JULIETTE.

Moi-même... qui viens vous parler d'affaires.

OSCAR.

Je devine ! encore celle de la calèche et de la campagne !

JULIETTE.

Non pas !... celles-là sont accordées.

OSCAR, à part.

Bien malgré moi ! et si, maintenant, c'était à refaire... (Haut et s'asseyant.) Enfin, que voulez-vous, chère amie ? Parlez vite, car j'attends mon oncle, qui va venir avec les actes tout dressés, tout préparés, et qui n'attendent plus que ma signature.

JULIETTE.

Vous êtes donc décidé à ce mariage ?

OSCAR.

Il faut bien en finir !... c'est mon seul parent, c'est mon oncle... c'est ma famille... et pour mille autres raisons...

JULIETTE, vivement.

Lesquelles ?

OSCAR.

Des raisons trop longues à vous expliquer, et contre lesquelles il n'y a pas d'objections...

JULIETTE.

Il en est une cependant que je crois assez importante et que nous ne pouvions deviner... c'est que M. Thérigny est aimé !

OSCAR.

Cela ne fait rien à mon oncle.

JULIETTE.

Dans ce moment, où la passion l'empêche de raisonner ! mais, plus tard, il se repentira d'avoir épousé malgré elle une jeune personne qui, après tout, est sans avenir et sans fortune.

OSCAR, toujours assis et jouant avec sa tabatière.

Voilà comment les femmes jugent toujours au hasard... (D'un

air de supériorité.) C'est qu'au contraire Athénaïs est très-riche.

JULIETTE.

En vérité?

OSCAR, de même.

Une fortune immense... le cousin est mort... elle est seule héritière de cinq cent mille livres!...

JULIETTE, vivement.

Et votre oncle le savait?

OSCAR, vivement.

Il sait toujours ce qu'il fait.

JULIETTE, à part.

Et c'est lui qui l'emporterait... et mon pauvre protégé... si amoureux, si désintéressé!... Ah! ce n'est pas juste!... Allons, du courage! de la générosité! et même, au prix de mon pouvoir, sauvons son amour. (Haut et revenant près d'Oscar qui est toujours étendu dans le fauteuil.) Monsieur...

OSCAR, toujours goguenard.

Eh bien! arrivons-nous enfin à cette terrible affaire dont vous avez à me parler?

JULIETTE.

Oui... oui... m'y voici!... Une affaire très-embrouillée... très-difficile...

OSCAR.

Pour vous autres femmes, qui n'entendez rien à tout cela et vous effrayez de tout... tandis que nous...

JULIETTE.

C'est pour cela que je m'adresse à vous, qui vous en tirerez beaucoup mieux que moi!...

OSCAR.

C'est probable!... Voyons, chère amie, de quoi s'agit-il?

JULIETTE.

Je vous ai raconté ce matin, cette folie... vous savez... la grotte mystérieuse...

OSCAR, à part, et se levant vivement.

Ah! mon Dieu! nous y voilà encore!

JULIETTE, vivement, à part.

Ah! mon règne commence! (Haut.) L'idée que j'avais eue d'envoyer cette petite Manette...

OSCAR, vivement.

Qui n'y trouva personne... elle vous l'a attesté.

JULIETTE.

Oui... mais il paraît qu'elle m'avait trompée... et la preuve, c'est qu'aujourd'hui, aujourd'hui même, Monsieur, elle a reçu de son séducteur une somme énorme... quatre mille francs.

OSCAR.

O ciel!...

JULIETTE.

Et il paraît que Chanteloup, son prétendu... un soldat...

OSCAR.

Qui revient d'Afrique...

JULIETTE

A voulu connaître d'où lui venait cette somme... et que la pauvre Manette, effrayée de ses menaces, lui a tout avoué... jusqu'au nom de son séducteur...

OSCAR.

Que vous savez?...

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! non... Mais cela ne tardera pas à être public... car, dans sa fureur, dans sa jalousie... Chanteloup veut le tuer... Manette me l'a dit... si on ne lui fait entendre raison... Et moi, que voulez-vous que je dise à ce soldat jaloux et brutal?... Tandis que vous, Monsieur...

OSCAR.

Moi?... De quoi voulez-vous que je lui parle?

JULIETTE, froidement.

Vous lui parlerez morale, pardon et indulgence envers ceux qui en ont besoin... D'ailleurs, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes ont seuls l'intelligence et l'habitude des affaires... de celles-là, surtout... (Lui faisant la révérence.) et je vous laisse avec lui.

OSCAR, la retenant.

Ma femme!...

JULIETTE.

Que me voulez-vous?

OSCAR, avec embarras.

Un mot encore... un seul!...

SCÈNE IV.

JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON.

GÉDÉON.

Me voici !... et tous nos actes que je t'apporte à signer. (Il les lui donne.)

OSCAR, les prenant et les gardant à la main.

Tout à l'heure, mon oncle... tout à l'heure... je suis à vous... J'ai à parler à ma femme...

GÉDÉON.

Affaires de ménage...

OSCAR.

Comme vous dites.

GÉDÉON.

Je les respecte et les honore !... Voilà comme je serai... demain ! Et puisque vous êtes réunis, il vient d'arriver quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux... un soldat.

OSCAR.

O ciel !...

GÉDÉON.

Que vient d'amener Manette.

JULIETTE, à son mari.

C'est Chanteloup !...

GÉDÉON.

Lui-même... il monte l'escalier.

OSCAR, bas, à Gédéon, pendant que sa femme remonte le théâtre.

Retenez-le... empêchez-le d'entrer, ou tout est perdu !...

GÉDÉON.

Comment cela ?

OSCAR.

Il sait tout !... Une scène effroyable... à laquelle il faut que je prépare ma femme.

GÉDÉON.

Je comprends... Toi qui voulais du drame... en voilà !...

OSCAR, avec impatience.

Eh ! mon oncle...

GÉDÉON.

C'est mon affaire... ça me regarde !... (Il sort par la porte du fond pendant que Juliette redescend le théâtre.)

JULIETTE.

A nous deux ! maintenant...

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

[illegible]

[illegible]

JULIETTE.

Eh bien ! vous ne descendez point ?

OSCAR, [illegible]

Pas encore... Je voulais, avant tout... [illegible]

JULIETTE, [illegible]

Sur ce contrat... sur ces papiers que [illegible] votre oncle...

OSCAR, [illegible]

Oui... chère amie... Votre avis, d'abord.

JULIETTE.

En vérité !... vous auriez quelque égard à [illegible]...

OSCAR.

Moi ?... Mais tous mes désirs... vous le savez, sont les vôtres... Témoin, ce matin, cette campagne... que j'ai été heureux de vous donner sur-le-champ... sans marchander... Et quant à ce jeune homme... et à son mariage...

JULIETTE.

Est-il possible ?... Ah ! que vous êtes bon et indulgent pour moi !

OSCAR.

Non... non... c'est moi au contraire qui ai besoin de toute ton indulgence...

JULIETTE.

Comment cela !... Expliquez-vous ?

OSCAR.

Ah ! c'est là le difficile !... Vois-tu bien, chère amie... je t'ai épousée par amour !... un amour que le temps n'a pas diminué... au contraire !...

JULIETTE.

Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela..

OSCAR.

Non, sans doute... Mais cela est cause que je t'ai aimée avec un excès .. un délire !... une passion exclusive qui était peut-être un tort !

JULIETTE.

C'est possible... mais il n'y a pas encore grand mal !...

OSCAR.

Si vraiment !... Un homme qui est en adoration continuelle devant sa femme... cela prête au ridicule, surtout en province.

JULIETTE.

En vérité !...

OSCAR.

Et par crainte des épigrammes... par amour-propre... pas autre chose... car, je te le jure, je ne l'aimais pas !...

JULIETTE.

Comment ! Monsieur ?...

OSCAR, vivement.

Un instant d'erreur et d'oubli... un seul instant... qui m'a pour jamais enlevé le repos !... Et la preuve, c'est qu'aujourd'hui... de moi-même, et sans que rien m'y oblige... accablé d'inquiétudes et de remords... j'ai mieux aimé tout avouer, et venir à tes pieds... (Il se jette à ses genoux.)

JULIETTE, froidement.

Relevez-vous, Monsieur...

OSCAR.

Quoi !... pas un regard de colère !... et ce pardon...

JULIETTE, de même.

M'est d'autant plus facile que votre franchise autorise la mienne... et que, maintenant, je puis sans crainte vous dire à mon tour : Et moi aussi je suis coupable !...

OSCAR, se relevant.

Hein ?...

JULIETTE.

Jamais, sans vos aveux de tout à l'heure, vous n'auriez connu mon fatal secret !... jamais je n'aurais osé vous avouer que je vous avais trompé... et depuis longtemps...

OSCAR.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

JULIETTE.

Qu'il y a des ménages où l'on s'entend malgré soi !... Et entre nous, vous le voyez... il y avait encore sympathie !...

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à part, sur le devant du théâtre.

Pas d'autre moyen de salut !... Revenir au
venir à ma femme... tout lui avouer... D'auta
l'instant, elle va tout savoir... (Se retournant vers
pas pour sortir.) Chère amie...

JULIETTE.

Eh bien ! vous ne descendez point ?

OSCAR, troublé.

Pas encore... Je voulais, avant to
consulter...

JULIETTE, lui montrant les pa

Sur ce contrat... sur ces papi
votre oncle...

OSCAR, toujours da *lante*, un rendez-vous...

Oui... chère amie... Votre a

JU

En vérité !... vous auriez E.

dante... la grotte du parc...

Moi ?... Mais tous mes d CAR.

Témoin, ce matin, cette
vous donner sur-le-chau JULIETTE.
jeune homme... et à sor

OSCAR.

Est-il possible ?... A *ble*!... Ma femme, vous vous moquez de
moi !

JULIETTE.

Non... non... c'er *itiers*...
ton indulgence...

OSCAR, lui sautant au cou.

Comment cela ... Et Manette ?...

JULIETTE.

Ah ! c'est là
épousée par a OSCAR, tombant à genoux en poussant un cri.
nué... au con *de*... ordonne... Désormais, obéissance absolue...

JULIETTE.

Eh bien ! je voulais... pas autre chose !...

SCENE VI.

...che; JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON, ...e fond.

...it!... (Bas, à Oscar.)

...nteloup ne savait rien...

...AR.

GÉDÉON.

à demi-voix, et montrant Juliette.

...ar, je t'attends...

GÉDÉON.

JULIETTE.

...ontre moi, mon oncle, et après la guerre... (je ...oins, qu'on agissait ainsi au temps de l'empire) c'é... ...rs aux dépens de l'ennemi que le vainqueur récom... ...t enrichissait ses alliés. (A Thérigny.) M. Thérigny, vous ...ez Athénaïs, puisque mon mari y consent...

GÉDÉON.

...mment! morbleu!

JULIETTE.

Et vous aussi, mon oncle... car il est aimé... Chacun son tour!... Après tant de succès et de conquêtes, qu'importe un léger échec?... (A Thérigny.) De plus, et pour les frais de la guerre, je vous avais promis une dot... vous avez cinq cent mille francs!...

THÉRIGNY.

Moi, Madame?...

JULIETTE.

Rassurez-vous, ce n'est pas mon mari qui les donne...

OSCAR.

Heureusement!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE.

MANETTE.

Madame... Madame... me voilà, ainsi que Chanteloup, qui est en bas...

JULIETTE.

Nous serons charmés de le voir et de vous marier...

OSCAR, d'un air de joie.

Certainement... Manette, certainement...

MANETTE, avec assurance.

Et quant à la place que j'ai demandée ici pour lui... il va sans dire...

JULIETTE.

Qu'il n'y faut plus penser...

OSCAR.

Nous avons décidé, ma femme et moi... que la demande était inadmissible...

MANETTE, déconcertée.

Alors... s'il en est ainsi... (Bas, à Oscar.) je dirai tout...

OSCAR, à haute voix.

Dis-le!...

MANETTE, bas, à Juliette.

Madame, je dirai tout...

JULIETTE.

Dis-le!

MANETTE, allant à Gédéon.

Quoi! Monsieur...

GÉDÉON.

Eh! oui!... tu peux tout dire... on t'y autorise...

MANETTE, étonnée.

Ah çà!... il paraît qu'excepté moi, tout le monde est au fait...

OSCAR, à Gédéon.

Et moi, qui croyais tromper ma femme...

GÉDÉON.

C'était toi, au contraire, qui étais...

OSCAR, se tournant vers Juliette.

Et pourtant, en réalité, je n'étais pas coupable!...

JULIETTE.

Jugez, alors, Monsieur, si jamais vous l'étiez!...

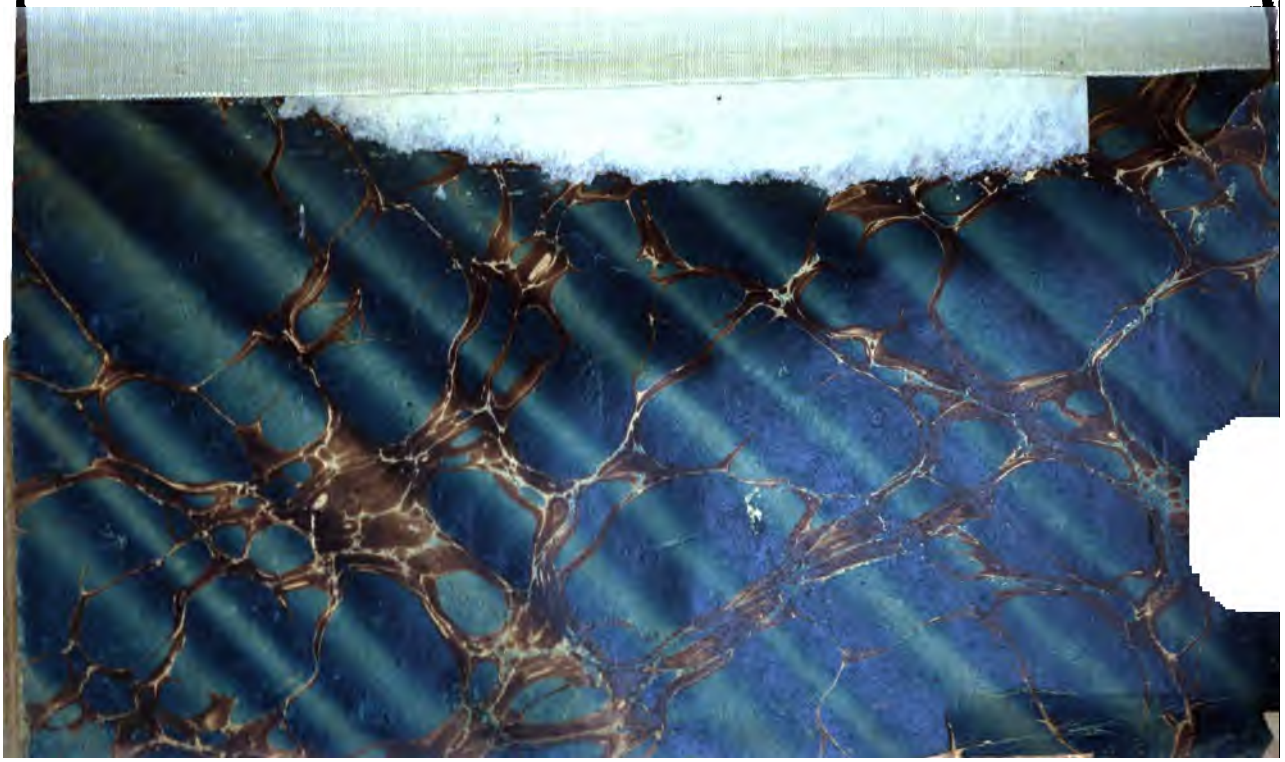
TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

La Calomnie. 1
Le Verre d'Eau. 107
Une Chaine 205
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme. 321

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT ET Cie.



FEB 4 '66

FEB 24 1969

APR 11 1979

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.